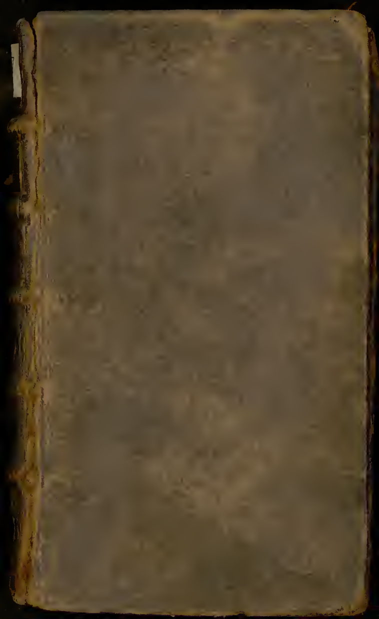




REFLEXIONS
NOUVELLES
SUR LES CAUSES
DES MALADIES,
ET DE LEURS SYMPTOMES.

Par Monsieur DE SAINT ANDRE' *Docteur en Medecine de la Faculté de Caën.*



A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au S. Esprit.

M. DC. LXXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR DE LOMENIE DE BRIENNE EVE'QUE DE COUTANCES.

ONSEIGNEUR,

Je ne prendrois pas la liberté de vous presenter ce Livre, si

la matiere dont il traite le rendoit moins digne de paroître aux yeux de vôtre Grandeur. Oüi, MONSEIGNEUR, *la Medecine qui faisoit autrefois l'occupation des Princes & des Roys : Cét Art dont le Saint Esprit fait les éloges par la bouche du Sage, n'est pas indigne de vôtre curiosité, ni de vôtre application. Les Prêtres l'ont exercé chez les Payens ; les Prophetes & les Patriarches chez les Juifs :* JESUS-CHRIST *même le recommande à ses Disciples ; & l'Eglise à ses Pasteurs. Tout le monde sçait que vous faites un des principaux ornemens de cette chere Epouse, & l'on ne*

s'étonnera pas que je vous addresse aujourd'huy ces Reflexions si utiles & si necessaires pour la vie & la santé des hommes, vous qui prenez tant de soin du salut des ames & des corps, & qui sçavez faire une si bon usage de cette Medecine sacrée dont l'Esprit de Dieu vous a fait le depositaire. En effet quel zele & quelle charité n'avez-vous point fait paroître en travaillant à la guerison de nos Freres devoyez; vous les avez traité en sage & prudent Medecin: Vous avez sçeu proportionner les remedes à la grandeur du mal qui les accabloit: Vous les avez touché par vos

paroles & par vôtre exemple : Et comme un bon Pasteur, vous les avez ramenez au troupeau en paix & avec douceur. L'on n'a pas moins d'admiration, MONSEIGNEUR, *pour cet esprit de compassion & de charité, qui porte vôtre Grandeur à l'établissement & à l'entretien des Hôpitaux ; & qui l'oblige à rechercher les pauvres malades pour les soulager dans leurs infirmitez. Mais sans s'arrêter à une vertu qui vous est si commune avec ceux de vôtre illustre Maison, autant recommandable par sa naissance, que par ses glorieux emplois, admirons plûtost ce Genie qui conçoit avec tant de facilité les*

choses les plus difficiles ; ce jugement solide qui decide de tout avec tant de justesse & d'équité ; cette science profonde à qui rien ne peut estre caché ; cette pieté & cette vertu exemplaire ; cette douceur & cette grandeur d'ame qui accompagnent toutes vos actions, & qui vous attirent l'amour & le respect de tout le monde. Tant de rares qualitez, MONSEIGNEUR, *serviroient d'une ample matiere à vos éloges, mais ma plume est trop foible pour un dessein de cette importance, & je sçay trop que tout ce que je pourrois dire, seroit toûjours fort éloigné de la haute estime que vous ont acquis cette capacité & cette force d'esprit*

qui vous distinguent si avantageusement dans nôtre siecle. Mais persuadé que les personnes, comme Vous, aiment mieux le sentiment secret de leur propre merite, que les applaudissemens, je me contenteray en vous presentant ce peu de fruits de mes études, de supplier vôtre Grandeur d'honorer cét Ouvrage de sa protection, & d'agréer que je me dise avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur.
SAINT ANDRÉ.

****

PREFACE.

J'AY crû obliger le Public en luy donnant mes Reflexions sur les causes des maladies, & de leurs symptomes. Quoyque je ne raisonne point par le *chaud*, & le *froid*; ni par le *sec*, & l'*humide*, l'on ne doit pas pour cela m'accuser de nouveauté. La doctrine que j'enseigne n'est pas moins ancienne que la Medecine; & les saveurs que j'établis pour principes sont les mêmes dont les premiers Medecins se sont servis pour fonder cét Art.

On ne doit point aussi me blâmer d'avoir trop déferé aux sentimens des Anciens, ni d'avoir cité par tout *Hippocrate*. Je suis l'opinion des premiers Medecins, parce qu'elle est conforme à la

raiſon, & à l'experience; & je trouve dans les ouvrages d'*Hippocrate* tout ce que la Chymie, & l'Anatomie moderne ont découvert de plus utile. J'y remarque une connoiſſance parfaite des maladies, de leurs cauſes, & de leurs ſymptomes : Les remedes y ſont preſcrits avec diſcernement, avec ordre, & avec prudence; & il y a par tout un raiſonnement ſolide ſur leur nature, leurs effets, & la maniere de s'en ſervir.

Il ne faut donc pas s'étonner que je me ſois attaché à cette doctrine, & que j'aye entrepris d'expliquer les cauſes des maladies, & de leurs ſymptomes par l'*aigre*, le *ſalé*, l'*auſtere*, l'*acerbe*, l'*acre*, l'*amer*, le *doux*, & l'*inſipide*. Galien même qui paroît ſi fort attaché aux intemperies, leur attribuë la cauſe de la pluſpart des maux qui nous attaquent, & des accidens qui les accompagnent.

Je me ſuis moins appliqué à la maniere de dire les choſes, qu'à me faire entendre : Et j'ay tâché de ne rien avancer qu'on ne puiſſe comprendre avec beaucoup de facilité.

Je n'avois pas deſſein de donner cét Ouvrage au Public ſans l'accompagner d'un autre où je traite de la nature des remedes & de leurs effets, & où j'explique le bon & le mauvais uſage qu'on en peut faire. Mais pluſieurs de mes amis impatiens d'attendre que j'euſſe achevé ces deux Livres en même temps, m'ont obligé de faire imprimer celuy-cy pendant que je travaillerois à l'autre, & que je le mettrois en état de voir le jour.

J'eſperois encore de répondre plûtoſt aux *Reflexions ſur l'Acide & l'Alkali par Monſieur Bertrand*: Mais je me vois obligé d'attendre à le faire dans une troiſiéme Edition de mes Entretiens.

APPROBATION.

PAR l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, j'ay lû un Livre intitulé, *Reflexions nouvelles ſur les cauſes des Maladies, &c.* où je n'ay rien trouvé de contraire à la bonne methode. Fait à Paris, ce 23. Juillet 1686.

E. BACHOT.

APPROBATION

De Meſſieurs les Docteurs, Regens en Medecine de la Faculté de Paris.

NOUS ſouſſignez Doyen & Docteurs de la Faculté de Paris, oüy le rapport de Meſſieurs *le Moine* & *Bourdelot* commis pour l'examen du preſent Livre, nous l'avons jugé digne d'eſtre imprimé. Fait aux Ecoles de Medecine, ce 5. Janvier 1686.

C. PUYLON,
Doyen.



REFLEXIONS NOUVELLES SUR LES CAUSES DES MALADIES, ET DE LEURS SYMPTOMES.

PREMIERE PARTIE.

Des principes qui compofent l'Homme.

CHAPITRE I.

Des parties qui entrent en la compofition des Mixtes.

Je remarque dans tous les corps deux fortes de parties : les unes font fimples, & les autres compofées.

Les parties fimples font l'ACIDE, l'ALKALI, l'EAU, & la TERRE,

Je les appelle simples, parce que ce sont les derniers corps sensibles, qu'on trouve dans la resolution des mixtes.

Les parties composées sont Essentielles, ou Integrantes. Les Essentielles naissent du mélange des simples, qui se lient, s'accrochent d'une certaine maniere; & les Integrantes de l'union & de l'assemblage des essentielles.

Les parties essentielles sont dissemblables entre elles, & de nature differente du tout, qu'elles composent. Les integrantes sont toutes semblables, & de mesme nature entre elles, & avec le tout.

Les premieres sont de l'essence du tout. Elles ne peuvent se desunir, qu'il ne perisse, ou qu'il ne s'altère considerablement. Les dernieres ne luy sont point essentielles: elles peuvent se desunir, sans le détruire, & sans luy causer une alteration considerable.

CHAPITRE II.

Des parties simples.

Les parties simples sont de deux sortes. Les unes sont actives; & les autres passives.

Les parties simples actives sont la cause de tous les mouvemens, qui se font dans la Nature. Les passives d'elles-mêmes ne sont capables d'aucune action : elles ne servent que de matrice, de lien, & de frein aux autres.

Les parties simples actives sont l'Acide, & l'Alkali. Les passives sont l'Eau, & la Terre.

Par le mot d'*Acide* l'on doit entendre, comme j'ay dit ailleurs, un corps simple de figure aiguë ; & par celuy d'*Alkali*, un corps simple, âpre, rude, & poreux.

Les pointes des Acides ne sont pas toutes semblables : elles ne sont pas toutes de même grosseur, ni de même figure : elles sont plus ou moins fines, unies, & aiguës &c. les unes, que les autres.

La structure des Alkali n'est point aussi égale ; ni leurs pores disposez de la même façon : ils sont plus ou moins âpres & rudes, les uns que les autres : ils ont plus ou moins d'inégalitez ; & leurs pores plus ou moins de varieté, & d'étenduë.

Il n'y a pas moins de difference entre le mouvement des Acides ; & entre

celuy des Alkali : ils se meuvent avec plus ou moins de vîtesse ; les uns obliquement, les autres en droite ligne ; les uns circulairement, & les autres d'une autre maniere. Leur mouvement ne laisse pas pour cela d'être d'une rapidité tres-grande : ils le communiquent aux autres corps, sans le perdre : ils les écartent, & les poussent de côté & d'autre : rien n'est capable de leur resister, & de leur faire obstacle, que leur rencontre, & leur union avec les principes passifs.

Les effets des Acides, & des Alkali, sont differens par rapport à la diversité de leur mouvement, de leur grosseur, & de leur figure.

Les parties simples ne s'unissét pas toûjours de la même sorte. Elles prennent des liaisons differentes, selon qu'elles se mêlent, & se combinent diversement.

CHAPITRE III.

Des parties essentielles.

LES parties essentielles different entre elles de nature. Les unes sont aigres, salées, austeres, ou acerbes; les

autres ſont acres, ou ameres. Les unes ſont douces, & les autres inſipides, &c.

La diverſité d'union des parties ſimples fait la diverſité de nature des eſſentielles. Dans les unes l'Acide, & l'Alcali dominent; & l'Eau & la Terre dans les autres. Dans les unes l'Acide eſt plus puiſſant, que l'Alkali: & l'Alkali que l'Acide, dans les autres, &c.

Celles, où l'Acide domine, ſont aigres, ſalées, auſteres, ou acerbes. Il y en a d'autres où l'Acide domine, mais où il eſt tellement enveloppé, qu'il n'eſt pas ſenſible. Je les appelle huileuſes, ou ſulphurées, à cauſe qu'elles ſont onctueuſes & inflammables. Celles, où domine l'Alkali, ſont acres, ou ameres. Celles, où l'Eau & la Terre dominent, ſont inſipides. On peut croire qu'elles ſont douces, lorſque l'Acide, l'Alkali, l'Eau, & la Terre, ſe trouvent mêlez dans une juſte proportion. Enfin ſuivant les diverſes combinaiſons des parties ſimples, les eſſentielles prennent des ſaveurs, & des qualitez differentes, leſquelles ont plus ou moins de force, ſelon qu'il y a plus ou moins d'Acide & d'Alkali, & qu'ils ſont plus ou moins embarraſſez

dans les principes paſſifs. Outre ces differences il y a encore du plus & du moins.

Les parties eſſentielles ont plus ou moins de mouvement, à proportion que leurs ſaveurs ſont plus ou moins fortes. L'Acide eſt plus puiſſant dans l'aigre, que dans le ſalé : dans le ſalé, que dans l'auſtere : & dans l'auſtere, que dans l'acerbe. L'Alkali de même eſt plus fort dans l'acre, que dans l'amer : & dans l'amer, que dans les autres.

Le mot de ſaveur, dont je me ſers pour expliquer la nature, & les qualitez des parties eſſentielles, ne doit pas ſe prendre pour l'impreſſion, que les corps, qu'on nomme ſavoureux, font ſur la langue. Les ſaveurs, ou les ſentimens, qu'ils excitent, quand on les applique deſſus, ne ſont point en eux, comme la chaleur qu'on ſent, quand on s'approche du feu, n'eſt pas dans cet élement. Ce n'eſt de la part des corps, ou des objets, qui agiſſent ſur les organes des ſens, qu'une diſpoſition particuliere des parties, leſquelles eſtant figurées & meuës d'une certaine maniere, font une telle impreſſion ſur les organes du goût, & du toucher, laquelle

par le moyen des nerfs, & des esprits, se communique au cerveau, & à l'ame sensitive, & nous cause ces sentimens.

Quelque difference qu'il y ait entre les parties essentielles, elles gardent toûjours un certain ordre, & une certaine proportion dans leur mélange. Elles se combinent toutes de la même façon dans la production de chaque mixte, comme il paroît par la ressemblance des parties integrantes.

Les corps mixtes tiennent plus ou moins de la nature des unes, ou des autres des parties essentielles, suivant qu'elles y sont en plus grande ou en moindre abondance. S'il y en a plus d'acres que d'autres, ils ont de l'acrimonie, s'il y en a plus d'ameres, ils ont de l'amertume. s'il y en a plus d'aigres, ou de salées, ils ont de l'aigreur, ou de la salûre; s'il y en a plus d'huileuses, ils sont gras, onctueux, & inflammables; & ainsi des autres.

Quoi-que les parties essentielles paroissent toutes en repos les unes auprés des autres, elles ne laissent pas d'avoir du penchant au mouvement; & quelques fortes que soient leurs liaisons, elles les rompent par leurs secousses, &

par les efforts, qu'elles font pour se separer.

CHAPITRE IV.

Des parties Integrantes.

LES parties Integrantes sont les premieres, que les sens nous fassent découvrir dans la composition des corps mixtes.

Comme il y a de deux sortes de mixtes : de simples, & de composez ; il y a aussi de deux sortes de parties integrantes : les unes, que j'appelle parties integrantes premieres ; & les autres, parties integrantes dernieres.

Les parties integrantes premieres naissent immediatement du mélange, & de l'union des parties essentielles. Les parties integrantes dernieres sont des productions des premieres.

Les parties integrantes dernieres n'entrent point dans la composition des mixtes simples, comme dans celle du soûfre, & du vif-argent : elles se rencontrent seulement dans les mixtes composez, comme dans le Cinabre.

On ne remarque aucune difference entre les parties integrantes des mixtes ſimples : elles ſont toutes ſemblables, & de même nature entre elles, & avec le tout ; on peut les ſeparer, on peut même en retrancher une partie ſans le détruire, ni alterer beaucoup ſes qualitez. Par exemple : Les parties integrantes du vin ne ſont point diſſemblables ; elles ne different point les unes des autres ; elles participent toutes à la nature & aux qualitez du vin : quelque diviſion qu'on en faſſe, & quelque agitation qu'on leur donne, l'on n'altere point ſon temperament : on peut en ôter une partie, ſans détruire le reſte, conſervant toûjours la nature & les qualitez du vin.

Les parties integrantes dernieres ne different point auſſi de nature entre elles, ni d'avec le tout. Quoi-qu'on les agite, & qu'on les ſepare les unes des autres, elles ne changent point la nature, & n'alterent point les qualitez du corps, qu'elles compoſent : elles ne les alterent, & ne les détruiſent, que lorſque les parties integrantes des mixtes ſimples, dont elles ſont formées, viennent à ſe déſunir par le mélange

de quelque corps étranger, ou par l'action de quelque agent exterieur. Par exemple : L'on ne sçauroit détruire le cinabre, qu'en désunissant les parties integrantes du soûfre d'avec celles du vif-argent, lesquelles se sont unies intimement dans la terre, & se sont coagulées ensemble sous la forme de pierre.

Dans les corps solides les parties integrantes sont toutes en repos les unes auprés des autes, & l'on ne peut les désunir sans peine. Dans les corps fluides elles sont toûjours en mouvement, & il est aisé de les écarter, & de les separer les unes des autres. D'où vient que les corps solides resistent au toucher, & que les fluides y obeïssent.

CHAPITRE V.

De l'alteration, & de la corruption des mixtes.

LES parties, qui par leur assemblage composent les mixtes, & qui les conservent par leur union, les alterent par leur agitation, & les détruisent par leur dissolution. Elles ne peu-

vent ſe mouvoir, qu'elles ne ſe ſeparent, ni ſe ſeparer, que le tout ne periſſe, ou du moins qu'il ne s'altere notablement.

Il ſe fait peu de diſſolution des parties ſimples. Si elles ſe déſuniſſent quelquefois, elles détruiſent entierement les corps, qu'elles compoſent.

La corruption, les alterations, & les divers changemens, qu'on remarque dans les mixtes ſimples, ſont des ſuites du mouvement, & de l'agitation de leurs parties eſſentielles. Elles les détruiſent, lorſqu'elles ſe déſuniſſent entierement, ou du moins la plus grande partie; elles les alterent, quand il n'y en a qu'une portion, mais plus ou moins ſelon qu'il s'en ſepare peu ou beaucoup, & que les nouveaux arrangemens, qu'elles prennent, ſont plus ou moins differens de ceux qu'elles avoient auparavant.

Les parties eſſentielles ſe déſuniſſent d'elles-mêmes, ou par l'act on des corps qui agiſſent deſſus. Elles ſe ſeparent d'elles-mêmes par le penchant, qu'elles ont au mouvement, & les efforts continuels, qu'elles font, pour ſe déſunir. Elles ſe ſeparent plûtôt, ou plûtard, ſuivant que les liaiſons ſont plus, ou moins fortes, ou qu'elles ſont plus ou

moins d'obſtacle à leurs mouvemens. C'eſt de là que dépend la diſſolution des mixtes, & la neceſſité indiſpenſable, où ils ſont de perir.

Les parties integrantes des mixtes ſimples peuvent ſe mouvoir, & ſe déſunir ſans leur cauſer une alteration conſiderable. Comme elles ſont toutes ſemblables, & de même nature, il importe peu de quelle maniere elles ſe placent, ſi elles ſont à droite ou à gauche, devant ou derriere, au milieu ou à la ſuperficie, &c. Par exemple: Quoi-qu'on remuë, & qu'on agite fortement les parties integrantes d'une liqueur, qu'elles n'occupent plus la même place, & ne ſoient plus dans la même ſituation où elles étoient; neanmoins tant que l'agitation ne ſe communique point aux parties eſſentielles, la liqueur ne change point de temperament, ni de qualitez: elle reprend même ſa conſiſtence naturelle auſſi-tôt que le corps, qui l'agitoit, ceſſe de la mouvoir.

Ce que je dis des parties integrantes des mixtes ſimples, ſe doit auſſi entendre des parties integrantes dernieres des mixtes compoſez, leſquels on ne ſçauroit détruire, qu'en déſuniſſant les

parties integrantes des mixtes ſimples, qui les compoſent. Quelque diſſolution qu'on faſſe des ſels mineraux compoſez, & quelque déguiſement qu'on donne aux metaux, parce qu'on ne déſunit point leurs parties integrantes premieres, on ne détruit point leur nature ; & quelque changement, qui paroiſſe dans l'ordre, & la diſpoſition de leurs parties integrantes dernieres, ils reprennent toûjours leur premiere forme, quand l'on en a ſeparé les corps, qui les tenoient en diſſolution.

Mais quand les parties integrantes des corps fluides ne feroient pas toutes ſemblables, elles pourroient cependant eſtre meuës, & même diviſées, ſans que le tout perît, ou qu'il s'alterât conſiderablement, & il importeroit peu qu'elles fuſſent au centre, ou à la circonference, en bas, ou en haut &c. le changement de place, & de ſituation, n'étant pas capable d'y cauſer de l'alteration.



CHAPITRE VI.

L'homme est composé des mêmes principes, & sujet aux mêmes changemens, que les autres mixtes.

ON ne peut douter que l'homme ne soit composé des mêmes elemens, & sujet aux mêmes alterations, que les autres corps.

Les principes, qui le composent, ne sont pas si étroitement unis, qu'ils ne se separent quelquefois. Le neud qui les attache, n'est pas indissoluble : le même agent, qui les unit, les separe; & la même loy du mouvement, qui fait qu'ils se joignent, fait qu'ils se désunissent. *Generari, & perire, sive corrumpi idem est ; Idem est commisceri, & secerni ; generari idem est quod commisceri ; perire, corrumpi, ac minui idem est quod secerni, unumquodque ad omnia, & omnia ad unumquodque idem est.* Hippocrates lib. 1. de diætâ.

L'homme, qui étoit sain pendant que cette union harmonieuse subsistoit, devient infirme, aussi-tôt qu'elle se

trouble, & il eſt dans la neceſſité de mourir, quand elle ceſſe entierement.

La vielleſſe l'accable peu à peu, & le conduit inſenſiblement au tombeau, lorſque rien d'étranger ne trouble la liaiſon de ſes principes, & qu'ils ſe déſuniſſent d'eux-mêmes par la ſeule neceſſité de leurs mouvemens. Mais quand ils ſont forcez de ſe ſeparer avant le temps, l'homme meurt d'une mort avancée, ſans qu'il puiſſe trouver de remede à ce mal; le fil de la Parque eſt coupé, il faut qu'il ſubiſſe cette loy fatale, & indiſpenſable.

CHAPITRE VII.

De quelle maniere les ſaveurs concourent à la ſanté, & à la maladie, à la vie, & à la mort.

IL y a donc dans l'homme de l'aigre, du ſalé, de l'auſtere, de l'acerbe, de l'huileux, de l'acre, de l'amer, du doux, & de l'inſipide, &c. C'eſt ce qui le ſoûtient, & ce qui le fait vivre: c'eſt auſſi ce qui le bleſſe, & le fait mourir.

L'homme trouve en luy-même les

principes de sa destruction, comme ceux de son estre. Ce qui l'a fait naître, le fait mourir. Les mêmes corps, qui entretiennent la vie par leur union, & qui conservent la santé par leur accord, & par leur repos, causent les maladies par leur mouvement, & la mort par leur dissolution.

Tant que l'aigre, le salé, l'austere, l'acerbe, l'huileux, l'acre, l'amer, le doux, & l'insipide, &c. gardent leurs liaisons naturelles ; qu'ils conservent entr'eux une étroite union, & une douce harmonie : l'homme est dans une parfaite santé : mais il la perd au moment qu'ils sont dans le trouble, & dans l'agitation ; & il se voit mourir, lorsqu'ils se separent, & qu'ils prennent des liaisons contraires à celles, qui sont necessaires pour la vie.

Les differens sucs, qui se criblent dans les glandes, dont les uns sont aigres, & les autres salez, les uns acres, & les autres amers, les uns doux, & les autres insipides, &c. prouvent assez qu'il y a dans l'homme de l'aigre, du salé, de l'acre, de l'amer, &c. C'a été sur ce fondement que les premiers Medecins ont établi leur doctrine, & qu'ils ont

cherché dans les saveurs la cause des Maladies, & de leurs symptomes.

CHAPITRE VIII.

De la conformité de cette doctrine avec celle des premiers Medecins.

CETTE doctrine n'est pas nouvelle, elle est conforme à celle des premiers Medecins, selon la remarque d'Hippocrate dans le Livre de l'ancienne Medecine

Ils n'ont pas crû, dit ce grand homme, que le chaud, & le froid, le sec, & l'humide, fussent des qualitez assez puissantes pour alterer la santé : ils ont cherché dans l'homme même la cause des maux, qui l'attaquent : ils y ont trouvé des agens beaucoup plus puissans : sçavoir, de l'amer, du salé, du doux, de l'aigre, de l'acerbe, de l'insipide, & plusieurs autres saveurs : ils ont connu que ces agens avoient toute sorte de puissance, d'action, de force, & de vertu ; & qu'ils étoient seuls capables d'alterer la santé, & de détruire les principes de la vie.

Non ficcum, neque humidum, neque calidum, neque frigidum, neque aliud quicquam ex his putaverunt hominem lædere, neque aliquo horum homini opus esse opinati sunt, sed quod in unoquoque forte, & humanâ naturâ potentius est, quodque non possit superare, hoc ipsum lædere duxerunt, & hoc auferre quæsiverunt. Fortissimum autem est inter dulcia, dulcissimum; inter amara, amarissimum; inter acida, acidissimum, & in omnibus a deo rebus vigor ipse, ac summum. Hæc enim & in homine inesse duxerunt, & hominem lædere. Inest autem in homine & amarum, & salsum, & dulce, & acidum, & insipidum, & alia infinita omnigenas facultates habentia, copiamque ac robur.

Mais ces choses, continuë-t-il, ne sont sensibles, & n'agissent sur l'homme, que lorsqu'elles perdent l'union, & l'harmonie, qui léur est naturelle, que l'une d'elles s'exalte, & que son action n'est plus temperée par celle des autres. *Atque hæc quidem mixta, ac inter se temperata neque conspicua sunt, neque hominem lædunt; ubi vero quid horum secretum fuerit, atque ipsum in seipso fuerit, tunc & conspicuum est, & hominem lædit.*

Galien, qui paroît si fort attaché aux

intemperies, reconnoît luy même que dans l'homme il y a de l'aigre, du salé, de l'austere, de l'acerbe, de l'acre, de l'amer, du doux, de l'insipide, & de l'onctueux. *Clara hæc sunt* (dit-il dans le com. 1. sur le Livre d'Hippocrate de la Nature de l'homme, lors qu'il explique ces paroles, *Pharmacum ubi corpus intraverit, &c.*) *Hippocratis verba testimonii propositam orationem confirmantia, ubi dixit medicamentum postquam in corpus assumptum sit, primùm trahere humorem sibi familiarem, deinde etiam alios; ac meminerimus plantarum, quas item ait ad se trahere quamcumque in id quod naturæ suæ est amicum. Continere namque in se terram acidum, dulce, amarum, salsum, & omni odum quomodo etiam hominem acidum, atram bilem: amarum, flavam: dulce, sanguinem: salsum, pituitam: est enim ejusce modi pituitæ, & dulcis alia, & alia acida & quædam alia est insipida, uæ nullam habet sensibilem qualitatem. Ideoque adjecisse mihi ad extitum orationis videtur & omnimodum, quod non modo pituitæ magnarum differentiarum numerum videret, sed & cæterorum humorum: nam ut acidum, dulce, amarum, salsum: ita acerbum, austerum, acre, & pingue hu-*

morum ſunt ſpecies, tùm in animalibus, tùm in plantis : haud aliter in terrâ.

CHAPITRE IX.

Suite du precedent.

HIPPOCRATE s'exprime encore plus fortement dans la ſuite, lorſqu'il parle des Medecins, qui attribüent la cauſe des Maladies au chaud & au froid, au ſec & à l'humide. Il dit, qu'on ne peut guerir les Malades par la voye qu'ils ſe propoſent ; qu'on ne connoît pas préciſément ce que le chaud & le froid, le ſec & l'humide ſont en eux-mêmes ; qu'on ne les connoît que par rapport aux differentes qualitez qu'ils ont, ſçavoir à l'amer, à l'acerbe, &c. qu'ils diſent ſimplement qu'un tel aliment, qu'un tel remede eſt chaud ou froid, ſec ou humide, ſans dire s'il eſt amer, acerbe, ou de quelqu'autre ſaveur. Il ajoûte qu'il y a des choſes chaudes, qui ſont ameres, qu'il y en a d'autres, qui ſont acerbes ; qu'il y en a de froides qui ſont ameres, & d'autres qui ſont acerbes, &c. qu'il faut ſçavoir les diſtinguer les

unes des autres, parce qu'elles ont des qualitez contraires; qu'on ne doit pas les ordonner indifferemment, & sans connoissance de cause, que ce qui agit sur l'homme, soit au dedans ou au dehors de luy-même, n'agit pas, parce qu'il est chaud ou froid, sec ou humide; mais parce qu'il est aigre, salé, amer, acerbe, &c. & que le chaud & le froid, le sec & l'humide sont les qualitez les moins puissantes de toutes, & les moins capables de causer de l'alteration. *Et valdè sanè dubito ego quonammodo hi, qui talem sermonem proferunt, & artem ex hâc viâ ad scopum abducunt, curaturi sint homines quemadmodum proponunt. Non enim ipsis velut ego opinor inventum quid ipsum in se ipso calidum, aut frigidum, aut siccum, aut humidum, quod nullâ aliâ specie communicaret; verùm arbitror eosdem potus ac cibos esse, quibus omnes utimur. Apponunt autem alii quidem, quod sit calidus, alii frigidus, alii humidus, alii siccus. Quoniam illud sanè dubium est imperare ægroto calidum quid assumere: statim enim interrogabit quid sit illud, ut nugas producere necesse sit, aut ad aliquid eorum, quæ sunt confugere. Si autèm est calidum quoddam acerbum exi-*

stens, aliud verò calidum insipidum, aliud calidum tenue, sunt enim & alia calida etiam alias vires subcontrarias sibi ipsis habentia. Quod igitur ipsorum assumere oportebit? Calidum & acerbum, an calidum & insipidum, aut simul frigidum & acerbum? nam & hoc est, itemque frigidum & insipidum. Etenim quod ego scio totum contrarium ab utroque ipso unum evenit, &c. Non enim calidum est quod magnam vim habet, sed ipsum acerbum & insipidum, & alia, quæ à me relata sunt, tùm in homine, tùm extrâ hominem sivè edantur, sivè bibantur, sivè forinsecùs illinan tur, aut quomodo cumque formata adhibeantur. Frigiditatem & caliditatem ego omnium facultatum minimè potentes esse in corpore existimo.

CHAPITRE X.

Du chaud, du froid, du sec, & de l'humide.

QUOIQUE la plûpart des Medecins ayent crû, que le chaud & le froid, le sec & l'humide, fussent la cause de toutes les Maladies; cepen-

dant on ne doit pas les considerer comme telles; mais comme des productions d'une même cause, & des suites du deréglement, & de la fermentation vicieuse du sang & des humeurs.

Ainsi le chaud ne cause point la chaleur, qui accompagne les fiévres continuës, ni le froid les frissons, qu'on a dans les fiévres intermittentes. Ce sont les effets de la rarefaction, & de la condensation du sang, & des humeurs.

Lorsque le sang & les esprits se trouvent agitez par le mélange de quelque suc impur, ou de quelqu'autre matiere étrangere, ils se dilatent, & se rarefient ils se portent avec impetuosité dans toutes les parties, & les échauffent plus, ou moins, suivant que leur mouvement, & leur agitation est plus ou moins grande.

Mais quand le sang & les esprits se condensent, & s'épaississent, ils perdent en même temps de leur activité, & de leur mouvement: ils coulent foiblement dans les vaisseaux, & n'ont pas assez de force pour animer les parties, & faire sur elles les impressions, qu'elles y faisoient auparavant.

De même la consomption, ou l'ex-

tenuation des parties n'eſt point cauſée par une qualité ſéche : mais par l'épaiſſiſſement, & la mauvaiſe conſtitution du ſang, qui ne leur fournit plus d'eſprits, ni de parties propres à les nourrir, & à reparer la perte continuelle, qui s'en fait.

L'humidité ne vient point auſſi d'une qualité humide ; elle naît de la fonte des humeurs, & de l'abondance de la lymphe, & des ſeroſitez.

CHAPITRE XI.

De la conformité de cette doctrine avec celle d'Hippocrate ; & de Galien.

HIPPOCRATE n'eſt point éloigné de ce ſentiment, lorſqu'il parle de la chaleur, qu'on ſent dans les fiévres ardentes ; dans les Peripneumonies, & dans toutes les Maladies ; il dit, que ce n'eſt pas ſimplement le chaud, qui cauſe la fiévre, & qui l'entretient, qu'il ſeroit aiſé de le détruire par ſon contraire : que c'eſt l'amer, l'aigre, le ſalé ; l'acerbe, le doux, & l'huileux, &c. & que le chaud & le froid ne peu-

vent rien sans ces qualitez. *Verùm dixerit aliquis, qui ardenti febre febricitant, itemque peripneumoniis, & aliis fortibus morbis, non citò ex calore liberantur, neque adest hîc frigidum adversus calidum. Atqui ego hoc maximum esse signum puto, quod non propter calidum homines simpliciter febricitent, neque hoc est simpliciter affectionis causa, sed est amarum ac calidum idem, & calidum ac acidum, & salsum ac calidum, & alia infinita, & rursus frigidum cum aliis qualitatibus conjunctum. Hæc itaque sunt quæ lædunt. Simul adest autem & calidum robore participans, nimirùm ducens, & exacerbans, & augens simul cum illis, verùm nullam potentiam majorem quàm convenit, videlicet habens. Atque hæc quidem sic se habent, lib. de veteri Medicina.*

Il dit ailleurs que la chaleur, qui accompagne les fievres continuës, & toutes les maladies bilieuses, marque l'acrimonie des humeurs qui les entretiennent. *Pro qualibus qui morbi; bilis fit, ut dicebam de avibus, quod sint biliosæ. Caliditas acrimoniæ signum est, lib. 6. de morb. popul. sect. 6.*

Il dit encore en parlant des ulceres, & des inflammations qui y arrivent, que

lorſque les humeurs ſe mettent en mouvement, & qu'elles ſe mêlent avec la maſſe du ſang, elles l'agitent, & l'échauffent, ce qui fait que les malades reſſentent par tout le corps une chaleur violente, que l'ulcere s'enflame, & leur fait beaucoup de douleur. *Quibuſcumque verò hominibus febris incidit, ſi nihil aliud malè habeat homo à pinguiore, quàm oportet, exiſtente humore incidit, & venæ impletæ dolorem, ac calorem ulceri inducunt. Hoc autem calefactum etiam reliquum corpus calefacit. Atque hoc modo caliditas ad ulcera pervenit. Caleſcit enim corpus, & ulcera ab humoris commotione lib. 4. de morbis.*

Il attribuë auſſi la cauſe du froid, que ſentent les malades, au vice du ſang, & des eſprits, & au peu de mouvement & d'agitation qu'ils ont. *Corrupto ſanguine, & ſpiritibus non potentibus naturales in ipſo vias permeare, perfrigerationes fiunt ex ſtagnatione. lib. de victûs rat. in morbis acutis.*

Il explique de la meſme maniere la ſechereſſe, qui arrive dans le maraſme, & dans la pluſpart des maladies croniques. Il dit que le corps ſe deſſeche lorſque les alimens ne peuvent reparer la

grande dissipation qui se fait des humeurs, & du suc nourricier. *Quod sanè corpus hominis humore de cibis ac potibus fruitur, & prodeunt foràs in sano tùm cibi, tùm humor juxta relatam rationem. Et siquidem foràs prodeat plus humoris, quàm de cibis ac potibus accessit, humor attenuatur. lib. 4. de morbis.* Il attribuë dans la suite la dissipation, qui s'en fait, à la fievre, & à la grande agitation du sang & des humeurs. *Calescente sanguine exhalat maximè per hunc humor aquosus, qui febri est infestissimus, relinquitur autem pinguis, qui est biliosus, & febri maximè nutrimentum. Exhalat autèm hoc modo velut si quis aquam & oleum in vas æneum infundat, & ligna multa subjecta ad multum tempus exurat, aqua enim multò paucior erit, ex vase enim exhalabit, oleùm autèm paululùm imminuetur. Nàm aqua præ raritate ab igne attenuari potest, & levis reddita exhalare. Oleum verò ut potè quod est conjunctum, ac densum attenuari non potest, neque similiter ut aqua exhalare. Sic sanè & in homine se res habet, &c.*

Il veut encore que l'hydropisie, & les autres maladies, qu'on pretend estre causées par une qualité humide soient

des effets de l'abondance de la lymphe, & des autres sucs sereux, qui se trouvent dans la masse du sang *Vbi acervatim aqua accessit, & via in principiis non pateat ad infernas partes, sed acervatim in venis concludatur, nimirùm ut quæ r spirationem non habeat, neque rursùm, neque deorsùm immitti potest. lib. 4. de morbis.*

Galien même n'attribuë pas toûjours au chaud, & au froid la cause de la fiévre, & des frissons, que ressentent les malades. Il dit qu'il a vû beaucoup de personnes incommodées d'ulceres sentir du froid par tout le corps aussi-tost qu'on appliquoit dessus des remedes acres. *Vidimus nonnullos*, dit-il, *ob acre pharmacum ulceri impositum riguisse Comment. in lib. 6. de morb. popul.* Et lorsqu'il explique ces paroles d'Hippocrate. *Rigor à superiore ventre, febris ab inferiore magis.* Il dit que le froid qui commence vers l'orifice superieur de l'estomac, est souvent excité par un suc mordicant, qui agite les nerfs de cét orifice : Il ajoûte que tous les frissons, qu'on a, sont causez par des humeurs froides, ou par des sucs mordicans, qui coulent dans les veines, & se repandent par tout le corps, & que souvent la fiévre est cau-

ſée par la corruption des alimens, leſquels venant à ſe méler avec la maſſe du ſang, l'excitent auſſi-toſt. *Cùm frigidus aut mordax ſuccus in ore ventriculi inſederit, &c. initium rigoris indè capitur, in commentario namque de rigore demonſtravimus ob frigidam aut mordacem cauſam, quæ per ſenſoria corpora moveatur & cum impetu feratur rigorem excitari: quemadmodùm verò id accidere conſpicitur, ita & nonnunquàm febrem ex corruptis cibis accendi compertum eſt, quandò ſcilicet corruptus cibus in inferiorem ventrem depulſus fuerit. Tunc autem rigor non prævenit: ſicuti quandò ventriculi oſtium mordeatur. Comment. ſuprà citato.*

Il en parle encore plus clairement dans le dixiéme Livre de la Methode de guerir. *Mordens habitus, & ſuccus*, dit-il, *ubi per ſenſibilia corpora fertur, horrores, & inæquales totius corporis concuſſiones (ῥῖγος, Græcè dicunt) faticiniis, quibus cute ſtipatâ quæ priùs tranſpirabant ſunt retenta. Quoties enim fuliginoſa ſunt, febres accendunt, &c.*

Il dit auſſi dans le Commentaire quatriéme ſur le Livre d'Hippocrate de la maniere de vivre dans les maladies aiguës, que la fiévre eſt quelques fois ex-

citée par l'uſage du vin, où l'on a mêlé de l'eau de mer, & par l'excez des choſes ſalées. *Scio equidem nonnullos ob liberalem vini, quod* Tetalaſſomenon *vocant, potionem cauſo fuiſſe correptos. Veluti & alios ob ſalſamentorum, ſalſarumque carnium, atque aliorum quorumdam ſalſorum uſum immoderatum.*

Il avoit dit auparavant en expliquant ce paſſage d'Hippocrate. *Febris autem vehemens detinet, &c. Febris ergò vehemens habet propter naturam tenuium humiditatum quas & acres, & bilioſas ait. Nempè his ſuperveniunt febres vehementiſſimæ, id eſt quæ multam, & acerrimam habent qualitatem. Sicuti & pituitoſos ſequuntur ſuccos, quæ & minorem, & minus acrem habent. Laborat autem corpus totum laſſitudine ulceroſâ propter tenuium humiditatum acrimoniam. Quò fit*, ajoûte t-il plus bas, *ut tùm acria, tùm ſalſa tanquam cauſum augentia vitare jubeat Hippocrates.*

Il deffend dans le Commentaire premier ſur le meſme Livre, l'uſage de toutes les choſes acres, parce qu'elles échauffent beaucoup. *Acria ſanè omnia calefaciunt.* Et dans le Livre cinquiéme des cauſes des Symptomes, il dit que

les humeurs froides ne peuvent causer les frissons, les tremblemens, & les grandes secousses, qu'on souffre dans quelques maladies. *Cùm prava excrementa fuerint congesta*, dit-il, *imprimis inaqualitatem sentimus : quæ si acria fuerint erosionis quoque sensus accedit. Secundo loco exiguum horrorem percipimus, mox majorem, tandèm adeò magnum, ut jàm rigoris particeps esse videatur. Postremò rigorem ipsum solum sentimus, quo partes, & quatiuntur, & concutiuntur. Hujusmodi rigor ob frigidos succos nunquam excitari videtur.*

CHAPITRE XXII.

Suite du mesme sujet.

ON peut encore dire que le chaud & le froid, le sec & l'humide ne sont point essentiellement dans l'homme, ny dans les autres mixtes ; que ces qualitez naissent simplement à l'occasion du mêlange, & des diverses modifications de l'aigre & de l'acre, du salé & de l'amer, &c. Et que la chaleur dépend principalement de l'agitation

des parties huileuſes, ou ſulfurées qui y ſont contenuës, leſquelles frappant d'une certaine maniere l'organe du toucher excitent en nous ce ſentiment, lequel eſt agreable, ou fâcheux ſelon que leur action eſt douce ou violente. Nous en avons des exemples dans le mêlange des liqueurs. Si l'on mêle l'eſprit de vitriol avec l'huile de therebentine, ou avec le ſel de tartre reſou, il ſe fait en meſme temps un mouvement extraordinaire de toutes les parties de ces liqueurs, lequel eſt accompagné d'une chaleur conſiderable, quoy qu'il n'y en eût point auparavant. Si on le mêle au contraire avec l'eſprit d'urine, il ſe fait un grand boüillonnement, mais ſans chaleur; le vaiſſeau devient meſme beaucoup plus froid, qu'il n'eſtoit.

Je ne nie pas cependant que le chaud, & le froid ne faſſent quelqu'impreſſion ſur nos corps; mais je ne crois pas que d'eux-meſmes ils ayent aſſez de force pour alterer la maſſe du ſang, & des humeurs, & troubler l'économie des fonctions. Si une perſonne s'expoſe à un air froid, & qu'elle en reſſente les incommoditez; ou que la chaleur du feu l'incommode, elle n'a qu'à s'en éloi-

gner pour s'en garentir, le froid & le chaud ne laissant dans son corps aucune mauvaise impression qui puisse le vicier. Hippocrate s'en explique à peu prés de cette maniere dans le Livre de l'ancienne Medecine. Il dit qu'on n'a besoin d'aucune preparation pour vaincre le chaud & le froid, & qu'ils se détruisent d'eux mesmes sans aucun secours étranger. *Frigiditatem autem, & caliditatem ego omnium facultatum minimè potentes esse in corpore existimo, ob has sanè causas. Quo equidem tempore ipsa inter se permixta simul frigidum ac calidum fuerint, non lædunt. Temperamentum enim, & moderatio contingit frigido à calido, & vicissim calido à frigido : ubi verò seorsim utrumque secretum fuerit, tunc affligit. In hoc itaque tempore cùm frigidum intùs generatur, & citò hominem affligit, primùm propter hoc ipsum adest calidum, indè adeò ex homine ipso, nullo alio auxilio, neque præparatione opus habens, atque hoc & in sanis hominibus, & in ægrotis operatur, &c.*

Toutefois il semble qu'il donne beaucoup au froid, quand il dit dans les Aph. 17. & 18. de la cinquiéme section. Que le froid cause des convulsions, des

tenſions de nerfs, & des friſſons pareils à ceux, qu'on ſent dans les fiévres intermittentes; qu'il rend le corps noir, & livide; & qu'il eſt ennemi des os, des parties nerveuſes, & membraneuſes, du cerveau, & de la moëlle de l'épine. *Frigida convulſiones, antrorsùm ac retrorsùm diſtenſiones, nigrores, rigores febriles. Frigida inimica oſſibus, dentibus, nervis, cerebro, ſpinali medullæ.* Il ajoûte dans l'Aph. vingtiéme de la meſme Section, que le froid pique & ronge les parties ulcerées, qu'il y excite beaucoup de douleur, qu'il empeſche qu'elles ne ſuppurent, qu'il rend les bords des ulceres calleux, qu'il les noircit & les gangreine, & qu'il cauſe dans les parties ulcerées des friſſons, des convulſions, & des tenſions de nerfs. *Vlceribus frigida mordax, cutem obdurat, dolorem non ſuppurantem facit, nigrefacit, rigores febriles inducit, convulſiones, diſtenſiones.*

On peut dire que par le mot de froid Hippocrate n'a pas entendu une ſimple qualité telle, que les Peripateticiens nous la décrivent, mais la choſe meſme, qui la cauſe. Il s'en eſt expliqué fort clairement dans le Livre de l'an-

cienne Medecine, lorsqu'il a dit que le chaud & le froid ne peuvent rien d'eux mesmes, & qu'ils n'agissent sur nous que parce qu'ils sont acres, amers, aigres, salés, &c. *Est amarum ac calidum idem, & calidum ac acidum, & salsum ac calidum, & alia infinita, & rursùs frigidum cum aliis qualitatibus conjunctum. Hæc itaque sunt quæ lædunt.* Il s'en explique mesme dans un des Aphorismes que je viens de rapporter, quand, pour exprimer la force du froid, il se sert du mot de piquant, ou de corrosif, *frigida mordax.*

Les vapeurs acides, dont l'air est chargé en hyver, & lorsqu'un vent de bize, ou un autre de cette nature soufle, & qui excitent en nous des sentimens de froid par l'impression, qu'elles font sur les organes du toucher; ces vapeurs, dis-je, causent les effets, dont parle Hippocrate, soit qu'elles agissent simplement sur la peau; ou qu'entrant dans nos corps avec l'air, que nous respirons, elles agissent sur les parties, & sur les humeurs. Si elles agissent simplement sur la peau, elles la bouchent, & empechent la transpiration insensible; elles la compriment mesme & la resserrent de

maniere, qu'elle presse les vaisseaux, & que le sang ne peut s'y mouvoir, d'où vient la lividité, & la noirceur des parties exterieures, & principalement des extremitez. Les humeurs, qui cessent pour lors de transpirer, & qui se remêlent avec le sang, causent souvent les frissons, qu'on a, en épaississant sa masse, & la rendant beaucoup moins fluide : Elles peuvent aussi causer des convulsions, & des tensions de nerfs en piquant les parties nerveuses, & membraneuses, & en troublant le mouvement des esprits.

Quand l'air exterieur touche quelque partie ulcerée, & qu'il est chargé des vapeurs dont je viens de parler, il la pique, & y excite de la douleur, parce que leurs pointes y entrent en mesme temps, & y font une solution de continuité ; les bords de l'ulcere deviennent calleux ; il ne suppure plus ; il se noircit, & se gangreine par la coagulation, qui se fait, du sang, & des humeurs, qui s'y portent. Les malades ont quelquesfois des frissons, & des convulsions par l'impression que ces vapeurs font sur les nerfs, & sur la masse du sang, & des humeurs.

Lorſqu'elles entrent dans nos corps, elles y font encore plus de deſordre ſoit qu'elles fondent la maſſe du ſang, ou qu'elles la coagulent ; ou qu'elles piquent & corrodent les parties, qu'elles touchent. Si elles coagulent la maſſe du ſang, elles cauſent la mort, ou des maladies extrêmement perilleuſes, ſi elles la fondent ſimplement, & la reſoudent en ſeroſitez, elles cauſent des fluxions & des catharres. Si elles s'attachent aux parties, elles les rongent, & les ulcerent ; elles y excitent des ſentimens de douleurs aiguës ; elles ouvrent les extremitez des vaiſſeaux, & cauſent des hemorragies ; elles piquent les bronches, & excitent la toux ; elles bleſſent les tendons, & les parties nerveuſes, & cauſent des convulſions, & des tremblemens, &c.

Ce qui a fait dire à Hippocrate dans l'Aphoriſme vingt-quatriéme de la cinquiéme Section, que les choſes froides, comme la neige, & la glace, qui ſont des eaux coagulées par la force de ces vapeurs, incommodent la poitrine, qu'elles excitent la toux, & qu'elles cauſent des hemorragies, & des fluxions. *Frigida velut nix, glacies pectori inimi-*

ca sunt, tusses movent, & sanguinis eruptiones, ac defluxiones inducunt. Enfin ces vapeurs blessent les os, le cerveau & toutes les parties nerveuses, parce qu'elles les piquent & les rongent, comme font tous les acides, & mesme le vinaigre. *Quod acetum suapte naturâ nervos offendat, testatur experimentum, & ratio demonstrat*, dit Galien dans le Commentaire troisiéme sur le Livre d'Hippocrate de la maniere de vivre dans les maladies aiguës.

La santé n'est donc point un effet de la juste combinaison du chaud avec le froid, du sec avec l'humide, &c. ny la maladie de l'excez, ou du défaut de quelqu'une de ces qualitez. Ce sont des effets de la disposition particuliere du sang, & des humeurs, du mêlange plus, ou moins exact de l'aigre avec l'acre, du salé avec l'amer, &c. & du plus ou du moins de proportion, qu'ils gardent les uns avec les autres.

Quand Hippocrate parle des saveurs, il dit que leurs effets ne sont jamais plus benins, ny leurs impressions plus douces, que lorsque leur mêlange est proportionné, & que l'action des unes est moderée par celle des autres : que

l'homme ſe porte bien tant qu'elles ſont en cét état, mais que du moment qu'elles s'en éloignent, & que l'une d'elles a plus de force que les autres, il devient malade en meſme temps. *Reliqua omnia in homine quantò pluribus miſcentur, tantò mitiora, ac meliora fiunt At verò homo omnium optimè diſpoſitus eſt ubi concoquit, & in quiete eſt, nullam peculiarem vim præferens, &c. porrò quæcumque homo patitur omnia à facultatum potentiis proficiſcitur, lib. de veteri Medicina.*

CHAPITRE XIII.

Des choſes qui concourent à la production des Maladies.

LE dereglement des ſaveurs, n'eſt pas la ſeule cauſe, qui concoure à la production des maladies, les parties, ſur leſquelles elles agiſſent, n'y contribuent pas moins qu'elles, tant par leur figure, & leur diſpoſition particuliere; que par la communication qu'elles ont les unes avec les autres.

Il eſt à propos d'examiner ces choſes,

afin de diſtinguer les accidens, qui arrivent par le vice des humeurs, de ceux qui naiſſent du vice des parties; de diſcerner la partie malade de celle, qui ne l'eſt pas, & les incommoditez, auſquelles elle eſt ſujette à cauſe de ſa figure, & de ſa conſtitution particuliere, d'avec celles, qui ſont attachées à d'autres; & de connoiſtre les maux, que les autres parties peuvent en reſſentir. *Cæterùm & hæc cognoſcere oportere mihi videtur*, dit Hippocrate dans le livre de l'ancienne Medecine, *nimirùm quæ affectiones homini ex facultatibus, ac potentiis, quæ item ex figuris adveniunt. Quod autem dico tale eſt nempè facultatem quidem eſſe humorum ſummas vires, ac robur noſce. Figuras autem dico quæ in ipſo homine inſunt. Aliæ enim cavæ ſunt, & ex amplitudine in arctum coactæ, aliæ expaſſæ, &c. Quæcumque autem flatum & revolutiones operantur in corpore, ea in cavis, ac amplis, veluti ventre ac pectore ſtrepitum ac ſonitum facere ſolent. Etenim quod non ſic repleant ut ſtent, ſed habent tranſmutationes, & motus, neceſſe eſt ut ab ipſis & ſtrepitus, & manifeſtæ commotiones fiant. Quæcumque verò carnoſa ſunt & mollia, in talibus torpores & excreſcentia fiunt, &c.*

Il

Il dit ailleurs que toutes les parties ont du rapport, & de la communication les unes avec les autres ; qu'elles ressentent toutes les incommoditez, & les commoditez les unes des autres, parce qu'elles sont arrosées des mesmes sucs, & qu'elles ont les mesmes canaux, qui les leur portent. *Si quis minimam corporis partem acceptam malè afficere velit, totum corpus affectionem sentiet, qualiscumque tandem ea fuerit, propterea quod minima corporis pars omnia habet quæcumque & maxima. Insuper quicquid tandem minima pars pertulerit ad gentilitatem refert ac transfert, una quæque ad suam, sivè bonum, sivè malum id fuerit, & propterea corpus & dolet, & lætatur cum minimâ gente, quia in minimâ omnes insunt partes, & hæ ad gentiles sibi ipsis singula transferunt, & omnia denunciant, lib. de locis in homine.*

Cependant toutes les parties n'ont pas une égale communication entre elles. Il y en a, qui ont plus de sympathie avec les unes, qu'avec les autres. L'estomac, par exemple, a plus de communication avec le cerveau, & le cerveau avec l'estomac, qu'avec la plusspart des autres parties. L'une ne peut souffrir,

que l'autre n'en ressente en mesme temps les incommoditez, à cause, dit Galien dans le Livre troisiéme des parties affectées, de la grosseur, & de la quantité des nerfs qui viennent du cerveau à l'estomac. *Cerebrum ventriculo, & ventriculus cerebro suas affectiones transmittit, idque propter nervorum à cerebro ad os ventriculi descendentium magnitudinem, per quos etiàm sensus huic particulæ, quàm ulli reliquarum corporis partium, acutior est. Quocircà capitis fracturas cùm ad membranas usque perveniunt, biliosus vomitus, ac interdùm dolores capitis quomodòcumque fiant, nausea stomachique morsio comitatur.*

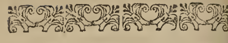
Il dit encore dans l'Aphorisme dix-septiéme de la quatriéme Section en parlant du degoût, du mal de cœur, des étourdissemens, & des vertiges, qu'on a, quand quelque matiere se corrompt dans le ventricule, & qu'elle irrite les nerfs de l'orifice superieur; ou que quelque suc étranger y coule, qui les pique par son aigreur, ou sa salûre, &c. & qui déregle le mouvement des esprits qui y sont contenus, & par une suite necessaire ceux, qui sont renfermez dans le cerveau. *Hoc autem fit ore*

ventriculi à malis humoribus morso, nam propter nervorum magnitudinem, qui ad ipsum à cerebro veniunt hâc parte patiente animæ opera detrimentum patiuntur. Hi itaque casus sunt communes humorum omnium mordacem habentium naturam.

L'on ne doit pas aussi negliger, dit Hippocrate dans le Livre de l'ancienne Medecine, les choses, qui sont au dehors de l'homme. Il faut connoistre leur nature, & le pouvoir, qu'elles ont sur le corps, pour ne s'y pas tromper, & pour en faire un bon usage. *Quisquis igitur hæc non cognoscet, quomodo singula se habeant ad hominem comparata, is neque cognoscere quæ ab ipsis fiunt potest, neque rectè uti.*

Nous examinerons toutes ces choses dans la suite de cét ouvrage.





II. PARTIE.

De la premiere conformation des parties, & des impressions, qu'elles reçoivent dans le ventre de la mere, & lorsquelles en sont dehors.

CHAPITRE PREMIER.

De la Semence.

ON trouve dans l'estomac de l'homme, & dans celuy des autres animaux un suc extremement penetrant, qui sert à exprimer la faim, & à faire la dissolution des alimens.

Ce suc est revétu, comme je feray voir dans la suite, de l'idée, & du caractere de toutes les parties du corps. Il imprime cette idée, & ce caractere sur les alimens, & les détermine à prendre des grosseurs, & des figures propres à s'insinuër dans leurs pores, & à

les entretenir, & mesme à former un corps semblable à celuy, qu'elles composent.

Ces particules se portent avec le sang dans toutes les parties, & elles se placent auprés de celles, dont elles ont receu l'idée, & le caractere.

Dans les enfans elles se consomment entierement pour leur nourriture, & leur accroissement; mais dans les adultes il y en a beaucoup plus qu'il n'en faut pour reparer la perte, qui s'en fait tous les jours; ce qui fait que les parties en ayant pris ce qui leur est necessaire, celles qui restent, se criblent dans les testicules, & se reünissant toutes ensemble, elles produisent dans l'un & l'autre sexe, une semence propre pour la generation de l'enfant.

Cette liqueur se trouve chargée d'esprits capables de mille mouvemens, & de mille fonctions differentes.

Hippocrate pretend que la semence coule de toutes les parties du corps dans les testicules, où elle se separe de la masse du sang, & des humeurs. *Porrò genituram dico à toto corpore secerni, & à solidis, & à mollibus partibus, & ab humido omni in toto corpore, lib. de Geniturâ.*

CHAPITRE II.

De la Generation, ou de la Conformation des parties.

QUELQUES pures, & ſpirituelles que ſoient les deux ſemences, elles ne deviennent fecondes qu'au moment qu'elles ſe mêlent, & que leur mêlange eſt imperceptible : Elles s'animent pour lors, & ſe ſervent de levain l'une à l'autre. Elles ne ſont plus qu'un meſme corps, qui renferme une idée de toutes les parties. Il y a des particules propres à les former toutes, mais elles y ſont confuſément, & elles ne ſe developpent que lorſqu'elles ſont agitées par les eſprits, qui les animent.

Les parties les plus ſubtiles ſe retirent au centre, & écartent à la circonference les plus groſſieres, deſquelles ſe forment les membranes, qui couvrent l'enfant; les autres continuant à ſe mouvoir vers le centre ſe lient & s'accrochent d'une certaine maniere, & font la délineation de toutes les parties en prenant la meſme place, & la meſme

ſituation qu'elles euſſent occupé dans le corps.

Ainſi les particules, qui ont receu l'idée, & le caractere des parties de la poitrine, ſe ſeparent des autres ; & ſe réuniſſant toutes enſemble, elles forment le cœur, les poulmons, &c. Celles qui ſont revêtuës du caractere des parties de la teſte, ſe débarraſſent de la meſme façon de celles, qui les retiennent, & s'accrochant enſuite elles produiſent le crane avec ſes tegumens, le cerveau avec ſes membranes, &c. Et ainſi des autres parties.

Hippocrate explique clairement tous les changemens, qui arrivent dans la ſemence, lorſqu'elle eſt une fois retenuë dans la Matrice. Il dit dans le Livre de la Nature de l'enfant, que les deux ſemences ne ſont pas ſi-toſt mêlées, & échauffées, qu'elles ſe dilatent & ſe rarefient ; que l'eſprit qui les anime, agite doucement leurs parties, & les diſpoſe à leur nature. *Si genitura permanſerit in utero mulieris, primùm quidem ſimul miſcetur ut potè muliere non quieſcente, coacervaturque ac craſſa per calorem evadit : deindè ſpiritum concipit, nempè in calido exiſtens, & poſtea matre*

ſpirante : deindè ubi ſpiritu repleta fuerit viam hic ipſe ſibi ipſi foràs facit, & per mediam genituram ſpiritus erumpit. Il ajoûte peu aprés. *Calida autem eſt ut pote in calido exiſtens, & tunc ſanè ſpiritum habet, ac emittit ; atque ipſa genitura inflata pelliculam acquirit.*

Il explique enſuite par une comparaiſon ſenſible, la maniere dont ſe forment les parties ; Il dit que ſi l'on met dans une veſſie de la terre, du ſable, & de la limaille de plomb, qu'on verſe de l'eau deſſus, & qu'on ſoufle dedans, toutes ces matieres ſe confondent d'abord les unes avec les autres ; mais que ſi on les laiſſe repoſer quelque temps elles ſe ſeparent peu à peu, que la terre ſe joindra avec la terre ; le plomb avec le plomb, & le ſable avec le ſable. Il ajoûte que la même choſe arrive dans la ſemence ; que toutes ſes parties ſe lient & s'accrochent avec leurs ſemblables, & qu'elles s'étendent, & ſe placent comme elles doivent eſtre. *Atque hæc omnia à ſpiritu coarticulantur, nam inflata diſparantur omnia juxta cognationem. Etenim ſi velis fiſtulam veſicæ alligare, & per fiſtulam immittere in veſicam terram, & arenam, & tenuia plumbi ramenta, inſuperque infuſâ aquâ*

aqua in fistulam inflare primum quidem illa aquæ permiscentur, deinde vero temporis progressu inflata secedent, & abibit plumbum ad plumbum, arena ad arenam, terra ad terram, & si quis ipsa rarefieri permittat, & difractâ vesicâ contempletur inveniet simile ad simile progressum esse. Sic sanè etiam genitura, & caro coarticulatur, & unum quodque in ipsa abit ad simile.

Il dit ailleurs que dans sept jours l'enfant est entierement formé, & qu'on peut distinguer toutes ses parties les unes des autres. *Primum etenim postquam genitura in uteros pervenit in septem diebus habet quæcumque corpus habere debet, mirari autem quis possit quomodo id sciam. Verùm multa ego vidi hoc modo. Meretrices publicæ, quæ sæpiùs de se ipsis periculum fecerunt ubi cum viris rem habuerint sciunt quando in ventre concipiant & posteà conceptum intrà se perdunt; postquam autem jam perditus est elabitur velut caruncula. Hanc carunculam in aquam conjectam si conspicatus consideraveris omnia membra habere reperies, & oculorum regiones, & aures, & manus, & manuum digitos, & crura & pedes, & pedum digitos, & pudendum, & reliquum totum corpus manifestum. lib. de carnibus.*

CHAPITRE III.

De la constitution naturelle des parties.

TOUTES les parties sont dans une bonne & saine constitution, lorsque la semence dont elles s'engendrent, est pure, & que les conditions requises, & necessaires s'y rencontrent.

La pureté de la semence dépend de celle du sang, & des esprits dont elle se forme. Elle est pure, lorsque ces deux liqueurs conservent leur pureté naturelle; mais elle est impure, quand elles sont viciées.

Il s'amasse quelquefois dans la matrice, des ordures qui se mêlent avec la semence, & qui, quoy qu'elle soit pure, l'alterent & la corrompent de maniere que la premiere conformation des parties est viciée; & l'enfant loin d'estre sain se trouve accablé de mille maux, qui le font mourir. Il faut que la matrice soit saine, dit Hippocrate dans le livre 2. des Predictions, qu'elle ne soit soüillée d'aucunes ordures, ny abreu-

vée d'aucunes humiditez ; qu'elle soit molle, seche, bien conformée, & dans une bonne situation. *Locum verò in quo conceptio fit, quem sanè uterum nominemus, sanum esse oportet, & siccum, ac mollem, sit item neque retractus, neque pronus, neque os ipsius sit adversum, neque conclusum, neque eversum.*

S'il y a dans le corps du pere ou de la mere quelque partie gâtée, il s'en détache souvent des particules, lesquelles coulent avec le sang dans les testicules, & se mêlant avec la semence, elles font la même impression sur les parties de l'enfant, que sur celles du pere & de la mere.

C'est ainsi que les maladies deviennent hereditaires, & qu'elles passent des pere & mere dans les enfans.

Hippocrate n'est pas éloigné de ce sentiment ; Il dit que les enfans qui naissent de personnes étiques & rateleuses, sont ordinairement sujets à ces infirmitez ; qu'elles passent mesme dans leurs enfans, parce que la semence dont ils se forment, se détachant de toutes les parties du corps du pere & de la mere, elle se trouve empreinte des méchans levains qui s'y rencontrent. *Qui probi-*

bet ut cujus pater & mater hoc morbo correpti fuerint, etiàm posterorum, ac nepotum aliquis corripiatur; semen enim genitale ab omnibus corporis partibus procedit, à sanis, sanum, à morbidis, morbosum. l. de morbo sacro.

Hippoctate veut encore que le temps, & la saison contribuent beaucoup à la bonne, ou mauvaise conformation des parties, à la santé, & aux inclinations de l'enfant. *Neque à vero discrepat circa generationem has ipsas mutationem sentiri, in que seminis genitalis coactione aliam, neque ex eodem etiàm eamdem, æstatis pariter ut hyemis, pluvioso ut sicco tempore progigni. lib. de aere & aquis.* Ce qui fait, ajoûte-t'il, que dans les lieux sujets à de frequens changemens de temps, & aux dereglemens des saisons, on y trouve des hommes dont les mœurs, les inclinations, & les manieres sont differentes. *Vbi mutationes temporum contingunt frequentes, & plurimùm inter se diversæ, ibi & formas, & mores, & naturas reperias plurimum differẽtes.* Ce qui n'arrive point dans les lieux temperez où les saisons sont égales, la semence n'y souffrant aucune alteration, à moins qu'il ne se trouve quelques ordures dans la matrice, ou

que la mere ne tombe malade dans le temps de la conception. *Tempora cùm sint inter se similia nullas corruptiones, neque malignitates inferunt in seminis genitalis mixturam, ac compactionem, nisi quiddam aliud fortuitò, vel casu contingat, aut à morbo.*

On ne peut attribuer la diversité de ces effets qu'aux differens corps, dont l'air est chargé dans les divers changemens de temps & de saison, & aux impressions differentes qu'ils font sur le corps de la mere, & sur les sucs qui se mêlent avec la semence.

CHAPITRE IV.

Comment les pere & mere concourent à la bonne, ou mauvaise constitution des parties de l'enfant.

IL n'est pas difficile de connoistre comment les pere & mere concourent à la bonne ou mauvaise constitution des parties de l'enfant; S'ils sont sains, gays, robustes, vigoureux; s'ils sont dans la fleur de leur âge, si le sang & les esprits qui les animent, sont purs, leur semen-

ce est pure & nette : ses principes sont sans tache ; ils gardent entr'eux un certain ordre, & une certaine proportion, qui les empêche de se desunir : les parties se trouvent dans une bonne & saine constitution, & en estat de faire leurs fonctions.

Si la semence sort de personnes vieilles, chagrines, infirmes, &c. elle se trouve chargée d'impuretez, qui troublent son œconomie, & qui déreglent ses mouvemens. Elle renferme souvent les principes cachez d'une infinité de maux, qui se font sentir lors qu'ils sont excitez par quelque cause. L'enfant est mal composé, il devient infirme, languissant, & sujet à toutes les passions, & les incommoditez de ses pere & mere.

Qui viret in foliis è radicibus humor,
Sic patrum in natos abeunt cum semine mores,
Morbi, temperies

Mais voyons de quelle maniere l'enfant se nourrit dans le ventre de sa mere, & les impressions qu'il y reçoit.

CHAPITRE V.

De la nourriture de l'enfant dans le ventre de la mere & des impressions, qu'il y reçoit.

LES parties ne sont pas si-tost formées, qu'elles se nourrissent & s'augmentent insensiblement du sang qui y coule par la veine umbilicale : il s'en détache sans cesse des particules, qui se placent dans l'enfant, comme dans la mere, auprés de celles dont elles ont receu l'idée & le caractere.

Ce sentiment paroît assez conforme à celuy d'Hippocrate ; il dit, dans le livre des chairs, que le sang de la mere fournit à toutes les parties de l'enfant, des particules propres pour leur nourriture, & leur accroissement ; que chaque particule s'attache à la partie, avec laquelle elle a du rapport, & de l'affinité ; que celles qui sont figurées d'une maniere à s'inserer dans les pores des os, y entrent, & s'y arrestent, &c. *Et sanguis incrementum cedit, & si utilis non sit, in sinus pellicularum secernitur.*

& ubi ſinuatæ factæ fuerint, ac ſanguinem ſuſceperint tunc jãm ſecunda appellatur. Cæterùm caro augeſcens à ſpiritu articulatur, & abit in hac ſimile ad ſimile, denſum ad denſum, rarum ad rarum, humidum ad humidum, & unum quodque in propriam regionem abit juxta cognationem ad id à quo genitum eſt.

Si ce ſang eſt épais & groſſier, l'enfant devient ordinairement lourd, peſant, & melancolique; s'il eſt pur, ſubtil, vermeil, l'enfant eſt enjoüé, &c. En effet, les inclinations, & le genie dépendent de la diſpoſition particuliere des organes, & des eſprits, leſquels ſont bien ou mal diſpoſez, ſelon que le ſang qui les entretient, eſt plus ou moins ſubtil, & qu'il a plus ou moins de pureté.

Hippocrate veut que l'enfant ſe nourriſſe auſſi de lait, & que les meſmes vaiſſeaux qui le portent aux mamelles, le portent à la matrice. *Trahit enim quod dulciſſimum eſt in ſanguine ad ſe ſe, ſimulque etiam lacte modicè fruitur. lib. de naturâ pueri.* Il ajoûte, *Tendunt enim & in mammas, & in uteros venulæ hæ & conſimiles aliæ, & ubi pervenerit ad uteros de lacte puer ipſo paululùm fruitur, mammæ vero ſuſcepto lacte attolluntur.* Ce

qui luy a fait dire dans l'Aphorisme cinquante deux de la cinquiéme section, que l'enfant est foible, quand il coule beaucoup de lait des mamelles pendant la grossesse, parce qu'il n'a pas assez de nourriture; mais qu'il est fort, & sain, quand elles sont dures & fermes. *Mulieri uterum gestanti si multum lac ex mammis fluat, debilem fœtum significat, si verò solidæ fuerint mammæ saniorem fœtum significant.*

Il dit encore dans le livre des chairs, que l'enfant comprime les levres, & qu'il succe le lait que les vaisseaux portent à la matrice, comme il attire le sang, & l'esprit, que les veines umbilicales luy fournissent. *Cæterùm puer in utero comprimens labra, ex utero matris sugit, & tùm alimentum, tùm spiritum cordi intro trahit, ubi sanè mater respirarit.* Et pour prouver que l'enfant vit de lait aussi bien que de sang, il ajoûte que son ventre est remply d'excremens, dont il se décharge aussi-tost qu'il est sorty du ventre de sa mere; & qu'il auroit peine à prendre le teton, s'il n'étoit pas accoûtumé à succer le lait, que les veines lactées déchargent dans la matrice. *Si verò*

quis interroget quomodo hoc quis sciat quod puer in utero trahit, & sugit illis respondendum est, pueri nascuntur stercus in uteris habentes; & ubi nati fuerint ventrem tùm homines, tùm pecora exonerant, at qui non haberent stercus, nisi in utero suxissent; imò neque mammam statim ut natum est sugere noscet, si non in utero suxisset

Si la mere est infirme, ou qu'elle tombe malade pendant sa grossesse, la nourriture qu'il prend, ne sert qu'à le rendre sujet aux mesmes maux, par l'impression qu'elle fait sur ses tendres & molles parties.

Hippocrate compare l'enfant dans le ventre de la mere, aux plantes qui sont en terre Il dit dans le livre de la nature de l'enfant, que comme les plantes tirent de la terre les sucs dont elles se nourrissent, & que ces sucs leur donnent des qualitez differentes, selon la diversité de leur nature; de mesme l'enfant tire sa nourriture du ventre de sa mere, & devient sain ou mal sain selon que les sucs dont il se nourrit, sont purs ou impurs, & que sa mere est saine ou mal saine. *Alimentum & augmentum puerorum fit ubi ea quæ à*

matre veniunt in uteros processerint & prout mater habet juxta sanitatem, aut debilitatem, sic & puer habet : quemadmodum etiàm quæ in terrâ crescunt à terrâ nutriuntur, & prout terra habuerit, sic etiam nascentia in terrâ habent. Censeo enim, ajoûte t-il dans la suitte, *terræ nascentia omnia vivere ex terræ humore, & qualem terra humorem in se ipsâ habet, talem etiàm nascentia ex ipsa habere. Sic etiàm puer vivit de matre in uteris, & quali mater sanitate prædita est, talem etiàm puer habet.*

L'enfant se nourrit de la maniere que je viens de dire, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour rompre ses liens, & se faire voye au travers des membranes qui le retiennent.



CHAPITRE VI.

Des impressions, que reçoivent les parties quand l'enfant est sorti du ventre de sa mere.

DE L'AIR.

L'ENFANT n'est pas si-tost hors du ventre de sa mere, qu'il reçoit les differentes impressions de l'air qu'il respire, & de celuy qui le touche; S'il est sain, il le fortifie: mais s'il est dans une mauvaise constitution, il le blesse, & la necessité où il est de le respirer, & de le transpirer, devient pour luy une fatalité, qui le fait perir.

Les Astrologues veulent que sa destinée dépende de ce premier moment, ils le soûmettent aux Astres, & l'assujettissent à leurs revolutions. Il n'agit, disent-ils, que par rapport à leurs mouvemens, à leurs aspects, à leurs conjonctions, & à leurs oppositions. Ils reglent le cours de ses ans & de sa vie; ils decident de sa bonne, ou mauvaise fortune; ils changent son tempera-

ment, ſes mœurs, & ſes inclinations; ils luy impriment enfin des marques, & des caracteres, qui ne s'effacent qu'avec ſa vie.

DV LAIT.

La premiere noutriture que l'enfant prend, ne fait pas moins d'impreſſion ſur luy, que l'air qu'il reſpire, & qui le touche. Il ſucce avec le lait les indiſpoſitions d'une nourrice malſaine. Les vomiſſemens, les trenchées, & les convulſions, dont il eſt agité, ſont ordinairement les effets de l'intemperie de cette liqueur. *Et puer ſi de nutrice lac non purum ſuxerit*, dit Hippocrate dans le Livre quatriéme des maladies, *morboſus fit ac debilis, & in præſens maximè affligitur quandiu lac pravum, ac morboſum ſuxerit.*

On doit toûjours preferer le lait d'une mere ſaine à celuy d'une autre: comme il approche davantage de la nature de l'enfant, & qu'il y eſt même accoûtumé, il luy eſt plus profitable, & plus ſalutaire.

L'enfant ne ſucce pas ſeulement les indiſpoſitions de ſa nourrice, il herite

ſouvent de ſes mœurs & de ſes inclinations. Si elle eſt prude, ſage, arreſtée, il le devient. Si elle eſt vicieuſe, ſuperbe, emportée, il ſe trouve ſujet à ſes dereglemens.

On dit des Empereurs Caligula & Neron qu'ils furent cruels, parce qu'ils avoient eſté nourris par des femmes cruelles.

Ce fut dans cette penſée que la malheureuſe Didon reprocha autrefois à Enée qui avoit ſuccé le lait de quelque Tygreſſe d'Hyrcanie.

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus Author
Perfide, de duris genuit te cautibus horrens
Caucaſus, Hyrcanæque admorunt ubera Tygres.

Il y a dans le lait, comme dans le ſang, des particules revétuës de l'idée, & du caractere des parties de la nourrice, & des eſprits capables de tous les mouvemens, & de toutes les fonctions, qu'elle fait. Comme le ſuc ou le diſſolvant naturel de l'eſtomac de l'enfant n'a pas aſſez de force pour les détruire,

& les revêtir de ses idées ; ces particules, & ces esprits se dévelopent dans son corps comme dans celuy de sa nourrice ; ils changent la disposition de ses organes, & y laissent des traces, & des vestiges, qui le déterminent à agir d'une certaine maniere, & qui durent souvent autant que sa vie.

DES ALIMENS.

L'enfant ne se nourrit pas toûjours de lait, il use d'alimens plus solides, & plus nourrissans, lesquels font sur luy des impressions differentes selon la diversité de leur nature.

Les alimens n'agissent cependant par aucun degré de chaleur ou de froid, de secheresse, ou d'humidité : Ces qualitez ne leur sont point essentielles ; elles ne sont, comme je viens de dire, que des suites, ou des effets du mêlange, & des diverses modifications de l'aigre, du salé, de l'austere, de l'acerbe, de l'huileux, de l'acre, de l'amer, &c. Toute leur action ne consiste donc que dans leur onctuosité, dans leur aigreur, leur salûre, & leur amertume, ou dans quelque autre saveur semblable.

C'est la remarque, qu'en a fait le sça-

vant Hippocrate dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Ce que nous beuvons, & ce que nous mangeons ne nous blesse pas, dit-il, dans le livre de l'ancienne Medecine, parce qu'il est chaud ou froid, sec ou humide, mais parce qu'il est aigre, salé, acerbe, amer, doux, &c. *Non calidum est, quod magnam vim habet, sed ipsum acerbum, & alia quæ à me relata sunt, tùm in homine, tùm extrà hominem sivè edantur, sivè bibantur, &c.*

Il s'exprime dans la suite encore avec plus de force, il dit que les alimens, qui nous blessent, & nous incommodent, sont amers, aigres, salez, ou de quelqu'autre saveur forte, & nuisible. *Quin & ex cibis quicumque nobis incommodi sunt, & ingesti hominem lædunt, horum unusquisqve aut amarus est & meracus, ac intemperatus, aut salsus, aut acidus, aut alius quis intemperatus ac fortis.*

Il dit ailleurs qu'on ne doit pas user inconsiderément de toutes sortes d'alimens, principalement de ceux qui sont aigres, qui loin de faire de douces impressions sur les parties, les fatiguent, & les incommodent: *Quin & sinceros*

&

& acidos cibos si quis citra delectum, ac inconsideratè exhibeat, nihil commodi perficient. lib. de Med. purgantibus.

Lorsque Galien parle des qualitez des alimens, & de ceux, qui sont propres pour la nourriture des animaux, il ne dit pas que ceux, qui sont chauds, ou froids, produisent tels, ou tels effets, il dit seulement que ceux, qui sont acres, ou amers, nourrissent peu; que ceux, qui sont insipides, sont plus nourrissans; que les doux le sont encore davantage, mais principalement ceux, dont la substance est serrée, & dont la consistence n'est ni trop liquide, ni trop épaisse, ni trop lasche. *Commune autem in id omnibus cibariis memoriâ est tenendum, quod acria quidem & amara si edantur corpus parùm nutriunt, insipida autem, & iis adhuc magis dulcia, multùm & multo magis si compactam habeant substantiam, ut neque humidâ sint consistentia, neque crassâ, neque laxâ. lib. de alim. facultatibus.*

Il dit encore dans le Livre premier, que les alimens restent plus, ou moins long-temps dans le corps, selon qu'ils ont plus ou moins de rapport avec nôtre nature, qu'ils sont plus, ou moins

faciles à digerer, & que leurs saveurs sont plus, ou moins fortes. *Alimenta ergò citi tardivè transitûs esse comperiuntur, aliàs ob naturalem nostram ab initio constitutionem; aliàs ob ventris dispositionem acquisitam; nonnunquam ob peculiarem aliquam esculentorum, ac potulentorum substantiam: quandoquidem ex iis quædam humida, quædam sicca sunt, seu alia viscida, alia friabilia, ac divisu facilia; nonnulla denique acrimoniam in se habent, alia acorem, aut amarorem; aut dulcedinem, aut salsuginem, aut austeritatem, aut acerbitatem, &c.*

CHAPITRE VII.

Suite du precedent.

DU SANG.

L'Enfant n'a pas si-tost pris les alimens, qu'il les mâche quand il a des dents; il les abbreuve de sa salive; il les pousse avec la langue dans l'œsophage; il les avale; il les cuit; il les digere; il separe le pur de l'impur, & le convertit en sang, dont il se nour-

rit. Cette liqueur ſe répand dans toutes les parties : Elle y entretient, quand elle eſt pure, une douce chaleur, qui les vivifie ; mais elle y allume, quand elle eſt impure, un feu devorant, qui les conſume.

L'on ne doit pas regarder le ſang comme une mixte ſimple, mais comme un mixte compoſé de la ſubſtance la plus pure des alimens, & des differens ſucs, dont ils ſe chargent dans la bouche, dans le ventricule, dans les inteſtins, & dans les autres parties.

DE SA PURETÉ ET DE ſon impureté.

La pureté du ſang dépend de l'union & de l'harmonie des principes, qui le compoſent : s'ils ſont amiablement unis enſemble ; s'ils gardent entre eux une juſte proportion, le ſang eſt pur, il fait de douces impreſſions ſur les parties : mais s'ils ſont dans le trouble, & dans l'agitation ; ſi l'amer eſt plus fort que le ſalé, le ſalé que l'acre, l'acre que l'auſtere, l'auſtere que le doux, le doux que l'huileux, &c. & que leur action ne ſoit plus tempe-

rée par celle des autres, le ſang change en même temps de nature, & de temperament ; l'impreſſion qu'il fait ſur les parties, où il coule, eſt fâcheuſe ; il les agite ; il les embarraſſe ; il y excite des ſentimens de douleur, de chaleur, ou de froid, & devient la ſource d'une infinité de maux qui les accablent.

DES ESPRITS.

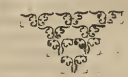
Le ſang le plus pur, & le plus ſubtil monte à la teſte, & paſſant par tous les lacis, que font les diverſes ramifications des arteres vertebrales, & carotides, il ſe dephlegme, & s'épanche dans la ſubſtance cendrée du cerveau, au travers de laquelle il ſe filtre ; puis il coule dans le corps calleux, dans la moëlle allongée, & dans celle de l'épine ; d'où il paſſe dans les nerfs, & ſe répand en forme de roſée dans toutes les parties, ſur leſquelles il fait les mêmes impreſſions, que le ſang qui y eſt porté par les arteres.

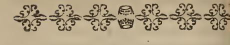
DES HUMEURS.

Le sang passant dans les parties, il s'y décharge des sucs superflus, dont sa masse se trouve chargée. Ces sucs sont aigres, amers, doux, acres, salez, &c. Ils blessent les parties, & les incommodent lorsqu'ils y sont retenus, & quand ils s'alterent, & changent de qualitez.

DES AUTRES CHOSES, *qui peuvent alterer les parties.*

Les passions, l'exercice, le repos, le sommeil, la veille, la faim, la soif, & toutes les choses qui sont au dehors de l'homme, ne causent pas moins d'alteration aux parties, comme je feray voir dans la suite.





III. PARTIE.

De la maſſe du ſang, & des humeurs, & de leurs alterations en general.

CHAPITRE PREMIER.

Des alterations, que les alimens reçoivent dans le corps.

UN ſuc aigre & penetrant ſe ſepare, ſelon quelques uns, de la maſſe du ſang & des humeurs, dans les petites glandes de la membrane interieure de l'eſtomac : Il y coule, ſelon d'autres, des extremitez des arteres diſperſées dans ſa ſubſtance, & y excite une commotion, ou un ſentiment particulier, qui porte l'enfant à chercher des alimens. Il ne les a pas ſi-toſt pris que ce ſuc agît deſſus, il les penetre, il les diſſout, & leur imprime quand il eſt pur, des idées & des caracteres

particuliers, qui les rendent propres à nourrir telles ou telles parties.

Cette maniere d'expliquer l'alteration que reçoivent les alimens dans le ventricule, n'est pas nouvelle : Elle est d'Hippocrate. Il s'y fait, selon cet autheur, une douce fermentation des alimens : Ce qu'il y a de dur se brise, & se reduit en petites parties, & ce qu'il y a d'épais & de visqueux, se fond, & se liquefie. Il appelle mesme l'estomac de l'homme, Fermenté. *Et sanè puto*, dit-il, dans le livre de l'ancienne medecine, *his qui semel cibum sumere consueverunt, quod non expectaverunt justum tempus donec ipsorum venter pridiè ingestos cibos perfectè consumpsisset, & exuperasset, evacuatusque esset, ac quievisset, Sed in ferventem adhuc, ac fermentatum novos ingesserunt. Ejusmodi autem ventres multo tardiùs concoquunt, & majori opus habent cessatione, ac quiete.*

Il marque ailleurs l'agent, ou le principe qui entretient cette fermentation, lorsqu'il dit dans la seconde section du second livre des maladies populaires, & dans l'Aphorisme premier de la sixiéme section, que les

malades qui ont des rapports aigres, qu'ils n'avoient pas auparavant, guerissent de la Lienterie. *In diuturnis intestinorum levitatibus ructus acidus accedens, qui prius non erat, signum bonum.* En effet, il n'y a point de marque plus asseûrée d'une guerison parfaite, que quand cette liqueur commence de renaître, & de faire ses fonctions.

Ce sentiment paroît assez conforme à celuy de Galien, lors qu'il dit dans le Commentaire sur cet Aphorisme, que les rapports aigres, qui arrivent dans la Lienterie, quand elle n'est point causée par la pituite, qui selon luy, cause ceux dont les malades se trouvent si fatiguez, que ces rapports dis-je, marquent que les alimens sont retenus dans le ventricule; qu'ils commencent à s'y alterer, & la nature à faire ses fonctions. *Quacumque*, dit-il, *à pituitâ ventriculum refrigerante fiunt levitates intestinorum, semper cum ipsis sunt acidi ructus, ut casus quidam. Illis igitur, quæ neque incipiunt, neque ex pituitâ fiunt, non insunt acidi ructus. Quod si aliquando fiant, significant tantùm aliquando tempus cibum*

in ventriculo retineri, quod principium mutationis accipiunt, & naturam suorum operum reminisci.

Les alimens estans preparez de la maniere que je viens de dire, ils deviennent Acide-salez, lorsque rien ne trouble leur dissolution, qu'ils sont temperez, & que le suc Acide, ou le dissolvant naturel de l'estomac n'est point vicié. Ils tombent en suite dans les intestins, où ils se mélent avec les sucs qui s'y déchargent du canal hepatique, & de la vesicule du fiel, du pancreas, & des glandes des intestins, & du mesentere : les parties les plus épaisses & les plus grossieres se precipitent & coulent le long des intestins vers l'Anus, où elles se déchargent : les plus subtiles se criblent au travers des tuniques des intestins, & passent dans les veines lactées.

La fermentation, qui se fait du chyle avec la bile, le suc Pancreatique, & les autres sucs dont je viens de parler, est un effet de la saveur Acide-salée du chyle & de l'amertume de la bile : Ils se fermentent l'un avec l'autre, comme la bile fait avec les liqueurs aigres & salées, &c. Par exem-

ple avec les esprits de Nitre, & de Sel. Le suc Pancreatique, & les autres sucs qui coulent dans les intestins, aident à ce mouvement, parce qu'ils les dissolvent, & les rendent plus fluides, & plus capables d'agir. Dans cette action le chyle perd son goût Acide-salé, la bile son amertume, & les autres sucs leur saveur naturelle; Ils s'adoucissent, & le chyle devient propre pour la nourriture, & la vivification des parties.

Cette fermentation est plus ou moins douce & naturelle, selon que le chyle, la bile, le suc Pancreatique, & les autres sucs qui se mêlent avec eux, aprochent plus ou moins de leur nature.

CHAPITRE II.

De la Generation & de la Circulation du sang.

LES parties les plus subtiles du chyle se criblent, comme je viens de dire, au travers des tuniques des intestins; elles passent dans les veines lactées, & se reunissant toutes ensemble dans les reservoirs du chyle, elles en-

trent dans le canal Thorachique, où elles se mêlent avec la Lymphe, qui s'y décharge des parties inferieures. Elles montent en suite le long de ce canal, & se dégorgent dans la veine soûclaviere gauche, d'où elles coulent avec le sang dans la veine cave descendante, & de là dans le cœur, où selon la remarque des Anatomistes modernes, & de quelques anciens Philosophes, elles se convertissent en sang. Platon s'en explique fort clairement dans le Tymée, & Aristote dans le Chapitre quatriéme du troisiéme Livre des parties des Animaux.

Hippocrate fait aussi la mesme remarque dans le Livre quatriéme des maladies. Il dit que le cœur est la source du sang, comme le foye l'est de la bile. *Et sanè sanguini fons est cor, bili locus folliculi in hepate.*

Le sang est dans un mouvement continuel, il passe sans cesse du cœur dans les arteres, des arteres dans les veines, & des veines dans le cœur. *Venæ per corpus diffusæ spiritum & fluxum, ac motum exhibent*, dit ce grand homme dans le Livre de la nature des os, *ab unâ multæ germinantes, atque hæc una un-*

dè oriatur, & ubi desinat, non scio, circulo enim facto principium non invenitur.

Il dit encore dans le Livre des parties, que toutes les veines & les arteres ont communication les unes avec les autres. *Communicant autem & confluunt inter se mutuò, & aliæ quidem sibi ipsis committuntur, ac coincidunt, aliæ verò per venulas à venis extentas, quæ autem carnes nutriunt, eâ parte inter se confluunt.* Il ajoûte dans le Livre de la maladie sacrée, que le cœur est le principe des arteres & des veines, *Ex omni corpore venæ ad ipsum tendunt.* Et dans le Livre premier de la Diete, qu'il en est du sang qui se meut comme du fil qu'on devide, & qu'il revient toûjours au lieu d'où il est sorti. *Plicatores ac textores ducentes in orbem fila plicant à principiis in principium desinunt: Idem circuitus in corpore est, undè incipit, in hoc desinit.*

Dans les personnes saines ce mouvement est regulier, il n'est ni trop vîte, ni trop lent; & s'il le devient quelquefois, il leur cause aussitost de l'incommodité.

Hippocrate nous explique en plusieurs

endroits de ses ouvrages, les maux qui arrivent par le défaut, ou le vice de ce mouvement lors qu'il vient à estre retardé, ou interrompu dans quelque partie. Il dit dans le Livre des vents, que s'il y a beaucoup d'air, ou de vent mêlé avec le sang, que s'il passe dans les gros vaisseaux, & qu'il s'y arreste, il les bouche, & empesche que le sang ne s'y meuve avec la mesme liberté que dans les autres, que le mouvement du sang se déregle en suite dans toutes les parties, & que les esprits ne pouvant s'en separer, ni faire leurs fonctions ordinaires, les malades perdent le sentiment, & la connoissance. *Dico itaque & sacrum morbum tùm fieri cùm plurimus spiritus per omne corpus universo sanguini fuerit permixtus, tùm enim multæ oppilationes fiunt multifariàm per omnes venas, cùmque in crassiores, & pleniores sanguine venas aer prodierit, progressusque diutiùs maneat, prohibet sanguinis cursum, atque alio quidèm loco consistit, alio lentiùs penetrat, alicubi adhuc tardiùs. Quâ sanè inæqualitate sanguinis per corpus factâ omnigenæ inæqualitates per omne corpus contingunt. Omne enim corpus undi-*

quaque contrahitur, ac turbatur, nimirùm corpore partes suas ad tumultum & conturbationem sanguinis subministrante. Continguntque ex sanguinis perversione totius omninò corporis subversiones. Eo enim tempore quo corripiuntur à morbo nequè sentiunt quicquam, nequè audiunt quæ dicuntur, neque vident quæ fiunt, nequè ullos aliquos dolores percipiunt.

Il dit auſſi dans le Livre de la maniere de vivre dans les maladies aiguës que dans les perſonnes ſaines, qui perdent tout d'un coup la parole ſans aucune cauſe évidente, le mouvement du ſang, & des eſprits s'interrompt; d'où vient qu'elles ont d'ordinaire le viſage rouge, & enflamé, les yeux fixes & arreſtez, les doigts des mains roides & étendus, les machoires retirées, & les extremitez froides, & que ces maux ſont accompagnez de grincement de dents, & de pulſations, ou de battemens conſiderables d'arteres. *Vt aliquis de repentè voce privatus fiat, venarum interceptiones faciunt si sano hoc contingat absque manifestâ, aut aliâ forti causâ, &c. Coincidunt autèm plurimis ipsorum hæc rubores faciei, ocu-*

lorum ſtabilitates, digitorum in manibus diſtentiones, dentium ſtridores, pulſationes, maxillarum contractiones, extremitatum perfrigerationes, ſpirituum per vanas interceptiones.

Il s'en explique encore dans la ſeptiéme Section du ſixiéme Livre des maladies populaires, & dans le Livre deuxiéme des maladies. Dans le premier il dit, que lorſque le mouvement du ſang s'arrête, il cauſe la ſincope. *Sanguinis venarum ſuppreſſiones faciunt animi deliquium.* Et dans l'autre, que quand le ſang ne ſe meut plus, il faut neceſſairement que le corps devienne engourdi, & immobile. *Dum autem ſanguis non movetur, fieri non poteſt, ut non etiam corpus quieſcat, ac torpeat.*

En effet le mouvement du ſang ne peut eſtre interrompu, que toutes les fonctions ne s'interrompent en même temps, puiſqu'il ne fournit plus aux parties de ſucs, ni d'eſprits propres à les faire,



CHAPITRE III.

De la nourriture des parties.

LE sang est un corps fluide, qui coule incessamment du cœur dans les arteres, des arteres dans les veines, & des veines dans le cœur. C'est de ce baume precieux que toutes les parties du corps tirent leur nourriture, & leur accroissement. Il s'en détache sans cesse des particules, qui les nourrissent, & les augmentent.

Cette liqueur sépuiseroit bientost, si la perte continuelle, qui s'en fait, ne se reparoit tous les jours par les alimens, que nous prenons. Toutes leurs parties ne sont pourtant pas propres à se convertir en sang ; Il n'y a que celles, qui ont quelque rapport avec le suc acide, ou le levain naturel de l'estomac, qui les dissout. Comme je viens de parler de la maniere, dont cette dissolution se fait, je ne repeteray point ce que j'en ay dit ; je diray seulement quelles ont esté mes conjectures sur la nature de ce dissolvant.

Examinant un jour d'où provenoit qu'une infinité d'animaux qui usent des mêmes alimens, faisoient un chyle & un sang different, (ce qu'on peut remarquer dans le Bœuf, le Cheval, l'Asne, le Daim, le Cerf & le Mouton, qui tous paissant une même herbe, ne laissent pas que de faire un chyle & un sang different les uns des autres, comme il paroît par la diversité du lait de leurs femelles, & par celle de leur chair) j'ay crû que cette difference ne pouvoit venir des alimens, & qu'il falloit qu'il y eût quelqu'agent, ou quelque dissolvant particulier, qui la causât, que cét agent devoit estre puissant, puisqu'il avoit la force de les détruire, & qu'il devoit estre different dans tous les animaux, puisqu'il imprimoit aux mêmes alimens des qualitez differentes.

Examinant ensuite que dans le chyle & le sang de chaque animal il y avoit des particules propres à le nourrir, lesquelles n'estoient point propres pour la nourriture des autres, je pensay qu'il y avoit aussi des particules caracterisées d'une telle, ou telle maniere, lesquelles ne pouvoient nourrir que telles, ou

telles parties ; par exemple, que les particules, qui étoient propres à nourrir les parties du cerveau, n'étoient pas propres pour la nourriture de celles du cœur & des poulmons, &c. Je conclus de là que les parties des alimens ne pouvant d'elles mêmes prendre de telles figures, ni de tels caracteres, il falloit qu'elles les reçûssent de l'agent, dont je viens de parler ; lequel devoit estre pour ce sujet revétu de l'idée de toutes les parties du corps, afin qu'il leur en imprimât le caractere, & je crûs qu'il agissoit en cette occasion, comme les esprits de nitre, de sel, & d'alun, &c. qu'on verse en même temps sur le sel de tartre, ou quelque autre alkali resou, & comme ces differentes liqueurs font prendre diverses figures aux mêmes sucs, que chaque partie de ce dissolvant imprimoit aux mêmes alimens l'idée & le caractere dont elle étoit revétuë.

L'on pourroit encore regarder les differentes parties de ce suc comme autant de petits emporte-pieces diversement figurez qui enlevent les parties des alimens, ausquelles ils s'attachent, & leur donnent des grosseurs, & des

figures particulieres, qui les rendent propres à s'unir à telles, ou telles parties.

Je me suis donc persuadé que l'impression, que ce suc fait sur les alimens, est si forte, qu'ils reçoivent les mêmes idées, dont il est revétu, & qu'il se trouve dans le chyle des particules caracterisées d'une telle, ou telle maniere, lesquelles sont propres à nourrir telles, ou telles parties.

Toutes ces particules sont mêlées confusément dans le chyle, & elles ne se développent que lorsqu'il passe dans le cœur, qu'il s'y rarefie, & se convertit en sang. C'est dans ce moment que toutes les parties du corps prennent leur nourriture, & leur accroissement; les particules, qui ont receu le caractere des os, s'accrochent aux os, des membranes aux membranes, des nerfs aux nerfs, & ainsi des autres parties. *At verò alimentum ubi accesserit unumquodque talem speciem unicuique reddit, qualia sanè erant, singula enim ab alimento irrigata augmentum capiunt, calidum & frigidum, & glutinosum, & pingue, & dulce, & amarum, & ossa, & alia universa, quæ in homine insunt.*

Hippocrates libro de carnibus.

CHAPITRE IV.

Des esprits animaux, ou de l'ame sensitive.

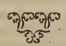
LE sang ne sert pas seulement à nourrir nos corps, il leur communique encore cét esprit de vie, qui les anime, & les rend capables de tant de mouvemens, & de fonctions differentes. Ce qui a donné occasion à plusieurs Philosophes de croire que l'ame est dans le sang, que ce n'est que la portion la plus pure, & la plus tenuë de cette liqueur, qui se separe dans le cerveau, & qui coulant ensuite le long des nerfs se répand dans toutes les parties.

Nous lisons même dans l'Ancien Testament au dix-septiéme du Levitique, qu'il étoit défendu de manger le sang des animaux, parce que leur ame y est contenuë. *Anima enim omnis carnis in sanguine est; unde dixi filiis Israël sanguinem universæ carnis non comedetis, quia anima carnis in sanguine est.*

Cette ame qu'on ne doit regarder

que comme le principe des fonctions corporelles, naît, & meurt avec nous : elle s'entretient des alimens, que nous prenons, comme la flame fait du bois, & des autres matieres combustibles, qu'on y jette, & elle manque, comme elle, faute d'alimens. Dans les enfans elle a peu de force, parce qu'elle se consomme pour leur nourriture, & leur accroissement; elle en a beaucoup dans les jeunes gens, où il ne s'en fait pas une si grande dissipation; elle les rend forts & vigoureux, elle coule abondamment dans les organes des sens, & leur fait sentir la moindre action des objets exterieurs. Elle devient si foible dans les vieillards, qu'à peine peut-elle les animer, & les faire agir. *Cæterùm anima irrepit in omne animal, quod sanè spirat*, dit Hippocrate dans le premier Livre de la diete, *itemque in omnem hominem & juniorem, & seniorem. Non autem similiter omnibus augescit, sed in juvenibus corporibus, utpotè celeri circunvolutione existente, & corpore auctili, expassæ, & attenuatæ partes illæ animæ in corporis augmentum consumuntur. In senioribus autem utpotè tardo existente motu, & corpo-*

re frigido in decrementum hominis consumuntur. Quacumque autem corpora in vigore sunt, & in ætate fœcundâ ea nutrire & augere possunt. Potentes autem homines, ut quisque plurimos homines alere potest, ita fortis judicatur, ac potens, ubi verò defecerint quos alat, imbecillior censetur. Sic etiàm circà singula corpora res se habet. Quacumque plurimas animas nutrire possunt ea fortiora sunt; ubi verò hæ discesserint, imbecilliora. Si autem quis non credât, ajoûte-t-il, *animam animæ admisceri, demens est. Si quis enim carbones ardentes ad ardentes adjiciat, fortes ad debiles, & alimentum ipsis præbuerit, simile corpus omnes exhibebunt, & alter præ altero non cognoscitur, sed in qualicumque corpore ignem susceperint, tale in omnibus erit. Vbi verò præsens alimentum consumpserint, secernuntur, ac obscurantur. Idem hoc animæ corporis patitur.*



CHAPITRE V.

Des humeurs, ou des sucs, qui se separent de la masse du sang.

LE sang est chargé de plusieurs sucs de differente nature; dont les uns sont aigres, & les autres amers; les uns salez, & les autres acres; les uns doux, & les autres insipides, &c. mais ils ne se font sentir que lorsqu'ils se separent de sa masse, & qu'ils coulent dans les visceres, où ils trouvent des pores conformes à la grosseur, & à la figure de leurs parties, au travers desquels ils se criblent,

Le sang est donc chargé de ces sucs, dont il se décharge dans la bouche, dans le ventricule, les intestins, les reins, le foye, la rate, & le pancreas, & dans toutes les parties, où il y a des pores disposez à les laisser passer, & des cavitez propres à les recevoir.

De ces sucs les uns sont utiles, & se remêlent avec la masse du sang, comme la salive, le suc acide de l'estomac, la bile, la lymphe, le suc pancreatique,

& le ſuc melancolique, &c. Les autres ſont inutiles, & ne ſe remêlent point avec le ſang, comme l'urine, la ſueur, les larmes, & les excremens qui coulent du nez, & des oreilles, &c. Les uns ſont aigres, comme le diſſolvant naturel de l'eſtomac, le ſuc pancreatique, & le ſuc melancolique. Et les autres amers, comme la bile : les uns ſont ſalez, comme les larmes ; & les autres acres, comme l'urine, &c.

L'acide, ou l'aigre le plus ſubtil, & le plus penetrant ſe décharge dans le ventricule, & le plus groſſier dans la rate & le pancreas. L'amer le plus ſubtil coule dans la veſicule du fiel, & le plus groſſier dans le canal hepatique, &c.

CHAPITRE VI.

De la conſtitution naturelle du ſang, & des humeurs.

LA conſtitution naturelle du ſang, & des humeurs dépend du mélange exact, & de la combinaiſon proportionnée des parties intégrantes premieres,

res, qui le composent. Il conserve sa pureté naturelle tant qu'elles y sont selon les loix de la nature : mais aussitost qu'elles changent de disposition, qu'elles se troublent, & se désunissent, & qu'elles se mêlent, & s'arrangent d'une autre maniere, il devient impur, & cause du trouble dans le corps.

Quelque proportion qu'il y ait entre les parties integrantes premieres du sang, elles ne se trouvent pas mêlées également, ni combinées de la mesme façon dans toutes sortes de personnes. Dans les unes l'aigre domine, le salé l'austere, ou l'acerbe, & l'acre, & l'amer, dans les autres : Dans les unes le doux est plus sensible, & l'huileux dans les autres : Dans les unes enfin l'insipide a plus de force, & dans les autres toutes ces parties se trouvent mêlées dans une parfaite égalité.

L'on remarque encore dans ses qualitez du plus, & du moins. Lorsque l'aigre y domine, le salé, l'austere, ou l'acerbe, le sang est naturellement épais & grossier : Il est subtil fluide, & coulant, quand c'est l'acre, ou l'amer. Il est gras & onctueux, & s'enflame lorsque c'est l'huileux. Il est aqueux, ter-

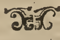
reſtre, & depourveû d'eſprits quand c'eſt l'inſipide : Il y a une douceur balſamique, & une conſiſtence mediocre quand c'eſt le doux, ou que toutes ces parties y ſont mêlées dans une égale proportion. Il eſt plus, ou moins épais, ſubtil, onctueux, aqueux, terreſtre, doux, &c. & il tient plus, ou moins de la nature & des qualitez de l'aigre, du ſalé, de l'auſtere, de l'acerbe, de l'huileux, de l'acre, de l'amer, du doux, de l'inſipide, &c. ſelon qu'ils y ſont en plus grande, ou en moindre abondance.

Les eſprits, qui ſe ſeparent de la maſſe du ſang, conſervent la nature, & le temperament de cette liqueur ; ils ont plus, ou moins de force, & leur action, plus ou moins de vivacité ſuivant qu'ils ſont plus, ou moins épais, onctueux, ſubtils, & aqueux, &c. & qu'ils ont plus, ou moins d'aigreur, de ſalûre, d'acrimonie, d'amertume, de douceur, ou d'inſipidité, &c.

Les autres ſucs qui ſe ſeparent de la maſſe du ſang, ont auſſi plus ou moins de vertu, & leurs ſaveurs, plus ou moins de force, & ils ſont plus, ou moins épais, onctueux, fluides, &c. à pro-

portion que les unes, ou les autres de leurs parties effentielles y dominent plus ou moins.

Le plus, ou le moins d'aigreur, de falûre, d'onctuofité, d'amertume, d'acrimonie, de douceur, d'infipidité, &c. n'eft point incommode au corps, parce qu'il y eft felon les loix de la nature; il ne trouble point fon œconomie, &c. ne dérègle point fes fonctions, il ne le bleffe que lorfqu'il y eft contre nature, que le fang, les efprits, & les humeurs qui fe feparent de fa maffe changent de temperament, & qu'ils acquierent des difpofitions contraires aux naturelles. *Ergò fanguinem falfum, falfamque pituitam morbofos humores effe perfpicuum eft*, dit Galien dans le Livre de la bile noire, *at verò fanguis dulcis in totum videtur, pituita autèm qualitatis expers perindè ac aqua, quæ fi à naturali qualitate divertat, non modò falfa, verùm & acida redditur, nonnunquam verò dulcis particeps fit qualitatis.*



CHAPITRE VII.

De la diversité des temperamens.

COMME l'aigre, le salé, l'austere, l'acerbe, l'huileux, l'acre, l'amer, le doux, & l'insipide, &c. ne se mêlent, & ne se combinent pas de la mesme maniere dans Pierre & dans Paul, dans Jean & dans Jacques, &c. leur temperament n'est pas égal; celuy de Pierre est different de celuy de Paul, & celuy de Jean de celuy de Jacques: Ils suivent la nature & la constitution particuliere du sang, des esprits, & des humeurs, qui les nourrissent, & les entretiennent.

S'il y a dans le sang selon les loix de la nature plus de parties aigres, salées, austeres, ou acerbes, qu'il n'y en a d'ameres, d'acres, d'huileuses, de douces, ou d'insipides, &c. le temperament est melancolique: s'il y en a plus d'insipides, il est pituiteux: enfin s'il y a plus de douces, ou qu'elles soient toutes mêlées dans une juste, & égale proportion, on peut dire qu'il est sanguin.

Il y a assez d'apparence que les parties hüileuses, ou sulfurées qui dominent naturellement dans le sang, contribuent au temperament sanguin, & qu'elles rendent le sang doux, vermeil, & onctueux. Les Chymistes rappotent plusieurs experiences sur ce sujet. Ils disent que les fruits & les liqueurs les plus âpres & les plus rudes s'adoucissent par l'exaltation de leur soufre; & que les soufres des vegetaux adoucissent les esprits les plus corrosifs des mineraux; les esprits de sel & de nitre pat exemple, s'adoucissent quand on les mêle avec l'esprit de vin; & qu'on les fait circuler quelque temps ensemble. Ils ajoûtent que lorsque les soufres s'exaltent, ils donnent une couleur vermeille aux cotps où ils sont contenus, & à ceux avec lesquels ils se mêlent; ce qu'on remarque dans la teinture du sel de tartre, ou celle de roses, & dans le baume de soufre, & le cinabre: Ils pretendent que le sang devient aussi doux & vermeil par l'exaltation ou l'abondance de son soufre, ou de ses parties huileuses.

Le sang des melancoliques est naturellement épais & grossier, il y a une

douceur mêlée d'aigreur, ou de salûre. Celuy des bilieux est subtil, & coulant, & d'un doux tirant sur l'acre, ou l'amer. Celuy des pituiteux est aqueux & terrestre, & il a peu de douceur. Et celuy des sanguins est doux, vermeil, onctueux, & d'une bonne consistence.

Le sang grossier, & melancolique rend ordinairement le teint livide, le bilieux le rend jaune ; le pituiteux pâle ; & le sang pur & doux le rend vif & animé.

L'on remarque aussi que dans les melancoliques les sucs aigres, & salez, &c. ont beaucoup plus de force, & qu'ils s'y separent en plus grande quantité que dans les autres ; & les acres, & les amers dans les bilieux.

Ces temperamens different encore selon le plus & le moins.



CHAPITRE VIII.

De l'alteration du sang, & des humeurs.

LE sang & les humeurs s'alterent, comme je viens de dire, lors qu'ils changent de nature & de temperament, ou qu'ils deviennent plus ou moins épais, onctueux, fluides, subtils, aqueux, aigres, salez, acres, amers, doux, ou insipides, &c. qu'ils ne doivent estre naturellement

Ils changent de nature & de qualitez lorsque l'aigre, le salé, l'austere, l'acerbe, l'huileux, l'acre, l'amer, le doux, & l'insipide perdent leur temperament naturel; qu'ils ne gardent plus d'ordre ni de proportion entr'eux, que les unes ou les autres de ces facultez, pour me servir des termes d'Hippocrate, se font sentir, & que les unes ont plus de force & d'action que les autres, *Atque hæc quidem mixta, ac inter se temperata, neque conspicua sunt, neque hominem lædunt, ubi verò quid horum secretum fuerit, atque ipsum*

in se ipso fuerit, tunc & conspicuum est, & hominem lædit. Hippocrates, lib. de veteri Medicina.

Tout ce qui peut troubler l'union, & l'harmonie de ces parties altere le sang & les humeurs, il change leur temperament, il détruit leurs qualitez naturelles, il les aigrit, ou les rend acres, ameres, onctueuses ou insipides, &c. & il les condense, ou les rarefie, &c. comme font toutes les choses qui se mêlent avec eux, & qui les agitent.

On connoît leurs alterations par leurs effets, & par les impressions qu'ils font sur la langue quand ils sont appliquez dessus. *Symptomatum quæ ad gustum pertinent differentias ægrotus ipse conjecturâ assequi potest*, dit Galien dans le Livre troisiéme des differences des symptomes, *sunt enim qui aliquando sudorem gustaverunt ipso interdùm in os defluente, ac salivæ, quæ circa linguam continetur, saporem inficiente, quemadmodum nonnulli sanguinem quoque gustant qui illum quomodo libet per os rejiciunt. Quippe alii exquisitè dulcem, alii salsum; alii amarum saporem percipiunt. Ita etiam fit ubi è pulmonibus quidpiam rejicitur, aut ex ventriculo*

culo vomitione expellitur. Unde alii acido, alii salso, alii amaro, vel dulci, vel etiam austero sapore imbuuntur. Jam non pauci, ajoûte-t-il, *sunt inventi Medicorum ; qui non solùm sudores gustari jusserunt, sed & aurium sordes ; quippe ab his quoque nonnihil conjectura accipiendum autumant.*

CHAPITRE IX.

Des impressions que font sur la masse du sang les differens sucs, qui s'en separent.

LES differens sucs dont le sang se trouve chargé, contribuent beaucoup à sa pureté, ou à son impureté. Quand l'urine, la sueur, & les autres sucs inutils qui se separent de sa masse, se criblent dans les glandes sans s'y arrester, & sans rentrer dans les vaisseaux : quand les sucs utiles se transcolent dans le foye, la rate & le pancreas, &c sans y estre retenus ; qu'ils se remêlent avec le sang dans une juste proportion ; & que leur temperament est naturel, ces sucs n'alte-

rent point la pureté du sang.

Mais quand le cours en est une fois retardé ou supprimé ; que les sucs inutils rentrent dans les vaisseaux ; ou que les utiles se remêlent avec le sang en trop grande ou en moindre abondance, ou que leur temperament est vicié ; qu'ils deviennent plus ou moins aigres, salez, amers, insipides, épais, fluides, onctueux, &c. qu'ils ne sont naturellement ; Ils alterent en mesme temps la masse du sang : ils la condensent, ou la rarefient ; ils la rendent aigre, salée, amere, insipide, onctueuse, &c.

Hippocrate dit dans le Livre quatriéme des maladies, que si quelqu'un de ces sucs se mêle avec la masse du sang, il l'altere, & cause du trouble & du dereglement dans les fonctions, tant qu'elle ne s'en décharge point dans les intestins, ou dans la vessie. *Accidente verò ad cor, & corpus sanguine quàm satis est uberiore à cibis, ac potibus, & ad alium humorem ammixto, si non ab ipso egressus fuerit per aluum, aut vesicam reliquo humori ammixtus dolorem corpori inducit.*

CHAPITRE X.

Des impressions que les alimens font sur la masse du sang, & des humeurs.

COMME les alimens sont la matiere, dont se forment le sang, les esprits, & les differens sucs qui se criblent dans le corps : Ils ne contribuent pas peu à entretenir leurs principes dans l'union étroite qu'ils doivent avoir, ou à les desunir.

Ils fomentent cette union quand ils sont temperez, & faciles à digerer ; qu'ils ont du rapport & de la proportion avec le suc Acide, ou le levain naturel de l'estomac, qui les dissout ; & que l'usage qu'on en fait est moderé, mais ils la troublent, &c. *Omnia quæ edit aut bibit homo, talia edulia palàm est minimè hoc intemperato, & diffidente, ac excedente succo participare, velut sunt panis & maza, & his similia quibus assuetus est homo plurimis & semper uti, exceptis his quæ ad voluptatem ac delicias condiuntur, ac præparantur, & ab his plurimis in homi-*

num ingeſtis turbatio, ac ſecretio corporis facultatum minimè contingit, verùm robur, & augmentum, ac alimentum præſertim per nihil aliud contingit quàm quod probè temperatum eſt, & nihil intemperatum, neque forte, ſed totum unum factum eſt & ſimplex, & non fortè. Hippocrates, lib. de vet. Medicinâ.

Les alimens troublent cette union, quand ils ne ſont pas temperez ; qu'ils ſont trop forts, trop ſecs ou trop gras ; qu'ils ſont aigres, ſalez, amers, ou de quelqu'autre ſaveur forte & nuiſible ; & que les diverſes alterations qu'ils reçoivent dans la bouche, dans le ventricule, dans les inteſtins, & dans les autres parties où ils paſſent, ſont viciées.

En effet le ſang conſerve toûjours le le temperament & les qualitez du chyle, dont il ſe forme ; Et il n'eſt pas au pouvoir de la nature de faire un bon ſang d'un mauvais chyle, comme elle ne peut faire des ſucs & des eſprits purs d'un mauvais ſang.

Les impreſſions que les alimens font ſur le ſang & les eſprits, ſont differens par rapport à la diverſité de leurs ſaveurs. S'ils ſont aigres ; ſalez, auſte-

res, acerbes, ou de quelqu'autre saveur où l'Acide soit sensible ; ils les épaississent & les condensent. S'ils sont acres ou amers, ils leur communiquent leurs qualitez, & les rarefient. S'ils sont gras & onctueux, ils les enflâment : ils les aigrissent mesme lorsque leur Acide se dévelope ; Ce qui a fait dire à Hippocrate dans le Livre des affections internes, que l'huile & toutes les choses onctueuses nourrissent & rassasient beaucoup, mais qu'elles sont pituiteuses. *Oleum & quæcunque oleosa reficiunt, & pituitosa sunt.*

Il dit encore dans le Livre des affections, en parlant de l'action de cet Acide sur les parties & sur les humeurs, que toutes les choses grasses causent des rapports aigres ; qu'elles rongent les fibres de l'estomac & des intestins ; qu'elles excitent des vents & des sentimens de douleurs aigües, & qu'elles causent des vomissemens & des flux bilieux. *Pinguia, &c. ructum Acidum maxime faciunt, & bilis fluxum superne & inferne & tormen & flatum.*

Ils alterent aussi les differens sucs qui s'en separent, & les rendent plus ou moins aigres, salez, austeres, acer-

bes, &c. S'ils sont acres ou amers, ils leur communiquent leurs qualitez, selon que leurs saveurs sont plus ou moins fortes. De là vient qu'Hippocrate parlant de l'action des alimens sur le corps & sur la masse du sang & des humeurs : il la compare à celle des sucs, & des excremens qui se separent dans le corps ; Il dit que comme ces sucs agissent dessus par leur aigreur, leur salûre, leur acrimonie, & leur amertume, &c. les alimens agissent dessus de la mesme maniere, & leur causent les mesmes alterations. *Quin & ex cibis quicumque nobis incommodi sunt & ingesti hominem lædunt, horum unus quisque aut amarus est, &c. aut salsus, aut acidus, &c, & propterea turbamur ab ipsis quemadmodum ab his, quæ ex corpore excernuntur. Lib. de veteri Medicina.*

On doit examiner la nature, & la qualité des alimens qu'on prend. Les personnes foibles & delicates doivent user de ceux qui sont faciles à digerer, & qui ne chargent point l'estomac, qui n'excitent ni vents ni rapports aigres & fâcheux, ni nausées, ni envies de vomir, ni vomissemens, trenchées ni

dévoiemens, & ils doivent en user simplement pour rassasier la faim, & éteindre la soif. *Quam facultatem singuli cibi habeant conjectare oportet ex his, qui vim manifestam faciunt quicumque flatum, aut morsum, aut repletionem, aut ructum faciunt, aut tormen, aut secedunt, aut non secedunt, hi manifesti sunt quod hæc operantur, & ex his etiàm alios considerare oportet, habent enim singula edulia & quo prosunt & quo lædunt, &c. Cibi & obsonia præparentur ac exhibeantur debilibus à quibus neque flatus fit, neque ructus acidus, neque tormen, &c. Ad sanitatem optima sunt, quà modicè ingesta sufficiunt, ut famis, & sitis sint medela, & plurimo tempore corpus ipsa suscipit, & pro ratione secedunt, &c. Pinguia & caseosa, &c. ructum acidum maximè faciunt, & bilis fluxum supernè ac infernè, & tormen, & flatum, &c. Hippocrates, lib. de affectionibus.*

On doit se servir des alimens qu'on a coûtume de prendre, pourveu qu'on ne s'en trouve point mal. *Victu solito utendum est ubi hominem nihil lædere videtur.* S'il arrive cependant qu'on en fasse un mauvais usage, ils ne laissent

pas de causer comme les autres, de trouble dans le corps, & de l'alteration dans la masse du sang & des humeurs. *Cibi qui familiares nobis sunt, & quotidie in corpus ingrediuntur, si temerè & negligenter exhibeantur, temerè homines turbant & quodammodo morbos inducunt. Quin & sinceros, & acidos cibos siquis citrà delectum ac inconsideratè exhibeat, nihil commodi perficient. Hippocr. lib. de medicam. purgant.*

Toutes sortes d'alimens ne sont pas propres à toutes sortes de personnes; Les melancoliques doivent éviter tout ce qui peut augmenter l'aigreur, & la salûre des humeurs; Les bilieux doivent s'abstenir de l'usage des choses acres & ameres, & le pituiteux de tout ce qui est aqueux, terrestre & insipide. C'est à quoy un medecin doit prendre garde, & ne pas ordonner à un melancolique, par exemple, des choses aigres, parce qu'elles augmenteroient l'aigreur de ce suc, &c. Ce qui a fait dire à Hippocrate dans le Livre de l'ancienne medecine. *Atqui necessarium mihi esse videtur, ut omnis medicus de naturâ sciat, & omni studio annitatur, ut cognoscat, si modo aliquid*

eorum quæ fieri debent rectè præstare velit, quid est homo ad ea, quæ comeduntur, ac bibuntur comparatus, & quid cuique ab uno quoque continget, & accidet.

C'est pourquoy Galien deffend aux bilieux l'usage de toutes les choses qui ont de l'acrimonie, au lieu qu'il l'ordonne aux personnes qui ont le sang épais & grossier, & dont les autres humeurs sont de mesme nature. *Abstinendum*, dit-il, dans le second Livre des qualitez des alimens, *ab assiduo usu omnium acrium, cùm his, qui ipsis vescitur, natura fuerit biliosus. Solis enim qui vel succum pituitosum, vel crudum, vel crassum, ac lentum acervarint, ubi ejusmodi sunt accommodati.* Il avoit dit dans le premier Livre, qu'ayant guery un malade d'une douleur & d'une foiblesse, qu'il sentoit à l'orifice superieur du ventricule (laquelle estoit causée par des sucs pituiteux qui y estoient retenus) en luy faisant prendre de la bette, du porreau, & de la moutarde. Le mesme malade se trouvant en suite incommodé du mesme mal, aprés avoir mangé des viandes acres, il prit le mesme remede, qui loin de le soula-

ger, augmenta son mal considerablement, parce qu'il estoit produit par des alimens de mesme nature. Et il prend de là occasion de dire qu'il est absolument necessaire d'examiner le temperament du malade, la nature de l'humeur qui entretient le mal, & les qualitez des alimens, avant que de les prescrire. *Novi autem ipse quemdam, qui de ore ventriculi quærebatur, quod cum acervata in eo pituitâ provenire ex ipsius sermone conjectassem, consuluissemque ut cum sinapi betam & porrum sumeret, eorum ope incisam pituitam largiter per alvum excrevit, omnibusque symptomatibus est liberatus. Idem posteà cùm post esum ciborum acrium non coxisset, mordicationemque in ventriculo sentiret, assumpto rursùs cum betâ sinapi non modò à mordicatione non fuit levatus, verùm etiàm longè deteriùs habuit. Itaque ad præsentem speculationem*, ajoûte-t-il peu aprés, *summe necessarium esse videtur hominum pariter ac ciborum temperamenta consideràsse.*



CHAPITRE XI.

Des impressions de l'air sur la masse du sang, & des humeurs.

L'Air que nous respirons, & que nous transpirons, n'agit pas avec moins de force que les alimens, sur la masse du sang & des humeurs. Il les conserve dans leur pureté quand il est sain, & il les altere quand il est dans une mauvaise constitution.

L'air ne doit pas estre consideré comme un corps simple, qui n'agit que parce qu'il est chaud ou froid, sec ou humide : mais comme un amas confus de vapeurs & d'exhalaisons, qui s'élevent continuellement de la terre & des eaux, & qui retiennent la nature des corps d'où elles partent, de sorte qu'il devient bon ou mauvais selon qu'elles sont salutaires ou nuisibles.

Si les vapeurs & les exhalaisons dont l'air se trouve chargé, ont quelque rapport avec les elemens qui composent l'homme ; Si elles peuvent s'accommoder à la disposition particuliere des po-

res & des humeurs, l'air s'insinuë doucement dans le corps ; il facilite l'évaporation des excremens, dont la masse du sang se décharge dans les petites glandes de la peau ; il l'anime, & le purifie ; il entretient une douce union & une douce harmonie entre les principes qui la composent ; il fortifie les esprits, & les fait couler abondamment dans les parties ; il empêche que les humeurs ne s'alterent, & qu'elles ne prennent des qualitez differentes, & des saveurs plus ou moins fortes que celles qu'elles avoient auparavant.

Si ces vapeurs, & ces exhalaisons n'ont aucun rapport avec les elemens qui composent l'homme ; Si leurs parties n'ont aucune proportion avec celles du sang & des humeurs ; Si elles sont dissemblables en mouuement, en grosseur & en figure ; Si elles ne peuvent s'ajuster à la configuration particuliere de ses pores : l'air qui le penetre resserre les pores de la peau, il les bouche, & empesche la transpiration insensible; ou les dilatant plus qu'il ne faut, il cause une grande dissipation d'humeurs & d'esprits. Celuy qu'il respire se mêlant avec le sang il le condense, ou le

rarefie, & retarde ou avance son mouvement. Il lie les esprits, ou les agite, & fait sur eux la mesme impression que sur le sang. Il altere les humeurs de la mesme maniere, & leur fait prendre de nouveaux degrez d'aigreur, de salûre, d'onctuosité, d'acrimonie, d'amertume, &c.

Enfin si ces vapeurs & ces exhalaisons sont malignes ; si leurs parties ont des mouvemens, des grosseurs, & des figures contraires à la disposition naturelle des humeurs, l'air fixe & coagule la masse du sang, & des esprits ; il rompt la disposition de leurs fibres, & détruit l'union, & l'harmonie de leurs principes. Par exemple, nous voyons que la vapeur, qui sort des lieux communs, quand on les vuide ; que la fumée du charbon, des metaux, des souffres, & des terres mineralles ; que les esprits, qui sortent des eaux fortes, &c. suffoquent ceux, qui les respirent de prés ; qu'ils arrestent le mouvement du sang, & des esprits ; & qu'ils les fixent, & les coagulent. Nous remarquons aussi dans quelques maladies contagieuses, que les vapeurs malignes, qui les causent, dissolvent entierement la masse

du sang, & des esprits, qu'elles brisent ses fibres, & qu'elles détruisent l'union, & l'harmonie de ses principes. Ce qui paroît par la grande fluidité du sang, qu'on tire aux malades, & par la dissolution entiere de ses fibres, qui ne peuvent plus s'approcher les unes des autres.

L'air est sain quand il est pur, & serein ; qu'il s'ajuste à la configuration particuliere de nos pores ; qu'il a de la conformité avec nos humeurs ; & qu'il n'est chargé d'aucunes mauvaises vapeurs, ou exhalaisons. Il est malsain, quand il est épais, obscur, & caligineux. Il est mauvais, quand il est chargé de broüillards, & des vapeurs, qui sortent des marais, des cloaques, & des lieux, où il se fait quelque corruption considerable. Enfin il devient pernicieux par le mélange des vapeurs, qui s'élevent des mines d'arsenic, & d'orpiment, &c. ou de quelque matiere pestilentielle, qui l'infecte, & le corrompt. Il cause en cét état la peste, le pourpre, & toutes les maladies contagieuses, qui attaquent les hommes, & les autres animaux. Elles attaquent les hommes, lorsque les vapeurs, dont

l'air est chargé, ont des dispositions contraires à celles de leurs pores, & de leurs humeurs ; ils attaquent de la mesme maniere les Chiens, les Chats, les Moutons, les Bœufs, ou quelques autres especes d'animaux, ou d'oyseaux, selon que ces vapeurs ont des dispositions contraires aux dispositions naturelles des unes ou des autres. *Quando igitur aër*, dit Hippocrate, *ejusmodi inquinamentis plenus est, quando verò alteri cuipiam animantium generi aër inconveniens est, tùm morbus id genus corripit. lib. de flatibus.*

Si toute la masse de l'air est infectée de ces vapeurs malignes, les maladies, qu'elles causent, attaquent indifferemment toutes sortes de personnes, parce que comme dit Hippocrate au mesme endroit, elles respirent toutes un mesme air, lequel fait sur les mesmes corps les mesmes impressions. *Communis ergò febris propterea omnibus accidit quod eundem spiritum omnes adtrahunt, fitque ut simili corpori similes spiritus similiter permixti similes gignant febres.*

Il dit encore dans le Livre de la nature de l'homme, que lors qu'on voit

plusieurs personnes attaquées en même temps d'un même mal, on ne doit pas en chercher la cause ailleurs que dans l'air, qui se trouve alors infecté d'une exhalaison maligne, qui altere la masse du sang & des humeurs, & qui trouble l'œconomie des fonctions. Il conseille le changement d'air dans ces occasions. *Quando ab uno morbo multi homines corripiuntur eodem tempore, causam ad id quod communissimum est, & quo maximè omnes utimur, referre oportet; est autem hoc aër, quem inspirando trahimus.* Il ajoûte plus bas; *at verò cùm unius morbi popularis grassatio consistit, manifestum est diatam non esse culpabilem, sed, quem trahimus, spiritum in causâ esse, palamque est insuper eum ipsum spiritum, sivè aerem morbosam aliquam exhalationem habere, &c. Regionum locos in quibus morbus consistit, quantùm ejus fieri potest, permutare oportet.*

Il pretend même que la pluspart des maladies viennent du vice de l'air. *Non aliundè*, dit-il, *unquàm verissimile est morbos evenire, quàm indè, si is aut plus, aut minùs aut cumulatior, aut morbidis sordibus inquinatior in corpus se*

fe ingerat. Il avoit dit peu auparavant. *Mortalibus autem vitæ, & morborum ægrotis folus is eft Author. Libro de flatibus.*

Comme nous ne pouvons vivre un moment fans refpirer l'air, qui nous environne, l'on ne doit pas s'étonner s'il fait de fi fortes impreffions fur nos corps, & fur la maffe du fang, & des humeurs : la plufpart de nos corps s'apperçoivent de fes changemens, & fes moindres alterations les troublent, & les incommodent, les particules des corps, dont il eft chargé, ayant, comme je viens de dire, des mouvemens, des groffeurs, & des figures, qui ne peuvent s'accommoder à la grandeur, & à la configuration de nos pores, ni à la difpofition particuliere des parties du fang, & des humeurs, d'où viennent la plufpart des maladies, qui nous incommodent.

Les perfonnes qui ont coûtume de refpirer un air fubtil, fe trouvent encore incommodées, quand elles paffent dans un air groffier, de même que celles, qui paffent d'un air groffier dans un air fubtil, à caufe du peu de proportion, que les parties de l'air ont

avec celles du ſang, & des humeurs.

C'eſt pour cette raiſon que les changemens de temps, & de ſaiſon cauſent beaucoup de maladies, parce que la conſtitution de l'air changeant, elle change la diſpoſition de nos corps, & de nos humeurs. *Temporum itaque varietates potiſſima ſunt, quæ naturam ipſam permutant. Hippocrates de aere locis, & aquis.*

C'eſt ce qui fait auſſi que les changemens d'air ſont ſi ſalutaires dans les maladies longues, & rebelles; & que les malades en reçoivent un ſi prompt ſoulagement. *In recidivis mutationes proſunt*, dit Hippocrate dans la ſixiéme Section du ſixiéme Livre des maladies populaires, *his tranſmutare oportet ad ea quæ conveniunt, anteà quam malè afficiantur, velut Cherioni.*

CHAPITRE XII.

Des vents, & de leur action ſur la maſſe du ſang, & des humeurs.

LES vents font ſur nos corps, & nos humeurs les mêmes impreſ-

ſions, que l'air : S'ils ſont doux, & que les lieux d'où ils s'élevent, ſoient ſains, ils s'accommodent à la figure de nos pores, & à la diſpoſition particuliere de nos humeurs : Mais s'ils ſont rudes, & ſi le mouvement, la groſſeur, & la figure de leurs parties les empêchent de s'y accommoder, ils bouchent les pores de la peau, & empeſchent la tranſpiration inſenſible ; ils fondent la maſſe du ſang, ils aigriſſent les humeurs, & font beaucoup de deſordre dans le corps, comme nous le marque Hippocrate dans le Livre des humeurs, & dans le cinquiéme Aphoriſme de la troiſiéme Section. *Auſtri auditum gravant, caliginem inducunt, caput gravant, torpidi ſunt, diſſolvunt. Cùm hic prævaluerit talia in morbis patiuntur, ulcera glabra, maximè os pudendum, & aliæ partes. Si verò aquilo tuſſes, faucium affectiones, ventres duriores, urinæ difficultates, horrores, dolores laterum, ac pectoris, &c.*

Les vents n'agiſſent pas ſeulement parce qu'ils ſont chauds ou froids, ſecs, ou humides, mais parce qu'ils ſont chargez des particules des corps, qui ſe rencontrent dans les lieux, où ils ſe

forment. *Et quicumque venti*, dit Hippocrate dans le second Livre de la diete, *relictis montibus ad Vrbes accedunt, non solùm siccant, sed etiam turbant spiritum, quem inspiramus, & corpora hominum morbosa faciunt.*

CHAPITRE XIII.

De l'exercice, du repos, du sommeil, de la veille, de la faim, & de la soif, & de leurs impressions sur la masse du sang, & des humeurs.

L'Exercice, & le repos, le sommeil, & la veille, la faim, & la soif, contribuent aussi à la pureté du sang, & des humeurs, & à l'entretien, & la conservation des parties, pourveu que l'usage en soit moderé, & conforme à la nature, & au temperament de l'homme. *Nihil quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat.* Tout ce qui est au dessus des loix, & des regles ordinaires de la nature, la fatigue, & l'incommode, dit Hippocrate dans l'Aphorisme quatriéme de la deuxiéme Section.

L'exercice moderé, qu'on proportionne au temps, à la ſaiſon, aux forces, & à l'habitude du corps, le rend plus leger, plus agile, & plus diſpos; il fortifie les parties, & les affermit, il anime le ſang, & les eſprits, il les purifie, & les defeque des ſucs impurs, & groſſiers, dont ils ſont chargez; il ouvre les pores de la peau, & facilite la tranſpiration inſenſible; il excite l'appetit; il ayde la digeſtion, & les autres fonctions de la vie.

L'exercice violent & exceſſif produit des effets contraires, il fatigue le corps; il affoiblit les parties; il diſſipe les eſprits; il aigrit la maſſe du ſang, & des humeurs, & trouble la liaiſon de leurs principes. *Oportet, velut par eſt, laborum vim pernoſcere tùm naturalium, tùm eorum, qui per vim fiunt, & qui ex ipſis carnes in augmentum præparant, & qui in defectum, & non ſolùm hæc, ſed etiàm menſuram, ac proportionem laborum ad multitudinem ciborum, & hominis naturam, & corporum ſtaturas ac ætates, & ad tempora anni, & ad mutationes ventorum, & ad ſitus Regionum, in quibus degunt, & ad anni conſtitutionem, & ſtatum. Hippo-*

crates Libro primo de Diætâ.

Le repos repare les forces, & les esprits, qui s'étoient dissipez par la longueur, & la violence du travail; il adoucit le sang & les humeurs; il calme leurs mouvemens, & leurs agitations, il affermit la liaison de leurs principes; il rétablit les fonctions; il redonne aux parties leur premiere force, & leur premiere vigueur, pourveu qu'il soit moderé. Car s'il est excessif il rend le corps lourd, pesant, & incapable d'agir; il empesche la transpiration insensible; il cause la plenitude, & donne lieu à beaucoup d'autres maux.

Le sommeil, & la veille produisent les mêmes effets, que l'exercice, & le repos; & pechent, comme eux, par excez, ou par défaut. *Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum*, dit Hippocrate dans l'Aphorisme soixante & onze de la septiéme Section.

La faim, & la soif ont encore beaucoup d'effet sur nos corps, & nos humeurs, comme je feray voir dans la suite. *Fames magnam potentiam in naturam hominis habet, & sanandi, & debilitandi, & occidendi. Hippocrates Lib. de veteri Medicinâ.*

CHAPITRE XIV.

Des Paſſions, de leur nature, & de leurs impreſſions ſur les parties, & ſur la maſſe du ſang, & des humeurs.

DE toutes les cauſes, qui peuvent alterer la maſſe du ſang, & des humeurs, & détruire les principes de la vie, les paſſions agiſſent plus promptement, & avec plus de force. Les maladies les plus violentes, & la mort ſont ſouvent les effets de leurs dereglemens.

Quels troubles ne cauſent-elles pas dans le corps, & dans l'ame ; & quelles impreſſions ne font-elles pas ſur la maſſe du ſang, & des humeurs. L'ame s'émeut ; le corps s'agite ; le mouvement du ſang, & des eſprits ſe déregle ; le poulx s'altere ; le viſage change ; les humeurs s'aigriſſent, ou deviennent amers ; elles s'enflament même & prennent feu, pour ainſi dire. En un mot toutes les parties ſont agitées de mouvemens ſi differens, que leurs actions ſont ſans ceſſe interrompuës, & qu'elles ſe trouvent ſouvent

dans la peine, ou l'impuiſſance de les faire.

Mais pour mieux connoître de quelle maniere les paſſions agiſſent ſur la maſſe du ſang, & des humeurs; examinons leur nature.

Les paſſions ſelon quelques Philoſophes ſont des dereglemens de l'appetit ſenſitif. Deſcartes les définit dans ſon Traité des paſſions de l'ame Chapitre ving-ſeptiéme, des perceptions, des ſentimens, ou des émotions de l'ame, qu'on rapporte particulierement à elle, & qui ſont cauſées, & entretenuës, & fortifiées par quelque mouvement des eſprits. Le ſçavant Monſieur Lamy les appelle dans ſon Traité de l'ame ſenſitive au Chapitre deuxiéme des paſſions, des ſentimens, dont le cœur eſt l'organe. L'ame les reſſent à l'occaſion des objets, qui agiſſent ſur luy, & elle conçoit du plaiſir, ou de la douleur ſelon qu'ils le touchent d'une maniere agreable, ou fâcheuſe.

Le plaiſir, que l'ame ſent à l'occaſion d'un objet agreable, eſt bientoſt ſuivi d'un ſentiment d'amour, qui la porte à la joye, quand il eſt en ſa puiſſance; au deſir, & à l'eſperance, quand elle

elle ne le possede point, mais qu'elle peut l'obtenir, à la crainte, quand elle y trouve de l'obstacle ; à l'envie, quand un autre le possede ; à la jalousie, quand elle craint qu'on ne luy ravisse ; à l'audace, quand elle le trouve difficile, mais possible ; & au desespoir, quand elle l'envisage comme impossible.

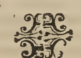
L'ame n'est pas moins agitée, quand elle apperçoit un objet fâcheux : elle conçoit en même temps de la haine, & de l'aversion pour luy ; elle le fuit, quand il se presente à elle : elle ressent de la tristesse, & du chagrin, quand le mal, qu'elle craignoit, luy arrive ; elle le craint, elle l'apprehende, quand il est sur le point d'arriver ; elle s'irrite, quand il la presse ; elle s'effraye, quand il la surprend ; & elle se desespere, quand il est inevitable.

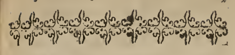
Mais de quelque maniere que les passions agissent, elles font toûjours des impressions fâcheuses sur le corps & l'ame, & sur la masse du sang, & des humeurs. Le cœur, qui en est l'organe, se trouve agité de mouvemens opposez, il se dilate, il se resserre ; le poulx se dérègle, il bat quelquefois avec vitesse, il se ralentit d'autres fois tout

d'un coup, & devient presque insensible.

Le sang, & les esprits se portent avec impetuosité, tantost vers certaines parties, & tantost vers d'autres; ils se retirent quelquefois avec precipitation vers leur source, & ne coulent presque plus dans aucunes; ils se rarefient; ils se condensent; & les divers mouvemens, dont ils sont agitez, sont les causes fatales de leur destruction.

Les principes qui les composent, ne gardent plus entr'eux le même ordre & la même disposition, qu'ils avoient auparavant, l'aigre, l'huileux, & l'amer deviennent plus forts, & plus sensibles, que les autres, &c. La bile, & le suc melancolique acquierent de nouvelles forces, & de nouveaux degrez d'amertume, & d'acidité; ils troublent l'œconomie de la nature, & ils dereglent ses fonctions.





IV. PARTIE.

Des alterations particulieres du sang, & des esprits.

CHAPITRE PREMIER.

Des vices particuliers du sang.

LE même sang, qui nous fait vivre, nous fait mourir. S'il entretient les principes de la vie, quand il est dans son ētat naturel ; il les détruit, quand il s'en éloigne, & qu'il peche en quantité, ou en qualité.

Le sang peche en quantité, lorsqu'il y en a plus dans le corps, que les vaisseaux n'en peuvent contenir. Il peche en qualité, lorsqu'il s'altere, ou se corrompt.

Le sang devient donc incommode & nuisible au corps du moment qu'il peche en quantité, ou en qualité ; il l'accable par son abondance, & il le blesse par son impureté. *Contingunt ex san-*

guinis perversione totius omninò corporis subversiones. Hippoc. Libro de Flatibus.

Ses impressions sont plus ou moins fortes, selon que sa masse est plus ou moins viciée.

CHAPITRE II.

De la repletion, ou de l'abondance du sang.

SI les alimens, que nous prenons, ont plus de suc, & de parties propres à recevoir les impressions du dissolvant de l'estomac : Si cette liqueur y coule plus abondamment, ou qu'elle soit plus aigre, & plus penetrante, qu'elle n'est d'ordinaire ; il se fait beaucoup plus de sang qu'il n'en faut pour reparer la perte, qui s'en est faite ; ses vaisseaux ont peine à le contenir ; ils s'ouvrent, & se rompent par les efforts, qu'il fait de sortir ; ou s'ils ont assez de force pour y resister, comme le sang n'a pas une espace suffisante à se mouvoir, il s'affaisse, & ses parties s'embarrassent les unes dans les autres. Les esprits qui l'animent, se trouvent liez, & engagez dans sa masse ; ils ne sçau-

roient se dégager, ni se distinguer dans les organes des sens; son mouvement est sans cesse interrompu; il croupit dans les parties, où il coule, lesquelles il accable par son poids; il s'altere enfin, & se corrompt par le sejour qu'il y fait.

L'on est en cét état dans un accablement de corps, & d'esprit, & dans une certaine paresse, & inaction à l'égard de toutes choses. On ressent une pesanteur, & une lassitude dans tous les membres. La teste se charge; l'on ne respire plus qu'avec peine; le cœur est contraint dans ses mouvemens; le poulx se deregle, il devient foible, languissant, & inegal; les forces s'affoiblissent; l'appetit se perd; la digestion ne se fait plus; & les differens sucs, qui se separent de la masse du sang, n'ont plus de vertu, & ne sont plus propres qu'à exciter des mouvemens, & des effervescences vicieuses.

Le malade ne peut rester long-temps en cét état, sans estre suffoqué par l'abondance du sang; ou sans le perdre par quelque violente hemorragie jusqu'à la derniere goutte. *Cum vasa cibis, ac potibus fuerint supra modum re-*

pleta, dit Galien dans le Commentaire sur le troisiéme Aphorisme de la premiere Section, *periculum est ne dirumpantur, aut calor nativus stranguletur, aut extinguatur : sicuti & nonnulli athlethæ, qui ob immodicam venarum repletionem, eâdem ex causâ subitâ morte interierunt. Nam cùm neque venæ*, ajoûte-t-il, *amplius habent conceptaculum, in quod alimentum distributum recipiatur, tunc periculum imminet diruptionis, aut mortis repentinæ.* Ce qui a fait dire à Hippocrate dans l'Aphorisme troisiéme de la premiere Section. *In exercitantibus boni habitus ad summum progressi periculosi sunt, si in extremo fuerint, non enim manere possunt in eodem, neque quiescere. Cùm verò non quiescant, non ampliùs in melius augescere possunt, reliquum est igitur ut in deterius.*

La repletion peut encore estre causée par les differens sucs, dont la masse du sang est chargée, soit qu'elle ne s'en décharge point, ou qu'ils se remêlent avec elle. Nous en avons des exemples dans les personnes, qui transpirent beaucoup, lesquelles soufrent toutes les incommoditez dont je viens

de parler lorsque les pores de la peau se bouchent, & que les humeurs cessent de transpirer. Ces sucs causent des maux plus, ou moins dangereux, selon qu'ils y sont en plus grande, ou en moindre abondance. *Accedente verò ad cor, & corpus sanguine, quàm satis est uberiore à cibis ac potibus, aut ad alium humorem ammixto, si non ab ipso egressus fuerit per aluum, aut vesicam, reliquo humori ammixtus dolorem corpori inducit. Si verò modicus accedit non sanè læserit corpus, verum temporis progressu distribuitur ab ipso ad ventriculum, aut ad nares, quæ ipsum foràs excolant, & nulla læsio contingit. Si verò paulatim fiat copiosior, morbus efficitur. Hippocrates Libro quarto de Morbis.*

CHAPITRE III.

De l'impureté du sang.

LE sang ne cause pas moins de maladies par son impureté, que par son abondance.

Celles qui naissent de l'impureté du

ſang, ſont des effets de ſon intemperie, ou de ſa corruption.

J'appelle intemperie du ſang l'alteration de ſes parties integrantes. Je nomme corruption du ſang l'alteration des parties eſſentielles, qui le compoſent.

Comme il y a dans le ſang de deux ſortes de parties integrantes, de premieres, & de dernieres, j'y remarque auſſi de deux ſortes d'intemperie, l'une de ſes parties integrantes premieres, & l'autre de ſes parties integrantes dernieres.

L'intemperie des parties integrantes dernieres du ſang, eſt une ſimple alteration de ſon mouvement. Celle de ſes parties integrantes premieres eſt une alteration de ſon mouvement, & de ſon temperament. On peut appeller l'une effervescence ſimple, & l'autre fermentation vicieuſe du ſang.

La corruption eſt cauſée par l'agitation des parties eſſentielles du ſang, leſquelles ſe deſuniſſent, & prennent des liaiſons contraires à celles qu'elles avoient auparavant. C'eſt ordinairement une ſuite de la fermentation vicieuſe de cette liqueur.

CHAPITRE IV.

De l'intemperie des parties integrantes dernieres du sang.

L'INTEMPERIE des parties integrantes dernieres du sang ; est donc une simple effervescence de cette liqueur, ou un simple mouvement de ses parties integrantes dernieres, lesquelles sont poussées, & agitées de toutes parts par la force de quelqu'agent exterieur, ou de quelque matiere étrangere mêlée avec sa masse.

Ce mouvement ne détruit point la nature du sang, & n'altere point ses qualitez ; il change seulement l'ordre, & la disposition de ses parties integrantes dernieres, lesquelles peuvent se déplacer, & s'aranger d'une autre maniere sans vicier son temperament.

Cette agitation cesse aussi tost que l'agent exterieur, ou que la matiere étrangere, qui est mêlée avec le sang cesse de le mouvoir.

Nous en avons des exemples dans les fiévres ephemeres, & dans les sy-

noches ſimples, dans leſquelles le ſang ne ſoufre aucune alteration dans ſon temperament, quoyque ſes parties integrantes dernieres ſoient meuës avec aſſez de violence, pour ouvrir, & rompre quelquefois ſes vaiſſeaux.

Ces ſortes de fiévres ſe gueriſſent ordinairement dans les vingt-quatre heures, ou pour le plus tard dans le trois, ou le quatriéme jour, la matiere, qui les entretient, ſe diſſipant par l'inſenſible tranſpiration, par les ſueurs, ou par les urines, ſans laiſſer dans le ſang aucune mauvaiſe impreſſion, qui puiſſe le gâter.

Hippocrate parlant des incommoditez, que les perſonnes, qui ne ſont point accoûtumées au travail, ſoufrent quand elles font quelque exercice violent, il dit que ſi la ſueur, qui ſort de leurs corps, y eſt retenuë, & qu'elle rentre dans les vaiſſeaux, elle agite en même temps la maſſe du ſang, & allume par tout le corps une fiévre violente qui dure ordinairement juſqu'au troiſiéme jour, ſans alterer le temperament de cette liqueur. *Inexercitati, humidam carnem habentes cùm laboraverint corpore calefacto multam colliquationem*

remittunt. Quicquid igitur exsudaverit, aut cum corpore depurgatum fuerit non exhibet magis laborem in corporis parte præter consuetudinem evacuatâ; quicquid verò ab excretione intus remanserit, non solùm huic laborem exhibet, sed etiàm ei parti, quæ humiditatem suscepit, non enim commoda est corpori, sed infesta, & in carnes quidem corporum non similiter congregatur, verùm in carnosas partes, quare his laborem exhibet, donec exiverit. Tanquàm enim circuitum non habens quiescens calefit tum ipsa, tùm quæ allabuntur. Si igitur multum fuerit quod excretum est, etiàm sanum corpus exsuperat, ut totum concalescat, & febrem fortem inducit. Calefacto enim sanguine, & attracto celerem circuitum faciunt ea quæ in corpore sunt, & tùm reliquum corpus præ spiritu purgatur, tùm quod compactum est calescens attenuatur, & simul ex carne foràs sub cutem extruditur, atque hoc sudor calidus vocatur. Hoc autem excreto & sanguis in naturalem statum restituitur, & febris remittit, & lassitudo sedatur maximè tertiâ die. Lib. 2. de Diætâ.

S'il arrive que la fiévre éphemere,

& la ſynoche ſimple degenerent en etiques, ou en putrides ; c'eſt un effet de la mauvaiſe habitude du corps, & de la diſpoſition, que le ſang & les humeurs ont à s'aigrir, & à ſe corrompre ; ou enfin du mêlange d'une nouvelle matiere, qui altere le temperament du ſang, & qui trouble la liaiſon de ſes principes.

CHAPITRE V.

De l'intemperie des parties integrantes premieres du ſang.

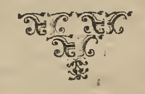
IL n'en eſt pas de même des parties integrantes premieres du ſang, que de ſes parties integrantes dernieres : Elles ne peuvent ſe deſunir, qu'elles n'alterent ſon temperament, & ſes qualitez.

Ce mouvement, que j'appelle fermentation vicieuſe du ſang, y cauſe plus, ou moins d'alteration, ſelon que les parties integrantes premieres, qui le compoſent, ſe ſeparent en plus grande, ou en moindre abondance ; & que les nouveaux arrangemens, qu'elles pren-

nent, sont plus, ou moins, differens de ceux, qu'elles avoient auparavant.

Cette fermentation est naturelle, ou étrangere. Je la nomme naturelle lorsque le sang se fermente de luy-même. Je la nomme étrangere lorsqu'une matiere étrangere se mêle avec sa masse, & qu'elle la fait fermenter.

Le sang se fermente de luy-même par la disposition que ses parties integrantes premieres ont à se mouvoir, & par les efforts, qu'elles font pour se separer. Il se fermente par le mélange des corps étrangers, quand leurs parties n'ont aucune proportion, ni aucune conformité de mouvement, de grosseur, & de figure avec les parties integrantes premieres de cette liqueur ; & qu'elles se trouvent assez puissantes pour les ébranler, & rompre, ou troubler leurs liaisons.



CHAPITRE VI.

De la fermentation naturelle du sang.

QUOIQU'IL n'y ait aucune matiere étrangere mêlée avec le sang, il ne laisse pas de boüillir dans ses vaisseaux, comme le vin, le cidre, la bierre, & les autres sucs, qui se tirent des vegetaux. Il se defeque, comme eux, de ses parties épaisses & grossieres, lesquelles il pousse vers les pores insensibles de la peau, comme il arrive ordinairement dans la rougeole, & la petite verolle, qui souvent ne dépend pas tant de la malignité de l'air, que de la disposition, que les parties integrantes premieres du sang ont à se fermenter les unes avec les autres.

Il arrive aussi quelquefois que le sang se fermente de luy-même sans se defequer, & que ses parties integrantes premieres quittent leurs liaisons, pour en prendre de plus fortes. Ce que nous remarquons à l'égard de plusieurs personnes, qui naissent infirmes, & qui le sont jusqu'à un certain âge, lequel

elles n'ont pas si tost atteint, qu'elles deviennent fortes & vigoureuses, sans estre sujettes aux moindres indispositions.

CHAPITRE VII.

De la fermentation étrangere du sang.

SI la matiere étrangere, qui se mêle avec le sang, agit simplement sur les parties integrantes dernieres, elle n'y cause, comme je viens de dire, qu'une simple effervescence, ou une simple alteration de son mouvement; mais si elle agit sur ses parties integrantes premieres, elle altere son mouvement, & son temperament; elle trouble l'union harmonieuse de ses principes, & les excite à se fermenter, & à prendre d'autres arrangemens.

Le sang s'altere plus, ou moins, suivant que la matiere étrangere, qui est mêlée avec sa masse, y est en plus grande, ou en moindre quantité; qu'elle a plus, ou moins de force, & d'action, qu'elle desunit plus ou moins de ses parties integrantes premieres; & qu'elle leur

fait prendre leurs liaiſons plus, ou moins differentes des naturelles.

Le ſang produit des effets differens, par rapport aux diverſes manieres, dont il s'altere, & à la nature particuliere des corps étrangers, qui ſont mêlez avec ſa maſſe.

CHAPITRE VIII.

De la corruption du ſang.

Les mêmes corps, qui agiſſent ſur les parties integrantes du ſang, agiſſent auſſi ſur les parties eſſentielles; ils les troublent, ils les déſuniſſent, & leur font prendre des liaiſons plus, ou moins oppoſées à celles, qui ſont neceſſaires pour la vie.

Elles s'agitent auſſi quelquefois d'elles mêmes, & cauſent la mort par leur diſſolution.

La corruption du ſang eſt plus, ou moins grande, ſelon qu'il s'en deſunit plus, ou moins; & que les nouvelles liaiſons, qu'elles prennent, ſont plus, ou moins contraires aux naturelles.

La fermentation vicieuſe du ſang donne

ne souvent occasion à ses parties essentielles de se troubler, & de se desunir. En effet lorsque les parties integrantes premieres de cette liqueur sont agitées avec violence, elles ébranlent souvent ses parties essentielles, lesquelles ayant beaucoup de disposition au mouvement, s'agitent aussitost; & se separent les unes des autres, elles se déplacent, & s'arrangent differemment.

Galien compare le sang en cét état au vin, qui se gâte, & les changemens, qui luy arrivent, à ceux, qu'on remarque dans cette liqueur. Il dit dans le Commentaire sur l'Aphorisme dix-septiéme de la seconde Section, que le sang se corrompt, comme le vin; que de même que le vin peut se remettre, quand il n'est pas tout-à-fait aigre, le sang peut aussi se rétablir, quand sa masse n'est pas tout-à-fait corrompuë; mais que, comme le vin ne peut jamais reprendre son temperament, quand il est une fois degeneré en vinaigre, il est impossible que la masse du sang puisse se purifier, quand elle est une fois entierement aigrie, & corrompuë. *Quod in vinis accidit acescentibus,* dit-il, *tale quiddam & in sanguinis alteratione*

contingit, quod autem in vinis accidit, tale est. Ubi ex toto acida facta sunt, non redeunt rursùm ad vini naturam. Parvo autem in ipsis facto momento, itaque acidum quidem habent saporem, nondùm tamen acetum sunt, multa sæpiùs ex his pristinam naturam recuperaverunt. Hoc idem in sanguine evenit. Nam & ipse, ubi magna in eo sit facta corruptio, non redit ampliùs ad habitum naturalem: Si verò paulatim fiat: ubi id quod superfluum, fuerit evacuatum, quod residuum existit, ad suam naturam restituitur.

CHAPITRE IX.

Des corps étrangers, qui se mêlent avec le sang, & des impressions qu'ils font sur sa masse.

LES corps étrangers, qui se mêlent avec le sang, sont des particules de l'air, qu'on respire, & de celuy, qu'on transpire; des alimens, qu'on prend; des sucs, qui se separent de sa masse, & qui se remêlent avec elle; ou enfin des excremens, &

des ordures, qui s'amassent dans l'estomac, dans les intestins, & dans les autres parties.

Ces particules agissent sur le sang par rapport à leur differentes saveurs, & à la nature particuliere des sels, dont elles sont chargées.

Si elles sont aigres, salées, austeres, acerbes, ou de quelque autre saveur, où le sel acide domine, elles font sur le sang la même impression, que sur le lait, & elles le condensent, & l'épaississent plus, ou moins, suivant que ce sel a plus, ou moins de force; elles le caillent aussi quelquefois, & separent ce qu'il y a de serositez des autres parties, lesquelles s'approchant les unes des autres acquierent de la consistence. *Assero autem*, dit Hippocrate dans le Livre quatriéme des Maladies, en parlant de l'hidropisie, *partem humoris in homine, ubi liquatus fuerit, conglobari, ac spissari, partem verò dilatari; ac secerni. Habet autem & hæc affectio similitudinem ad lac. Si quis enim succum in lac immittat, frigiditas in ipso oborta lac inspissat, & conglobat, & circùm inspissatum, serum est. Sic etiam humor frigiditate in morbo oborta, con-*

globatur, & inspissatur. Circum ipsum verò aquosum humorem, adhuc etiam alius humor, quantò copiosior fuerit in alio corpore, ammixtus est.

Si ces particules sont acres, ameres, ou d'une autre saveur, où l'Alkali domine, elles font sur le sang, comme sur le lait, un effet contraire; elles le rarefient, & le rendent plus, ou moins fluide suivant que ce sel y est en plus grande, ou en moindre abondance. *Sanguinem ex consuetâ compage, ac motione dimovent, & serosum faciunt, ac calfaciunt.* Comme parle le même Hippocrate dans le Livre premier des Maladies.

Si l'on fait la transfusion d'une liqueur aigre, salée, austere, ou acerbe, &c. dans les veines d'un animal vivant, par exemple, du vinaigre, du jus de citron, ou des esprits de sel, & de vitriol, &c. elle caille en même temps le sang, avec lequel elle se mêle, mais plus, ou moins, selon qu'elle y coule plus, ou moins abondamment, & qu'ela plus, ou moins de force.

Comme les differens sucs, qu'on fait couler dans les veines, donnent differentes couleurs au sang; les differentes

humeurs, qui se mêlent avec sa masse, luy en font prendre de differentes, selon que le sel acide y domine plus, ou moins. Les unes le rendent livide, & tirant sur le verd; les autres le rendent jaune, violet, brun, bleu, &c.

Si l'on fait la transfusion d'une liqueur acre, comme de l'esprit volatil de sel armoniac; ou d'une liqueur amere, par exemple, de la bile, qu'on a tirée d'un autre animal, le sang devient plus acre, ou plus amer, plus subtil, & plus coulant qu'il n'étoit. L'on empêche même qu'il ne se coagule, quand il est hors de ses vaisseaux par le mélange des liqueurs acres telles, que sont les esprits volatils d'urine, & de corne de cerf, &c. L'on empêche de la même maniere la coagulation du lait.

Si les particules des corps étrangers, qui se mêlent avec le sang, sont huileuses ou sulfurées, elles l'enflâment, ou le condensent. Si elles sont insipides, elles l'affoiblissent; elles ralentissent son mouvement, & diminuent son activité.

Enfin si ces particules sont douces, quoyqu'elles soient les moins malfai-

ſantes de toutes, elles ne laiſſent pas d'alterer la maſſe du ſang, & de troubler l'union, & l'harmonie de ſes principes.

CHAPITRE X.

De l'épaiſſiſſement du ſang.

LE ſang s'épaiſſit ſimplement, ou ſe caille, comme le lait. Il s'épaiſſit ſimplement, quand les corps aigres. ſalez, auſteres, & acerbes, dont ſa maſſe eſt chargée, lient toutes ſes parties enſemble, & les empêchent de ſe ſeparer; il ſe caille, quand ces corps ont aſſez de force pour attacher ſes fibres les unes auprés des autres, & les dégager des ſucs ſereux, qui les pouſſent, & les agitent.

Le ſang devient quelquefois ſi épais, qu'il a peine à couler dans ſes vaiſſeaux; il occupe les parties, & les embarraſſe; il rend la teſte lourde, & peſante; il cauſe des étourdiſſemens, des vertiges, & des affections ſoporeuſes, parce qu'il s'arreſte dans le cerveau, & qu'il ne peut en ſortir avec la même liberté,

qu'il y monte ; il cauſe de la difficulté de reſpirer, parce qu'il ſéjourne dans la poitrine, qu'il gonfle les poulmons, & qu'il preſſe les bronches, & empêche l'air d'y entrer ; il cauſe des ſincopes, & des défaillances, parce qu'il en coule peu dans le cœur ; il gonfle les pieds, les jambes, les cuiſſes, & les autres parties, parce qu'il a peine à monter le long des veines, il cauſe enfin beaucoup d'incommoditez à toutes les parties, par le ſéjour qu'il y fait.

Les eſprits reſtent embarraſſez dans ſa maſſe ; ils ne coulent que foiblement dans les nerfs ; le corps ſe deſſeche inſenſiblement ; il ne trouve plus dans le ſang de parties propres pour la nourriture ; elles y ſont, pour ainſi dire, concentrées de maniere, qu'elles ne ſçauroient ſe dégager de celles, qui les retiennent. Les differens ſucs, dont il eſt chargé, n'ont pas moins de peine à s'en ſeparer.



CHAPITRE XI.

De la caillûre du sang.

LORSQUE le sang se caille, il se prend simplement, comme le lait, ou il se coagule. Lorsqu'il se prend simplement, il cause des maladies longues, mais qui ne sont pas mortelles. Quand il se coagule, ou sa masse se coagule entierement, ou il n'y en a qu'une partie. Si elle se coagule entierement, elle cause la mort : S'il n'y en a qu'une portion, elle cause des maladies plus ou moins dangereuses selon qu'il y en a peu, ou beaucoup, & que les coagulations se forment dans des parties plus, ou moins nobles, & dont les fonctions sont plus ou moins necessaires pour la vie. Si elles occupent le cerveau, le cœur, ou les poulmons, elles causent des maux tout-à-fait dangereux, tels que sont l'apoplexie, l'asthme, le tressaillement de cœur, la palpitation, & la sincope, & souvent la mort.

Vvepferus rapporte plusieurs histoires

res de personnes mortes d'apoplexie dans le cerveau, & le cœur, dans lesquelles il y avoit beaucoup de sang coagulé. *Fracassatus* dit dans sa dissertation du cerveau, qu'il a trouvé dans les ventricules du cœur, & dans les vaisseaux du poulmon des apoplectiques un sang coagulé pareil à celuy, qu'on trouve dans les veines des animaux, à qui l'on a fait la transfusion d'une liqueur acide. Cousin rapporte aussi dans son Traité de l'Asthme, quelques exemples d'Asthmatiques, qui étoient travaillez de palpitations & de sincopes, dont le cœur étoit remply de sang coagulé. Louver dit encore dans son Traité du Cœur, qu'il a vû plusieurs fois ses ventricules remplies de sang, & de chyle coagulez, & endurcis dans des personnes mortes de palpitations, de tressaillemens, & de sincopes. On peut lire plusieurs histoires semblables dans Vvillis. Le sang se coagule plus facilement en hyver que dans une autre saison, & lorsque les vents du Midy & du Septentrion soufflent, parce que l'air est chargé d'une quantité de particules acides, lesquelles se mêlant avec sa masse l'épaississent, & & la disposent à la coagulation. Il a

encore plus de disposition à se coaguler dans les enfans & dans les vieilles personnes que dans les autres, parce qu'il est plus aqueux, & moins chargé d'esprits. Voicy de quelle maniere Hippocrate s'en explique dans le Livre de la Maladie sacrée, en parlant du mal caduc. Il dit que ce mal est mortel dans les enfans, & dans les vieilles personnes; qu'il tuë les enfans, lorsque l'humeur, qui l'entretient, coule dans les veines en quantité, parce qu'elle coagule le sang, avec qui elle se mêle, lequel n'a pas assez de force pour resister à son action; qu'il tuë par la même raison les vieilles gens, ou qu'il les rend paralytiques, lorsque l'humeur coule seulement sur les parties nobles.

Il ajoûte que ces coagulations sont plus ordinaires en hyver, & lorsque la pureté de l'air est troublée par les vents du Midy ou du Septentrion. *Et quicumque quidèm pueri parvi hoc morbo corripiuntur, ut plurimùm moriuntur, si multus fluxus contingat, isque humidus existat. Venæ enim tenues existentes pituitam præ crassitudine ac multitudine suscipere non possunt, sed perfrigeratur, ac congelatur sanguis, & fit*

moriuntur, &c. Seniores verò non occidit, si accedat, neque distorquet. Nam & venæ sunt cavæ, & sanguine calido refertæ, quapropter neque superare potest pituita, neque perfrigerare sanguinem, ut congelet ipsum. At verò antiquissimis si hic morbus accedat propterea ipsos occidit, aut leviter sideratos facit, quia venæ ipsis sunt evacuatæ, & sanguis modicus est, ac tenuis, & aquosus. Si igitur multùm defluxerit, & hiemis tempus fuerit, occidit. Suffocat enim respirationes, & sanguinem congelat, si in utramque partem defluxus fiat, si verò in alteram tantùm leviter sideratum facit. Non enim potest sanguis pituitam superare, cùm tenuis sit, frigidusque ac modicus. Sed ipse superatus congelatur, ut impotentes fiant illæ partes juxta quas sanguis fuerit corruptus, &c.

Le même agent, qui coagule le sang, change tellement la nature, & la disposition particuliere des parties du levain naturel de l'estomac, qu'elles ne conservent plus les mêmes idées qu'elles avoient, & ne sont plus propres, qu'à produire des nausées, des dégouts, des rapports aigres & fâcheux, à faire des fermentations vicieuses avec les alimens,

& avec la bile, à produire des vents, à exciter des faims canines, & des appetits dépravez, à causer des vomissemens de matieres aigres, à ronger le ventricule, & les intestins, & à causer des sentimens de douleur, de chaleur, & de froid, des foiblesses, & des défaillances, &c. Le chyle, qu'il fait, est aigre, crud, & sereux, il ne peut estre adouci, ni corrigé par la bile; le sang, qui s'en forme, est de même nature, il affoiblit les parties, il les agite, & les embarrasse; les esprits, qui s'en separent, sont aigres, ils piquent les parties nerveuses & membraneuses, & causent des douleurs aiguës, & des mouvemens convulsifs.

Les autres sucs, qui se separent de la masse du sang, ne soufrent pas moins d'alteration, & ne causent pas moins de trouble dans le corps par les fermentations étrangeres qu'ils y excitent, & par les impressions fâcheuses, qu'ils y font.

CHAPITRE XII.

Suite du precedent.

SI la masse du sang est entierement coagulée par le mélange des corps aigres, salez, austeres, & acerbes, elle ne peut se dissoudre : le mouvement du sang, & des esprits s'arreste, & le malade se trouve dans la necessité de mourir, comme il arrive dans les fortes apoplexies.

Mais si elle ne l'est pas entierement, elle peut reprendre sa premiere fluidité, les esprits, qui l'animent agitant peu à peu ses fibres, & les dégageant insensiblement du corps étranger, qui les fixe, & les attache sur les unes auprés des autres. Les malades ressentent dans ce moment une chaleur violente dans tous les membres.

Nous en avons des exemples dans la plusspart des fiévres intermittentes. Elles commencent ordinairement par des frissons, qui sont suivis d'une fiévre ardente, laquelle se termine par de grandes sueurs. Les frissons, que res-

ſentent d'abord les malades ſont des effets de l'épaiſſiſſement, & de la caillure du ſang (s'il m'eſt permis de me ſervir de ce mot) qui perd ſa fluidité naturelle par le mélange, & l'action de la matiere, qui cauſe la fiévre, comme il paroît par la lenteur, & la foibleſſe du poulx : Le ſang n'eſt pas long-temps en cét état ſans ſe rarefier ; ſes parties s'agitent peu à peu ; & elles acquierent aſſez de mouvement pour ſe porter dans toutes les parties avec beaucoup de rapidité, & y allumer un feu devorant, qui ne peut s'éteindre que par la diſſipation, qui ſe fait de cette matiere par les évacuations que la nature procure, ou par l'action des remedes, qui l'abſorbent, ou la precipitent. Lorſque ces maladies deviennent mortelles les malades meurent ordinairement dans le froid, parce que le ſang ne peut plus ſe diſſoudre, ſa maſſe étant entierement coagulée par la force, & l'abondance de la matiere, qui cauſe la fiévre.

Lorſque le ſang eſt ſpiritueux, & que les acides qui ſe mêlent avec ſa maſſe, ne ſont pas aſſez puiſſans pour attacher ſes fibres les uns auprés des autres, ils

la rarefient, ils agitent ses parties, & entretiennent dans le corps une chaleur violente, qui dure jusqu'à ce qu'elle se defeque, ou que les esprits étant entierement dissipez, & le sang corrompu, le malade meure. *Homo sanus evadit, ubi humor affligens egressus fuerit, & is qui febri alimentum præbuit consumptus, & sanus prævaluerit, &c. moritur si non superat, sed totus à morboso, qui multus est, elevatus, ac consumptus à febri exhalavit, ac perspiravit. Hippocrates Libro quarto de Morbis.*

C'est de là que viennent la pluspart des fiévres continuës, qui arrivent dans les changemens de temps, & de saison; elles commencent par des frissons lorsque les Acides causent d'abord quelque épaississement dans le sang : Mais si les esprits qui y sont contenus, y sont en assez grande quantité, & qu'ils ayent assez de force pour resister à leur action; ou que les acides n'en ayent pas assez eux-mêmes pour le condenser, les malades sont tout d'un coup pris de la fiévre sans avoir senti aucuns frissons auparavant. Ces maladies sont plus, ou moins longues selon que le sang est plus, ou moins de temps à se defequer,

eu à se corrompre, ce qui fait que le malade meurt, ou guerit plûtost, ou plus tard.

Hippocrate parlant des grandes douleurs de teste, dont les personnes saines se trouvent tout d'un coup accablées, & des affections soporeuses, qui les suivent, il dit qu'elles meurent en peu de jours à moins que la fiévre ne les prenne. *Quibuscumque sanis de repentè dolores fiunt in capite, & statim voce interceptâ jacent, ac stertunt, in septem diebus pereunt, si non febris apprehendat. Aphorismo quinquagesimo Sectionis sextæ.*

En effet le sang étant coagulé dans le cerveau, les esprits ne peuvent plus s'en separer, ni couler dans les organes des sens, à moins qu'il ne se dissolve, & ne reprenne son cours ordinaire. Ce qui ne peut se faire que par l'agitation de ses parties, lesquelles en se rarefiant causent la fiévre. Mais il faut, dit ce grand homme, qu'elle attaque le malade dés le commencement, & qu'elle ne soit pas lente. Si elle n'arrive pas dés le commencement, elle ne peut plus dissoudre le sang, parce qu'il est entierement coagulé ; & si elle est lente, elle n'a pas

assez de force pour le rarefier.

C'est encore par la même raison que les personnes yvres, qui tombent dans l'assoupissement, & perdent les sens & la parole, meurent peu à peu si la fiévre ne les prend, l'acide spiritueux du vin, du cidre, ou d'une autre liqueur se portant au cerveau, & interrompant le mouvement du sang, & des esprits. *Si quis ebrius de repentè voce privetur*, dit le même Hippocrate dans l'Aphorisme cinquiéme de la cinquiéme Section, *convulsus moritur*, *si non febris corripiat, aut ubi ad horam, quâ crapulæ solvuntur, pervenit, loquatur.*

CHAPITRE XIII.

Des serositez qui se separent de la masse du sang.

IL se separe du sang, comme du lait caillé plus, ou moins de serositez, lesquelles font sur les parties des impressions plus, ou moins fâcheuses, selon qu'elles sont plus, ou moins aigres, salées, austeres, ou acerbes, & qu'elles y coulent en plus grande, ou

en moindre abondance.

Elles cauſent par leur abondance des hydropiſies, ou des tumeurs aqueuſes, leſquelles ſont univerſelles, ou particulieres, ſuivant qu'elles occupent tout le corps, ou qu'elles n'en inondent qu'une partie. On leur donne differens noms par rapport aux differentes parties, où elles ſe forment. On appelle hydrocephale celle qui ſe forme à la partie exterieure de la teſte; hydropiſie de cerveau, de poitrine, ou de matrice, celle qui ſe forme dans ces parties; hydromphale celle, qui arrive au nombril; aſcite celle, qui ſe forme dans le baſventre; hydrocele les eaux, qui s'amaſſent dans les bourſes, ou le ſcrotum, & anaſarque celle, qui eſt répanduë par tout le corps.

Elles excitent par leur aigreur, & par leur ſalûre, &c. des ſentimens de douleur, & de chaleur, ou de froid, des mouvemens convulſifs, des inflammations, des abcez, des ulceres, & des hemorragies, &c. parce qu'elles piquent les membranes, & les parties nerveuſes, qu'elles irritent les eſprits, & leur donnent des mouvemens tumultueux, & irreguliers; qu'elles coupent

les fibres, qu'elles rongent les chairs, & les os, & qu'elles ouvrent, & déchirent les extremitez des veines, & des arteres, &c.

La teste est une des principales parties, qui en ressente les incommoditez. Elles y excitent des douleurs aiguës lorsqu'elles piquent la peau, les muscles, le pannicule charnu, le pericrane, la dure & la pie mere, & les tuniques des nerfs. Il me souvient d'avoir esté present à l'ouverture d'un enfant de douze ans mort d'une douleur de teste tres violente, dont le cerveau étoit abbreuvé de serositez, lesquelles coulerent en abondance aussitost qu'on eut emporté la dure, & la pie mere, & qu'on eut ouvert les ventricules : toute la substance du cerveau se trouva saine, & sans aucune marque d'alteration.

Si elles occupent le corps calleux, ou la substance cordiale du cerveau, & qu'elles soient assez fortes pour coaguler le sang, qui y coule, & empêcher que les esprits ne s'en separent, & ne passent dans les organes des sens, elles causent des apoplexies, ou des pertes de mouvement, & de sentiment, & de

connoiſſance. Elles font des aſſoupiſſemens lorſqu'elles lient les eſprits, & les empêchent de couler dans les organes des ſens en aſſez grande quantité pour leur faire ſentir l'action des objets exterieurs : Elles produiſent des effets contraires lorſqu'elles agitent les eſprits, & qu'elles tiennent le cerveau bandé, & les organes des ſens ouverts. Si elles ont peine à ſe mêler avec les eſprits, elles les rarefient & leur donnent des mouvemens tumultueux, & irreguliers, d'où viennent ſouvent les convulſions epileptiques, les mouvemens convulſifs, les tremblemens, les vertiges, & les delires, &c.

Elles cauſent des paraliſies quand elles occupent les nerfs, & qu'elles y empêchent le mouvement des eſprits ; ou qu'elles preſſent le corps cannellé, & la moëlle allongée, ou la ſpinale : Elles cauſent enfin toutes les autres maladies, dont le cerveau peut eſtre attaqué, ſoit qu'elles dereglent le mouvement du ſang & des eſprits, ſoit qu'elles preſſent, ou qu'elles irritent les differentes parties, qui le compoſent.

Vvillis rapporte pluſieurs hiſtoires, qui confirment ce que je viens de dire.

Il dit entre autres dans le Chapitre de la Paralisie, qu'un jeune homme sanguin, qui se portoit assez bien, ayant beu, & mangé par excez, sentit tout d'un coup une grande foiblesse dans tout le côté droit sans qu'il pût s'aider de la main, ni s'appuyer sur le pied, & devint peu aprés tout stupide, & assoupi; qu'il perdit ensuite la veuë du même côté; & que son mal augmentant de jour en jour il tomba en delire, & en convulsion vers le sept ou le huitiéme jour de sa maladie, & mourut peu de temps aprés. Vvillis l'ayant fait ouvrir, il trouva la cavité anterieure du cerveau remplie de sang caillé, & grumeleux avec beaucoup de serositez, qui pressoient un des corps cannelez, & bouchoient les nerfs, qui se repandent dans le côté droit, ce qui empêchoit que les esprits n'y coulassent. Il dit au même endroit qu'ayant esté present à l'ouverture d'un enfant de trois ans sujet à de grandes fluxions sur les yeux & le visage, qui étoit tombé dans une lethargie profonde, & dans une paralisie de tout le côté droit, il trouva les membranes du cerveau tumefiées depuis la region anterieure jusqu'à l'insertion

du quatriéme finus, lesquelles sortirent en grande abondance aussitost qu'on les eut ouvertes, & qu'il en sortit aussi beaucoup des ventricules du cerveau.

Il parle encore d'un homme valetudinaire attaqué depuis cinq mois d'une colique, & d'une goutte vague, & scorbutique, qui soufroit des douleurs tout-à-fait violentes dans toutes les parties, lesquelles étoient tantost agitées de mouvemens convulsifs, & restoient tantost immobiles, & qui aprés estre tombé plusieurs fois en phrenesie, & en de legeres attaques d'apoplexie, mourut de foiblesse, & d'inanition, dans lequel on trouva les ventricules du cerveau tendus par la grande quantité de serosité & vers le haut de l'épine la corde medullaire submergée dans les eaux, dont la poitrine étoit aussi remplie.

Il rapporte plusieurs autres histoires de personnes mortes de vertiges, de convulsions epileptiques, de passions histeriques, & d'affections hypocondriaques, dans le cerveau desquelles on a trouvé beaucoup de serositez répanduës. On peut lire sur ce sujet sa Pathologie du cerveau, & son Traité de

l'Ame des bestes, &c On peut aussi voir les Observations de Pison sur les maladies que causent les serositez.

J'ay vû depuis peu un malade, qui pendant huit jours avoit esté travaillé de mouvemens convulsifs dans toutes les parties, de convulsions epileptiques, de delire, & d'assoupissemens letargiques; je l'ay vû, dis je, guerir par une sueur, qui calma tous ces desordres.

Au reste quand les serositez, qui se separent de la masse du sang, coulent sur le nez, les yeux, la bouche, les oreilles, & les autres parties du visage & de la teste, elles y causent des douleurs aiguës, & des fluxions, dont on a peine à arrester le cours; elles les ulcerent même quelquefois, & les gangreinent. Elles produisent les mêmes effets lorsqu'elles s'épanchent sur le col, elles abbreuvent les glandes, & y causent souvent des tumeurs rebelles, & difficiles à guerir, soit qu'elles y coagulent quelque portion de sang, ou que qu'autre matiere; ou qu'elles pressent les extremitez des veines, & empêchent que le sang n'y entre, lequel s'arrestant dans la partie, la gonfle, & la tumefie aussitost.

Si elles coulent sur la langue, & les parties voisines, ou sur les muscles du larinx, & de l'esophage, elles y excitent des tumeurs & des inflammations, lesquelles sont accompagnées d'accidens fâcheux, les malades ne pouvant rien avaler, ni même respirer. Si elles tombent sur la poitrine, elles y causent des maux differens, selon la diversité des parties qu'elles affligent. Si elles coulent sur le diaphragme, elles l'irritent, & luy causent des mouvemens convulsifs, d'où viennent les hoquets & la peine, qu'on a de respirer, dans ces occasions. Lorsqu'elles s'épanchent sur les muscles de la poitrine, sur la pleure, & le mediastin, elles causent des pleuresies; quand elles se déchargent dans les bronches, elles les irritent, & excitent la toux: Enfin quand elles s'épanchent dans la substance des poulmons, elles les piquent & les enflâment: Si toute leur substance en est abbreuvée, elles pressent les bronches, & causent aux malades une grande difficulté de respirer, ce qui fait souvent des asthmes incurables. *Hollier* en rapporte un exemple dans le Chapitre vingt-cinquiéme de sa Pratique, d'un asthmatique,

tique, dont les poulmons étoient gonflez de serositez, comme une éponge. Willis en rapporte aussi un dans le Chapitre de l'Apoplexie. Il dit qu'il a trouvé le poulmon d'un asthmatique tout plein d'écume, & de serositez, sans qu'il y eût aucun sang coagulé, ni aucun corps étranger dans le cœur, ni dans les vaisseaux du poulmon.

Lorsque ces serositez coulent dans le basventre, elles excitent des trenchées, & des douleurs violentes ; elles rongent les membranes du ventricule, & des intestins ; elles coupent leurs fibres, elles les enflâment, elles les ulcerent & les gangreinent ; elles font des effervescences vicieuses avec les sucs, qui s'y déchargent ; elles ouvrent les extremitez des vaisseaux, & entretiennent des dissenteries, & des flux, qu'on a peine à arrêter.

Si elles coulent sur la vessie, la matrice, les reins, & les autres parties du basventre, elles y causent les mêmes incommoditez.

Si elles s'épanchent sur les articulations, elles les piquent, & causent la goutte ; & si elles y trouvent quelque matiere, avec laquelle elles puissent s'u-

nir, elles s'y coagulent, & forment des nodus.

Si elles attaquent le perioste, & les membranes des muscles, elles font des rheumatismes. *Pison* dans son Livre des Maladies qui sont causées par les serositez, parle d'un malade sujet à des catarres, & à des douleurs violentes, qu'il soufroit dans toutes les parties exterieures du corps, dont le sang se convertissoit tout en serosité aussitost qu'on l'avoit tiré. L'on y trouve beaucoup d'autres exemples, qui confirment tout ce que j'ay dit.

Si elles se portent à la peau, elles y forment aussi des tumeurs impures lorsqu'elles s'y arrestent, & qu'elles y trouvent des sucs propres à se coaguler avec elles. Elles sont quelquefois si corrosives, qu'elles rongent la peau & qu'elles l'ulcerent ; elles ulcerent aussi les chairs, elles carient les os. *Id verò perspicuum*, dit Galien dans le Livre deuxiéme des causes des Maladies, *singulas exasperantium causarum, cùm fuerint valentiores, in carne ulcus, aut erosionem, in ossibus cariem inducere.*

Elles produisent enfin beaucoup d'autres maux ; qui different les uns des

autres par rapport à leurs degrez differens d'aigreur, & de ſalûre, & aux diverſes parties, où elles coulent.

Elles paſſent ſouvent d'une partie dans une autre, & y cauſent des maux differens, leſquels ſont plus, ou moins dangereux, ſelon que ſes fonctions ſont plus, ou moins nobles & neceſſaires pour la vie.

CHAPITRE XIV.

Conformité de cette doctrine avec celle d'Hippocrate.

HIPPOCRATE explique admirablement bien dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, les maux qui naiſſent de l'abondance, & de l'impureté de ces ſucs, il dit en parlant des maladies, qui arrivent aux glandes, que le cerveau ſoufre par l'action des feroſitez, & des ſucs aigres & ſalez, qui s'épanchent dans ſa ſubſtance, & qui le piquent; que l'eſprit & les ſens ſe perdent; que les nerfs ſe gonflent & ſe retirent; que le mouvement du ſang, & des eſprits s'arreſte, & que le ma-

lade meurt peu de temps aprés. *Cerebrum autem cladem perfert*, dit-il dans le Livre des Glandes, *etiam ipsum non sanum existens, sed siquidem rodatur turbationem multam sustinet, & mens desipit, & cerebrum convellit, ac distrahit totum hominem, qui in se ipso vocem non edit, ac suffocatur, & hæc affectio sideratio, ac Græcè apoplexia appellatur.*

Il ajoûte que quoyque ces sucs ne participent d'aucune aigreur, ni d'aucune salûre, ils ne laissent pas d'incommoder le cerveau par leur abondance, de troubler ses fonctions, & de déregler le mouvement des esprits, d'où s'ensuivent les extravagances, & les fausses imaginations, &c. *Aliquando verò acris quidèm non est fluxio, sed copiosa in cerebrum irruens ipsum affligit, & mens perturbatur, & homo circumambulat, aliena cogitans, & aliena videns, perferens morbi mores, visis, risu, & peregrinis imaginationibus.*

Quoyque Hippocrate se serve du mot d'acre, l'on ne doit pas l'entendre de l'acrimonie des humeurs, mais de leur aigreur, & de leur salûre : Il ne l'employe que pour en exprimer la force, &

il le confond souvent avec l'aigre & avec le salé, comme l'on peut voir en plusieurs endroits de ses ouvrages, entre autre dans le Livre de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës, où il parle de la nature du vinaigre, & de ses effets. *Acredines*, dit-il, *sive aciditates ex aceto.*

Il dit encore dans le Livre deuxiéme des Maladies que les serositez aigres & salées, qui se trouvent épanchées dans le cerveau, y causent des maux differens; que lorsqu'elles piquent les membranes elles causent des douleurs aiguës; que lorsqu'elles rentrent dans les veines, & qu'elles se remêlent avec le sang, elles causent des frissons & des fiévres ardentes, parce qu'elles épaississent d'abord la masse du sang, & qu'elles l'agitent, & la rarefient ensuite; que lorsqu'elles se mêlent avec les esprits, & qu'elles coulent avec eux dans les nerfs optiques, elles les piquent & les resserrent, d'où vient la douleur qu'on sent dans les yeux, & l'aveuglement, quand elles donnnent aux esprits, qui y sont contenus, des mouvemens irreguliers, les objets paroissent doubles, & les malades ne peuvent lever la teste

qu'ils ne soient en même temps incommodez de vertiges ; ils ne peuvent même soufrir ni le vent, ni le soleil, les oreilles leur tintent, & le moindre bruit, qu'on fait en parlant, les incommode, tant les esprits, & les nerfs, sont faciles à irriter, agitez, comme ils sont, par l'action de ces sucs. *Si aqua in cerebro fuerit*, dit-il, *dolor acutus per sinciput ac tempora emergit aliàs alio loco : & rigor ac febris aliàs atque aliàs, & regiones oculorum dolet, & cacutit, & pupilla finditur, & ex uno duo se videre putat, & si surrexerit vertigo ipsum corripit, & ventum non sustinet, neque solem, & aures tinniunt, ac inter audiendum strepitu offenditur.*

Hippocrate continuë dans le Livre des Glandes, à expliquer les tumeurs, & les fluxions, qui arrivent aux parties exterieures de la teste. Il dit que si les serositez, qui s'y déchargent, sont aigres, ou salées, & qu'elles y coulent abondamment, elles les gonflent, & les enflâment, qu'elles tendent le col, & qu'elles blessent les oreilles. *Si enim multa & acris influxerit, manseritque acris & glutinosa inflammatur, & intumescit, ac collum distinditur, atque*

sic ad aures progreditur, & siquidem in utramque partem processerit, utraque auris, sin ad alteram altera tantùm ægrotat.

Il ajoûte en parlant des incommoditez, qu'elles causent aux aisselles, & aux aisnes, qu'elles y excitent aussi des tumeurs, & des inflammations. *In alas autem etiam tunc quid confluit. Sed ubi copiosi fuerint acres & serosi humores, etiam sic in ipsis tubercula fiunt, &c. Inguina intumescunt, & suppurantur, ac inflammantur, similiter ut alæ, ac collum.*

Si elles coulent sur le nez, elles y causent, dit ce grand homme dans le Livre de l'Ancienne Medecine, de la douleur, & de l'inflammation; elles le corrodent & l'ulcerent. *Quibuscumque nostrûm gravedo innascitur, & fluxus per nares movetur, hic ut plurimùm tumescere facit nasum, & exurit calentem, & extremè ignitum. Si verò manum admoveas, & diutiùs perseveraverit, etiam exulceratur locus minimè carnosus, & durus existens.*

Si elles attaquent les yeux, elles y excitent des sentimens de douleur, & de chaleur, elles les enflâment, elles

rongent les paupieres, les membranes des yeux, les glandes, & les vaisseaux lacrimaux, &c. & les ulcerent. *Rursùs quæcumque fluxiones ad oculos vertuntur; ut fortes, & omnigenas acrimonias habentes exulcerant quidem palpebras; erodunt autem aliquorum genas, & sub oculis partes ad quascumque tandem influxerint; rumpunt etiam & perdunt eam, quæ oculum ambit, tunicam, dolores autem & ardor & inflammatio extrema adsunt aliquandiu; donec fluxiones fuerint concoctæ, & crassiores redditæ, & lema ab ipsis extiterint.*

Si elles se déchargent sur la gorge, ou sur la poitrine; elles font, continuë-il, des érisipéles; des esquinancies, des enroüemens, des rheumes, des douleurs, & des picotemens de poitrine, des toux violentes, & importunes, des asthmes, & des difficultez de respirer, des peripneumonies, & des pleuresies. *Quin etiam fluxiones in fauces delabentes, ex quibus raucedines fiunt, anginæ; erisipelata, peripneumoniæ, omnes hæ primùmque salsæ & humidæ, acresque descendunt, & in talibus morbi firmantur.*

Il attribuë encore dans le Livre de la

la maniere de vivre dans les maladies aiguës, la cauſe de l'eſquinancie aux ſeroſitez aigres, ſalées, & nitreuſes, qui coulent ſur les muſcles de la gorge, & du goſier, qni les rongent & les ulcerent, & qui corrodent dans la ſuite l'âpre artere, & enflâment les poulmons. *Cùm verò æſtivo vel autumnali tempore fluxio calida, ac nitroſa de capite defluxerit, utpotè ex tempore acris ac calida facta, talis ubi eſt, mordet, & exulcerat, & ſpiritu implet, & cervicis ſpiratio accedit, &c. & vox abrupta eſt, & ſpiritus parvus eſt, & retractio ſpiritûs denſa ac violenta accedit, talibus arteria ulceratur, & pulmo ardet, cùm non poſſint ſpiritum extrinſecum inducere, &c.* Elles ſont auſſi ſelon luy la cauſe de toutes les fluxions, qui arrivent aux autres parties. *Reliquæ autem omnes fluxiones*, dit-il, dans le livre de l'ancienne Medecine, *quas propter humorum acrimonias, & intemperantias ego fieri ſentio, reſtituuntur, curantur, ubi temperatæ fuerint, & concoctæ.*

Il leur attribuë enfin la cauſe des hydropiſies. *Aſſero autem*, dit-il, dans le livre 4. des Maladies, *partem humo-*

ris in homine ubi liquatus fuerit, &c. & il ajoûte vers la fin. *Cœterùm circa ventriculum solum hydrops, & aqua hâc de causâ fit. Etenim ubi acervatim aqua accessit, & via in principiis non pateat ad infernas partes, sed acervatim in venis concludatur, nimirùm ut quæ respirationem non habeat, neque sursùm, neque deorsùm inniti potest.*

CHAPITRE XV.

De la grande fluidité du sang.

LORSQU'UNE matiere acre, ou amere se mêle avec le sang, elle l'agite, & le rend si fluide, qu'il coule avec precipitation dans les parties; & s'y porte quelquefois avec tant d'impetuosité, qu'il rompt, ou qu'il ouvre ses vaisseaux, & se fait voye en dehors par quelque hemorragie; ou s'épanchant au dedans, il cause des inflammations dangereuses aux parties, sur lesquelles il coule; & comme il ne peut en sortir, ni rentrer dans les vaisseaux, il s'y altere, & s'y corrompt par la dissipation, qui se fait des esprits, & la

dissolution de ses parties. *Sanguis effusus in alienos sibi locos*, dit Hippocrate dans le Livre des Vents, *ubi moram traxerit, putrescit; ac in pus vertitur, & neque sursùm potest condescendere, neque infrà exire.*

Il dit encore dans le Livre quatriéme des Maladies, que lorsque le sang s'épanche sur une partie, les chairs s'en abbreuvent, comme des éponges, qu'elles pressent les extremitez des veines, & qu'elles empêchent, qu'il n'y entre. *Postquàm autem carnes veluti spongia fuerint repletæ, non ampliùs remittunt, sed continent in se ipsis, donec in loco aliquid ab ipsis fuerit evacuatum. Cùm enim collectus fuerit sanguis, præ copiâ viam intercipit.* Dans le temps que le sang se corrompt, & qu'il se change en pus, les malades ressentent dans la partie une douleur aiguë avec beaucoup de chaleur, à cause de la grande agitation des esprits.

Si quelque vaisseau s'ouvre, ou se dilate extraordinairement dans le cerveau, & que le sang s'épanche sur les membranes, il y cause des douleurs mortelles, lesquelles sont accompagnées de fiévre, d'insomnies, de de-

lires, & de mouvemens convulſifs. *Vvillis* en rapporte un exemple dans le Chapitre deuxiéme de la Douleur de teſte. Il dit qu'ayant levé le crane d'un jeune homme mort d'une douleur de teſte extrémement violente accompagnée de fiévre ; de mouvemens convvlſifs, de veilles, & de delire, il trouva les vaiſſeaux de la dure & de la pie mere extrémement dilatez par l'abondance du ſang, qui s'y étoit arreſté, & qu'ayant ouvert les ſinus, il en ſortit plus de demy livre de ſang, que les deux membranes étoient enflammées, & que les ventricules, & la ſubſtance du cerveau étoient inondez de ſeroſitez, qui s'étoient ſeparées du ſang, qui s'y étoit arreſté.

Si le ſang s'épanche vers la baſe du cerveau, il bouche les conduits, par où les eſprits entrent dans les nerfs, & cauſe l'apoplexie, comme font tous les épanchemens de ſang, qui arrivent dans les grandes cheutes. Si quelque vaiſſeau de la gorge, ou du goſier, s'ouvre, ou ſe rompt, & que le ſang s'y épanche, il cauſe une eſquinancie; ſi c'en eſt un de la pleure, ou des muſcles intercoſtaux, il fait une pleureſie;

s'il s'épanche dans la substance des poulmons, il produit une peripneumonie, & une empyeme lorsqu'il coule dans la capacité de la poitrine; il fait aussi une hepatide, quand il s'épanche dans la substance du foye. Il cause enfin beaucoup d'autres inflammations, à qui l'on donne des noms differens, suivant la diversité des parties, où il coule.

Le sang devient quelquefois si fluide, qu'il a peine à se prendre, quand on l'a tiré, il conserve long-temps sa fluidité sans la perdre; le corps acre, ou amer, qui est mêlé avec sa masse, ayant entierement absorbé l'acide, qui en fait la coagulation, & qui approche ses fibres les unes des autres. Il allume par tout le corps un feu devorant, qui le brûle, & qui le consomme : son ardeur se fait sentir particulierement dans la poitrine, & dans les entrailles; le poulx devient grand, fort, dur, & élevé, la respiration difficile, le visage enflamé, les yeux rouges & étincelans, la langue, la bouche, & la gorge seche, & amere. Les malades ont une aversion insupportable pour les alimens; ils trouvent amer tout ce qu'ils prennent, ils ont une soif, qu'ils ne

peuvent éteindre ; ils ſont fatiguez de vomiſſemens, & de flux acres & bilieux, qui rongent les fibres de l'eſtomac, & des inteſtins ; l'urine qu'ils rendent eſt extraordinairement acre, & enflamée, elle les brûle & les écorche. Enfin le ſang par ſon agitation cauſe la pluſpart des maux qui naiſſent de ſon abondance.

Hippocrate dit dans le premier Livre des Maladies, que ſi la bile ſe mêle une fois avec le ſang, elle rompt entierement la diſpoſition de ſes fibres, & qu'elle le rend ſi fluide, qu'il coule dans toutes les parties avec une vîteſſe tres-grande, & l'échauffe ſi fort, qu'il les brûle, pour ainſi dire ; que le malade eſt dans une agitation extrême, qu'il ne peut reſter en aucune ſituation ; qu'il ne ſçait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il eſt, tant ſon eſprit eſt agité de divers mouvemens. *Cùm igitur bilis commota ad venas, & ad ſanguinem ingreſſa fuerit, ſanguinem ex conſuetâ compage, ac motione dimovet, & feroſum facit, ac calfacit. Calefactus autem etiam reliquum totum corpus percalefacit, & deſipit homo, & non ſibi conſtat præ febris copiâ & ſanguinis ad*

serositatem transmutatione, & motione non solitâ contingente.

Les esprits se trouvent agitez, comme le sang ; ils suivent la rapidité de son mouvement ; ils irritent toutes les parties, mais principalement le cerveau ; ils causent des insomnies, des inquietudes, des resveries, des delires, des transports, des phrenesies, & des fureurs, &c.

Les differens sucs, qui se separent de la masse du sang, ne font pas moins de desordre dans le corps par leur corrosion, & par les fermentations, & les mouvemens dereglez, qu'ils y excitent.

CHAPITRE XVI.

Des impressions que les choses aigres, & ameres, qui se mêlent alternativement avec la masse du sang, font sur elle.

COMME le sang est susceptible de toutes les impressions, que les corps étrangers peuvent faire sur sa masse, nous remarquons souvent dans une même maladie des effets, & des

ſymptomes contraires. Le malade eſt tantoſt dans une fiévre extrêmement violente, il a le poulx élevé, le viſage, & les yeux tout en feu, ſon urine eſt rouge & enflamée; &c. & un moment aprés il ſent un froid glaceant dans tous les membres, le viſage devient pâle, le poulx foible, & languiſſant, & l'urine cruë, & aqueuſe, &c. Il y a aſſez d'apparence que cette grande diverſité de ſymptomes eſt cauſée par celle des ſucs, qui ſe mêlent ſucceſſivement avec le ſang, & qui le rarefient, ou le condenſent.

Lorſque la bile, ou quelqu'autre ſuc de cette nature, paſſe dans les vaiſſeaux, il agite en même temps la maſſe du ſang, & le rarefie : le ſang rarefié coule avec impetuoſité dans toutes les parties, & fait deſſus les impreſſions que je viens de dire : Si quelque ſuc aigre y coule enſuite, & qu'il ait aſſez de force pour le condenſer, il produit des effets contraires, il l'épaiſſit tellement qu'il a peine à ſe mouvoir, & à ſe diſtribuer dans les parties, d'où vient le froid, que les malades y ſentent la pâleur du viſage, la foibleſſe du poulx, & la caducité de l'urine.

Ces changemens ſont plus, ou moins prompts, & ſenſibles, ſuivant que ces differens ſucs coulent plus ou moins abondamment dans les veines, & qu'ils ont plus ou moins de force.

CHAPITRE XVII.

De l'impreſſion que les matieres huileuſes, ou ſulphurées font ſur la maſſe du ſang, & ſur les parties.

QUOIQUE les matieres huileuſes ſoient propres à adoucir l'aigreur, la ſalure, l'acrimonie & l'amertume des humeurs ; elles ne laiſſent pas d'alterer la maſſe du ſang, & de la corrompre. Elles font deſſus des impreſſions differentes ſelon qu'elles ont plus ou moins de diſpoſition à s'enflamer, & leur acide à s'exalter & à ſe dégager des parties groſſieres qui l'embarraſſent.

Lorſque les parties huileuſes ou ſulphurées qui ſe mêlent avec la maſſe du ſang, s'enflament ; elles allument dans toutes les parties un feu, qu'on ne ſçauroit éteindre : le ſang boût dans les vaiſſeaux ; il y roule avec une rapidité

inconcevable ; il les ouvre & les rompt souvent d'où il s'épanche jusqu'à la derniere goutte. Les esprits prennent feu, pour ainsi dire, & se meuvent dans le cerveau & dans les nerfs avec tant de desordre & de confusion, qu'ils dereglent tous les mouvemens de la machine, & détruisent entierement l'œconomie des fonctions. Les humeurs sont dans le tumulte & le déreglement ; elles ne sont plus capables d'aucunes fonctions ; elles excitent des mouvemens contre nature, & causent des agitations tout-à-fait violentes. La plupart des Medecins modernes, attribuent aux soufres la cause des fiévres continuës, des fiévres pourprées & pestilentielles, & des symptomes differens qui les accompagnent.

Hippocrate leur attribuë aussi la cause des inflammations, & des fiévres ardentes. Il dit dans le Livre quatriéme des Maladies, en parlant des inflammations qui arrivent aux ulceres, & de la fiévre qui leur succede, que les personnes qui sont incommodées d'ulceres, & qui d'ailleurs se portent bien, ne sont point attaquées de fiévre à moins que la matiere qui les entretient, ne

devienne plus onctueuse qu'elle n'étoit, & que rentrant dans les veines elle n'agite la masse du sang, & ne l'enflâme. Il ajoûte qu'elles sentent d'abord beaucoup de feu & de douleur dans la partie, & que la fiévre les saisit ensuite. *Quibuscumque verò hominibus febris incidit, si nihil aliud male habeat homo, à pinguiore quam oportet existente humore incidit, & venæ impletæ dolorem ac calorem ulceri inducunt. Hoc autem calefactum, etiam reliquum corpus calefacit.*

Il ajoûte dans le douziéme Chapitre du deuxiéme Livre des differences des fiévres, que dans les douleurs & les inflammations de la pleure, & des muscles intercostaux, la partie la plus subtile & la plus onctueuse du sang se brûlent & se consomment, & qu'elles degenerent en bile, comme la plus crasse se change en melancolie. *Ubi verò sanguis admodum exuritur, mutatur penitùs, pars enim tenuissima, simul ac pinguis in croceam bilem: crassior verò in atram vertitur.*

Il dit ensuite que dans la fiévre la lymphe où la serosité qui est mêlée avec le sang, & qui le rafraichit, se dissipe,

& que ce qu'il y a d'onctueux reste dans les veines, qu'il s'y exalte & s'enflâme encore davantage. *Calescente sanguine exhalat maximè per hunc humor aquosus, qui febri est infestissimus, relinquitur autem pinguis ac levis, qui est biliosus, & febri maximè nutrimentum est.* Ce qu'on remarque principalement dans les malades de la fiévre etique, dont le sang & l'urine sont ordinairement gras & huileux.

Il semble que Galien soit aussi de ce sentiment lorsqu'il dit dans le Livre deuxiéme des Temperamens, que ce qu'il y a d'onctueux dans le sang, sert d'alimens & de nourriture à la chaleur. *Quicquid in sanguine pingue, leve & tenue est, id in calidioribus corporibus alimentum quoddam calido fit, &c.*

Si l'acide qui est contenu dans les matieres sulphurées, se dégage, il produit des effets contraires : il épaissit la masse du sang & des esprits, il aigrit les humeurs & fait sur les parties les mêmes impressions que les autres acides.



CHAPITRE XVIII.

De l'inſipidité du ſang.

LORSQU'UNE matiere inſipide ſe mêle avec le ſang, elle ralentit ſon mouvement, & diminuë ſon activité ; elle affoiblit la liaiſon de ſes principes, & la trouble en quelque maniere.

Le ſang eſt aqueux, terreſtre, & depourveu d'eſprits ; il a peine à ſe rarefier dans le cœur ; il n'anime, & ne nourrit plus les parties, comme il faiſoit, & ne fournit plus à l'ame ſenſitive de particules propres à la reparer.

Les parties deviennent languiſſantes ; le moindre travail, & la moindre agitation les fatigue, & les incommode. L'eſprit s'affoiblit, comme le corps ; & il n'eſt plus capable de penſées ſublimes, ni d'aucune application conſiderable.

Les ſucs qui ſe ſeparent de la maſſe du ſang, deviennent ſi foibles, qu'ils n'excitent dans le corps que de legers

mouvemens, & des fermentations imparfaites ; les fonctions ne se font qu'avec peine ; le corps reste dans une paresse, & dans une impuissance d'agir; l'on est dans une disposition continuelle à l'assoupissement, & dans une langueur, & une foiblesse universelle.

CHAPITRE XIX.

De l'impression que les choses douces font sur le sang & les humeurs.

De tous les corps, qui se mêlent avec la masse du sang, les doux sont les moins malfaisans, & ceux qui causent moins de trouble, & de dereglement dans les fonctions. Aprés qu'Hippocrate parle dans le Livre de l'Ancienne Medecine, de la force des saveurs, & de leur action sur le corps, & sur la masse du sang & des humeurs, il dit que la douce est la moins incommode de toutes. *Si utrique dulcis omnium commodissimus existit.* Cependant les choses douces ne laissent pas d'agir sur la masse du sang, de la faire fermenter, & de donner occasion à ses principes de se desunir.

Elles agitent les principes du sang ; elles les ébranlent, & les desunissent ; elles excitent ses parties douces à se mouvoir, & à se separer des autres, lorsqu'elles n'ont point de disposition à s'unir avec elles à cause de la disproportion de mouvement, de grosseur, & de figure de leurs parties ; elles luy font perdre de cette maniere son temperament, & sa constitution naturelle.

Elles affoiblissent aussi les qualitez des sucs, qui se separent de sa masse ; elles diminuënt leur activité ; elles troublent l'œconomie de leurs fonctions, & donnent lieu a beaucoup de maladies. Il me souvient d'avoir leû quelque part qu'on a trouvé dans un homme mort d'une maladie longue, la vesicule du fiel remplie d'une liqueur douce, sans qu'on y ait remarqué aucune autre cause, qui eût pû le faire mourir : Hippocrate, dit aussi dans le sixiéme Livre des Maladies populaires, que lorsque les excremens des oreilles, qui doivent estre amers, deviennent doux, les malades sont dans un danger extrême. *Hominibus sordes in auribus dulcis quidem, lethalis, amare verò non.* En effet lorsque ces sucs changent de nature,

il y a apparence, que tous les autres, qui sont dans le corps, en font de même, & qu'ils ne font plus aucunes fonctions.

On peut encore dire que toutes les choses douces ayant beaucoup de disposition à s'aigrir, & à se corrompre, elles peuvent faire sur la masse du sang, & des humeurs la même impression, que les aigres, & causer les mêmes incommoditez. *Mellita & ex sesamo parata*, dit Hippocrate dans le Livre des Affections, *ructum acidum maximè faciunt.*

Elles peuvent aussi quelquefois devenir ameres par l'évaporation de l'acide le plus subtil, qui y est contenu, & causer dans ces occasions les mêmes effets, que les choses ameres. Galien est de ce sentiment, il dit dans le Commentaire troisiéme sur le Livre d'Hippocrate de la maniere de vivre dans les maladies aiguës, que les humeurs douces sont propres pour la generation de la bile, & que de toutes les choses douces, le miel est la plus bilieuse, parce qu'elle est la plus douce, & le vin doux ensuite. *Ad generationem bilis amaræ idonei*, dit-il, *dulces humores. Quo*

fit

fit ut omnium horum mel bilescat, quod dulcissimum sit, deindè & dulcia vina.

CHAPITRE XX.

De la corruption du sang, & de ses effets.

SI la matiere étrangere, qui est mêlée avec le sang, a de la malignité, elle agit dessus d'une maniere bien plus forte, que les precedentes : Elle le coagule entierement ; ou elle rompt la disposition de ses fibres ; elle détruit ainsi la liaison de ses principes, & leur en fait prendre de toutes contraires à celles qu'elles avoient auparavant. Son action est plus, ou moins forte, selon que sa malignité est plus, ou moins grande.

Nous remarquons les effets de sa corruption dans les fiévres putrides, & dans toutes les maladies contagieuses. Dans les unes un acide corrosif ronge les nerfs, & les parties membraneuses, & mettant les esprits en desordre, il cause des douleurs aiguës, des inflammations, des tremblemens, des convulsions, des delires, des vomissemens,

& des hoquets importuns, &c. Il coagule le ſang en differentes parties, & y forme des charbons, des bubons, des exanthemes, & des taches rouges, bleuës, noires, ou livides, comme il arrive dans les fiévres peſtilentielles, & dans les pourprées; s'il coagule quelque portion de ſang dans le cœur, il cauſe des palpitations, & des ſyncopes; il lie les eſprits, & produit des affections ſoporeuſes; il eſt même quelquefois aſſez puiſſant pour coaguler entierement la maſſe du ſang & des eſprits, & cauſer une mort ſubite.

Dans les autres une matiere acre, ou amere ſe mêle avec le ſang; elle rompt la diſpoſition de ſes fibres & les éloigne les unes des autres; & elle agite ſes parties avec tant de violence, qu'elles rompent, ou qu'elles ouvrent les vaiſſeaux, & cauſent des hemorragies, & des inflammations mortelles. Les malades ſont ſans ceſſe dans la crainte d'eſtre ſuffoquez à cauſe de la grande abondance du ſang, qui ſe décharge dans le cœur & dans les poulmóns; Ils ont des ſentimens de ſoif, qu'ils ne ſçauroient éteindre; plus ils boivent, plus ils veulent boire; ils reſſentent par

tout le corps une chaleur si violente, qu'il leur semble estre dans une fournaise; l'on en a même vû se precipiter dans des puits & des étangs. Les esprits sont dans un desordre continuel; ils causent des insomnies, des delires, des phrenesies, des rages, & des fureurs, ce qu'on a remarqué dans beaucoup de pestes; le sang même, qu'on tire aux malades, ne peut perdre sa fluidité.

Les matieres sulfurées peuvent aussi causer la pluspart des accidens, dont je viens de parler, soit par leur grande inflammabilité, ou par la force de la corrosion de l'acide qu'elles contiennent. Il y a, par exemple, dans l'arsenic un soufre * corrosif qui ulcere & pourrit tout ce qu'il touche, & dont la vapeur est si dangereuse & si maligne, qu'elle attaque les parties nerveuses & membraneuses, le cœur, le cerveau, les poulmons, & la vessie, &c. qu'elle met les esprits en desordre & en confusion; qu'elle corrompt la masse du sang & des humeurs, & tuë la pluspart de ceux, qui la respirent. Ce qui a donné occa-

* *De quelle façon les corps sulphurez concourent à la corruption du sang.*

ſion à quelques Auteurs de luy attribuer la cauſe de la peſte, & de toutes les fiévres peſtilentielles, à cauſe du rapport qu'il y a entre les effets de ce mineral, & ceux qu'on remarque dans ces maladies.

Ce n'eſt pas la quantité de la matiere, qui ſe mêle avec le ſang, qui le gâte, & qui le corrompt. Un peu de ſalive; quelques vapeurs, qui ſortent du corps d'un peſtiferé, d'un lepreux, ou d'un verollé; quelques eſprits, qui entrent dans le corps par la morſure, ou la piqueure d'un animal venimeux, ſont capables de corrompre toute ſa maſſe, de la coaguler ſur le champ, de rompre entierement la diſpoſition de ſes fibres. Ce qui a fait dire à Galien dans le Chapitre cinquiéme du ſixiéme Livre des parties affectées, qu'il y a beaucoup de choſes, dont la maſſe eſt fort petite, qui ne laiſſent pas de cauſer de grandes alterations dans le corps, même par le ſimple attouchement. *His conjecturis facilè deprehenditur, parvæ molis res quaſdam, ſolo tactu, maximas inducere alterationes.* Il avoit dit auparavant dans le Chapitre ſeptiéme du Livre troiſiéme en parlant de lE'pilepſie, &

de la piqueure des bestes venimeuses. *Necesse est ut excogitemus substantiam quandam esse, aut spiritalem, aut fluidam, quæ ut mole minima, ita facultate quàm maxima est.*

CHAPITRE XXI.

De la nature des levains.

J'APPELLE levain un corps composé de parties extrêmement tenuës, & capables d'un grand mouvement, lequel étant mêlé en petite quantité avec un autre le fait fermenter, & donne occasion à ses principes de se desunir.

Le corps n'est que la cause occasionnelle de la fermentation; il excite simplement les principes de celuy, avec lequel il se mêle, à se mouvoir, & à prendre d'autres arrangemens, & d'autres liaisons.

Par une cause occasionnelle j'entens une cause efficiente, qui met en mouvement & en desordre les parties essentielles des corps mixtes simples, & les parties integrantes premieres des mixtes composez, & les empêche de se re-

joindre comme auparavant. Ainsi la fermentation ne dépend que du mouvement, & de l'agitation des parties essentielles, ou integrantes premieres du corps, qui se fermente, & celuy qui le fait fermenter ne leur donne que l'occasion de se mouvoir.

Tous les levains ne sont pas de même nature ; leurs parties ne sont pas meuës, ni figurées de la même maniere ; elles n'ont pas la même grosseur, & n'agissent pas de la même façon. Les uns sont forts, & les autres vont avec lenteur ; dans les uns l'aigre domine, le salé, l'austere, ou l'acerbe, & l'acre, ou l'amer dans les autres ; dans les uns il y a plus d'huileux, & dans les autres il y a plus de doux ; les uns enfin excitent les principes d'un corps à se mouvoir d'une façon, & les autres d'une autre.

Les uns, & les autres leur font prendre des liaisons conformes à la nature, au mouvement, & à la structure particuliere de leurs parties.



CHAPITRE XXII.

De la maniere d'agir des levains.

L'Action des levains sur les corps est sensible, ou insensible ; elle est sensible lorsqu'ils les font fermenter, & qu'ils agitent d'abord leurs principes, comme il arrive quand on mêle du levain avec la paste ; elle est insensible lorsqu'ils agissent dessus imperceptiblement, & leur action ne paroît que par les alterations, qu'ils y causent, ce qu'on remarque quand on mêle quelque matiere avec le vin pour le faire aigrir.

Les fermentations, que les levains excitent dans le corps, se font avec effervescence, ou sans effervescence. Elles se font avec effervescence lorsqu'ils agitent en même temps les parties integrantes & les parties essentielles des mixtes simples, & les parties integrantes dernieres & premieres des composez, ce qui arrive dans toutes les fermentations ordinaires. Elles se font sans effervescence, quand elles agitent

ſimplement les parties eſſentielles, ou les parties integrantes premieres des corps, ſans toucher aux autres, comme il arrive dans le vin qui s'aigrit.

Enfin pour les fermentations accompagnées de chaud, comme celle qui ſe fait quand on méle l'eſprit de vitriol avec l'huile de therebentine; de froid, comme celle qui arrive dans le mélange du même eſprit avec celuy d'urine. Les unes, dis je, ſont accompagnées de chaleur à cauſe de l'agitation des parties huileuſes & ſulfurées qui ſont contenuës dans le corps qui ſe fermentent, leſquelles étant meuës & figurées en un certain ſens excitent en nous ce ſentiment par l'impreſſion qu'elles font ſur l'organe du toucher: Les autres au contraire cauſent des ſentimens de froid par l'action des acides ſur le même organe.

Auſſitoſt que les puiſſans levains ſe mêlent avec les corps, ils agitent en même temps leurs principes; ils écartent leurs parties eſſentielles, ou leurs parties integrantes premieres les unes des autres; ils les deſuniſſent, & les font ſe mouvoir, & ſe rejoindre d'une maniere differente.

Les

Les parties eſſentielles des mixtes ſimples, & les integrantes premieres des compoſez étant excitées par celle des levains de la maniere que je viens de dire, celles qui ſe deſuniſſent les premieres, agitent celles qui les approchent, & les ébranlent de la même façon; celles là en ébranlent d'autres; & ſe deſuniſſant ainſi les unes les autres, il ſe fait une diſſolution entiere des parties eſſentielles, ou integrantes premieres des mixtes, leſquelles reprennent enſuite des liaiſons differentes de celles qu'elles avoient auparavant.

Lorſque toutes les parties eſſetielles, ou integrantes premieres d'un mixte, ou du moins que la plus grande partie ſe deſunit, & qu'elles prennent d'autres liaiſons, il ſe corrompt; mais s'il n'y en a qu'une partie, il s'altere ſimplement ſans ſe corrompre.

Les foibles levains agiſſent ſur les corps avec moins de violence, & ne cauſent ordinairement dans les mixtes que de ſimples alterations.



CHAPITRE XXIII.

De l'action des levains sur la masse du sang, & des humeurs.

LES levains agissent sur la masse du sang & des humeurs, comme sur les autres corps; ils excitent ses principes à se mouvoir, & à prendre des liaisons plus, ou moins opposées à celles qui sont necessaires pour la santé, & pour la vie.

L'action des levains sur la masse du sang est differente par rapport à la diversité de leur nature, & au mouvement, à la grosseur, & à la figure particuliere de leurs parties. Ceux où l'acide domine, le salé, l'austere, ou l'acerbe coagulent le sang: Ceux où domine l'acre, ou l'amer, rompent la disposition de ses fibres, & détruisent la liaison de ses principes. Ceux où domine l'huileux, agitent extraordinairement sa masse; ils l'enflâment & la font boüillir. Ceux où domine le doux, font sur elles des impressions differentes par rapport à la diverse disposition de ses parties.

Les unes agiſſent d'abord ſur la maſſe du ſang, comme le venin qui entre dans le corps par la morſure, ou la piqueure de l'aſpic, de la vipere, de la couleuvre, & du ſcorpion, &c. l'action des autres eſt inſenſible, & elle ne paroît que long-temps aprés qu'elle eſt dans le corps, comme le venin des beſtes enragées; c'eſt un feu caché ſous la cendre, mais qui s'enflâme tout d'un coup, & qui fait de grands ravages; il attaque le cœur, & le cerveau; il deregle le mouvement des eſprits; & il corrompt entierement la maſſe du ſang & des humeurs.

Les fermentations que les levains excitent dans le ſang, ſont differentes, ſuivant la diverſité de leur action. Les unes ſe font avec effervefcence, & les autres ſans effervefcence. Elles ſont ſans effervefcence lorſque les levains n'agiſſent ſimplement que ſur les parties eſſentielles du ſang, ou ſur ſes parties integrantes premieres, & qu'ils n'y excitent qu'un mouvement interne, qui les deſunit, comme il arrive dans quelques maladies malignes, dans leſquelles on ne remarque aucune alteration dans le poulx, ni aucun changement

dans les urines, quoyqu'elles soient de la derniere violence, & qu'elles accablent tout d'un coup les malades ; elles se font avec effervescence lorsque l'agitation se communique aux parties integrantes dernieres du sang, & qu'elles soûtiennent une partie de l'effort, & de la violence des levains, comme il arrive dans les autres maladies.

Les unes sont accompagnées de chaleur, & les autres de froid. Elles sont accompagnées de chaleur lorsque le sang, & les esprits se dilatent, & se rarefient, & qu'ils se portent avec impetuosité dans les parties, ce que nous remarquons dans toutes les fiévres continuës ; elles sont accompagnées de froid lorsqu'ils se condensent, & s'épaississent, & qu'ils coulent foiblement dans les nerfs, & les arteres, d'où viennent les frissons dans les fiévres intermittentes, & le froid qui accompagne quelques maladies malignes.

Ces fermentations produisent des effets differens, selon que les parties integrantes premieres du sang sont plus, ou moins agitées, que leur desunion est plus, ou moins grande, qu'elles se meuvent d'une telle, ou telle maniere,

que les liaiſons qu'elles prennent, ſont plus ou moins contraires à celles qu'elles avoient auparavant ; & que leur agitation ſe communique aux parties eſſentielles. Par exemple, la ſalive d'un chien enragé, celle de l'aſpic, & de la vipere, la vapeur qui ſort du corps d'un lepreux, d'un verollé, & d'un peſtiferé, &c. Les exhalaiſons, & les vapeurs malignes qui s'élevent des cloaques, & des mines d'arſenic, & d'orpiment, & qui infectent l'air, &c. cauſent des maladies, & des ſymptomes differens, parce qu'elles ont des mouvemens, des groſſeurs, & des figures differentes ; qu'elles font par conſequent ſur les parries, & ſur la maſſe du ſang, & des humeurs des impreſſions differentes ; qu'elles donnent occaſion à leurs principes de ſe mouvoir diverſement, & de prendre des liaiſons diverſes ; & proportionnées à leur nature, & au mouvement, à la groſſeur, & à la figure parriculiere de leurs parties.

Les levains de même nature agiſſent ſur la maſſe du ſang & des humeurs de la même maniere, & produiſenr les mêmes effets ; comme ceux qui ſont

de differente nature, agiſſent deſſus diverſement, & cauſent des maux, & des ſymptomes differens.

S'il ſe rencontre dans le corps quelque levain particulier, il agit deſſus d'une façon particuliere, conforme à ſa nature, & à la diſpoſition de ſes parties ; & il fait naître des maladies, & des ſymptomes particuliers.

C'eſt, ſelon ma penſée, ce qui donne occaſion aux maladies extraordinaires qui arrivent de temps en temps. Les vapeurs, & les exhalaiſons qui s'élevent en certains temps, & en certains lieux des eaux, & de la terre, & qui ſe mêlent avec l'air, & les alimens, donnent ſouvent lieu à ces ſortes de maux. Comme elles entrent dans le corps avec les alimens, & avec l'air, qui le penetre, & qui le touche, elles déreglent le mouvement du ſang, des eſprits, & des humeurs, elles troublent leurs principes, & leur donnent occaſion de ſe mouvoir d'une telle, ou telle maniere, & de prendre de telles, ou telles liaiſons, ſelon qu'elles ſont meuës, & figurées d'une telle, ou telle façon, & qu'elles ont de telles ou telles groſſeurs.

CHAPITRE XXIV.

Des esprits animaux, & de leurs alterations particulieres.

JE ne repeteray point ce que j'ay dit de la nature de l'ame sensitive, ou des esprits des animaux, je parleray simplement des alterations qu'elle reçoit par le mélange, & par l'action des corps étrangers, & des incommoditez qu'elle cause.

Ce que j'ay dit des alterations particulieres du sang, se doit entendre de celles des esprits; les mêmes corps, & les mêmes agens qui le troublent, font sur eux les mêmes impressions.

Quoyque le sang soit pur, les esprits ne laissent pas de s'alterer, & de causer du trouble dans le corps. Ils s'alterent par le mélange des sucs impurs qui se criblent dans le cerveau, par les impressions qu'ils reçoivent de l'air, & des differens corps dont il est chargé, & par l'action des sucs, & des matieres corrosives qui agitent rudement les nerfs.

Ils s'alterent encore lorſque le ſang, dont ils ſe forment, ne ſe deflegme, & ne ſe purifie pas aſſez dans les lieux où il ſe décharge des ſucs groſſiers, dont il eſt chargé ; & quand les parties nerveuſes ſoufrent par l'action de quelque corps.

La matiere étrangere, qui ſe mêle avec les eſprits, altere leur mouvement, ou leur temperament : Elle altere leur mouvement lorſqu'elle le trouble, & le rend plus, ou moins vîte ; elle altere leur temperament lorſqu'elle les aigrit ; ou qu'elle leur communique quelqu'autre ſaveur nuiſible ; ou enfin qu'elle les rend plus tenus, plus groſſiers, ou plus onctueux, & plus inflammables qu'ils n'étoient.

Lorſque les eſprits ſe trouvent ſimplement agitez par le mélange d'une matiere étrangere, ou qu'elle en eſt dehors ſans qu'ils ayent ſoufert aucune alteration dans leur ſubſtance, leur agitation ſe communique au ſang, & à toutes les parties, ce qui donne quelquefois occaſion aux fiévres ephemeres ; mais elle ne dure qu'autant que cette matiere eſt mêlée avec eux ; & elle ceſſe ſi la matiere qui ſe mêle avec

les eſprits animaux, eſt aigre, ſalée, auſtere, acerbe, ou de quelqu'autre ſaveur ſemblable, elle les lie, & les embarraſſe; elle empêche qu'ils ne coulent abondamment dans les organes des ſens, d'où viennent les diſpoſitions à l'aſſoupiſſement, les baaillemens, la triſteſſe profonde, la pareſſe, & la nonchalance dans ce qu'on fait; elle les fixe même quelquefois, & cauſe une mort ſubite. *Vvillis* dans le Chapitre de l'Apoplexie rapporte l'hiſtoire d'un Vieillard cacochyme, & aſthmatique, qui ſentoit de la peſanteur dans la teſte, & de l'engourdiſſement dans tous les membres, lequel ayant perdu en un moment le ſentiment, le mouvement, le poulx, & la reſpiration, & étant devenu froid, & preſque tout roide, mourut ſans qu'on pût jamais l'échaufer, ni le faire revenir; & ſon corps ayant eſté ouvert, on ne trouva dans le cerveau, ni dans le cœur aucun ſang extravaſé, aucunes feroſitez, aucune tumeur, ni aucun autre corps étranger, qui euſt pû le faire mourir: on trouva ſeulement dans les poulmons une feroſité écumante, qui luy cauſoit la difficulté de reſpirer, mais qui n'étoit pas

capable de luy causer la mort.

Cependant cette matiere ne laisse pas d'agiter quelquefois les esprits, & de leur donner des mouvemens tumultueux, & irreguliers dans le cerveau, & dans les nerfs, d'où viennent les convulsions epileptiques. Elle agit dans cette occasion, comme font les esprits de nitre, & de vitriol, quand on les mêle avec les esprits volatils d'urine, de corne de cerf, ou de sel armoniac. Elle y cause une rarefaction prompte, & violente, laquelle recommençant de fois à autre, agite violemment toutes les parties, & déregle entierement leurs fonctions.

Si cette matiere coule sur les nerfs, elle les pique, & les irrite, ils poussent en même temps les esprits avec impetuosité dans les parties, & y excitent des convulsions, ou de simples mouvemens convulsifs. *Galien* en parle de cette maniere dans le douziéme Livre de la Methode de guerir. Il dit que la convulsion est quelquefois excitée par une humeur tenuë, & corrosive qui pique les nerfs, & les irrite. *Vel ex mordente & tenui humore, qui nervosa corpora rodat.*

Toutes les parties ressentent les effets de l'impression que cette matiere fait sur les esprits, & sur les nerfs. Le cœur est travaillé de palpitations, & de tressaillemens lorsque les nerfs qui s'y portent sont agitez, & que les esprits qui y coulent, s'y meuvent tumultueusement Les poulmons sont aussi travaillez de mouvemens convulsifs par la grande agitation de leurs nerfs, & des esprits, qui y sont contenus, le diaphragme, & les muscles qui servent à la respiration étant aussi agitez par l'irritation des nerfs qui s'y répandent, & par le mouvement irregulier des esprits, qui y coulent, ils soufrent des contractions, ils pressent les poulmons, & en chassent l'air avec violence, d'où viennent les difficultez de respirer, & les hoquets, &c. Galien l'a remarqué dans le Livre cinquiéme des causes des symptomes. *Sunt*, dit-il, *qui singultum quoque convulsionis speciem esse arbitrentur, atque duplex inspirantium revocatio nonnunquam ob musculorum inspirationi servientium convulsionem fieri solet. Est quadam inspirationis species ad convulsionem pertinens, ac ipsa quoque convulsis musculis inspirationem ef-*

ficientibus eveniens. Hanc Hippocrates ſpiritum vocat offendentem dùm ad externa erumpit.

Enfin lorſque cette matiere irrite les nerfs qui ſe portent dans une partie, & que les eſprits coulent par ſaillies, & par repriſes, elle cauſe des contractions involontaires dans les muſcles, qui la font mouvoir.

Si la matiere qui ſe mêle avec les eſprits eſt acre, ou amere, elle les agite, & cauſe des inſomnies, des delires, & des extravagances, des agitations, & des mouvemens déreglez.

Les eſprits ainſi agitez cauſent des inſomnies lorſqu'ils tiennent le cerveau bandé, & qu'ils coulent ſans interruption dans les organes des ſens. Quand ils ſe meuvent irregulierement dans le cerveau, & qu'ils s'appliquent en même temps à pluſieurs traces, & à pluſieurs veſtiges d'objets differens, l'ame en a des idées confuſes, d'où s'enſuivent les delires, & les extravagances. Si leur mouvement eſt tout-à-fait dereglé, ils troublent toutes les fonctions de l'ame, & du corps, & cauſent des rages, & des fureurs.

Les matieres aigres, & ſalées, &c.

qui se mêlent avec les esprits, ne laissent pas aussi de causer ces sortes d'accidens lorsqu'ils ont peine à s'unir avec eux, & à arrester leurs parties les unes auprés des autres.

Si la matiere étrangere qui se mêle avec les esprits est douce, & que ses parties n'ayent aucun rapport, ni aucune conformité de mouvement, de grosseur, & de figure avec les leurs, elle les trouble, & les agite plus, ou moins, selon que le mouvement, la grosseur, & la figure de leurs parties sont plus, ou moins differens. Si elle est sulphurée, elle les enflâme & les agite avec tant de violence, qu'ils se meuvent dans le cerveau & dans les nerfs avec une rapidité & une confusion tres-grande, d'où naissent les desordres de l'imagination, les pertes de la memoire, les agitations, les insomnies, les mouvemens convulsifs & les phrenesies, &c. Et si leur acide vient une fois à se separer, il produit les effets des autres acides.

Enfin si cette matiere est insipide, les esprits deviennent aqueux, & grossiers; ils se meuvent avec lenteur; ils ne reçoivent plus aisément les impres-

ſions des objets exterieurs ; la vivacité de l'eſprit ſe perd, & l'ame ſenſitive ne fait plus paroître le brillant qu'elle avoit ; le corps ſoufre, comme l'eſprit ; & les fonctions ne ſe font plus avec la même liberté, ni avec la même perfection qu'elles ſe faiſoient auparavant.

Les eſprits ſoufrent de l'alteration lorſque quelque corps étranger agite les nerfs, où ils ſont contenus ; l'impreſſion qu'il fait deſſus ſe communiquant auſſitoſt aux eſprits, & les mettant en deſordre, & en confuſion.

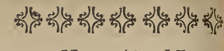
Mais de tous les corps qui agiſſent ſur les eſprits, je n'en trouve point dont l'action ſoit ſi prompte, ni ſi ſurprenante que celle des odeurs. Elles frappent tout d'un coup le cerveau ; elles le troublent en un inſtant : elles déreglent entierement ſes fonctions ; elles cauſent des mouvemens convulſifs, des delires, des ſuffocations, des douleurs de teſte inſupportables, des tremblemens, & mille autres maux dont les femmes, & la pluſpart des hommes ſe trouvent agitez ; ſoit qu'elles irritent les nerfs ; qu'elles aigriſſent les eſprits, & les condenſent ; ou que les

agitant extraodinairement, elles leur donnent des mouvemens tumultueux, & irreguliers.

Les odeurs n'agissent cependant sur les esprits, & sur les nerfs, que comme les autres corps. Toute la difference qu'il y a, c'est que les odeurs, ou les vapeurs qui sortent des corps, qu'on nomme odorans, sont des corps extrémement tenus, & capables d'un grand mouvement, & d'une action bien plus forte que celle des autres.

Les effets ne sont pas semblables; ils different par rapport à la diversité de leur nature, & de leur mouvement, & à la disposition particuliere des corps qui les reçoivent.





V. PARTIE.

Des alterations particulieres des humeurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des vices particuliers des humeurs.

DEs sucs qui se criblent dans le le corps les uns sont utiles, comme j'ay déja dit, & les autres inutiles.

Les sucs utiles se remêlent avec le sang, & ont leurs usages particuliers dans le corps, comme la salive, le levain, ou le dissolvant naturel de l'estomac, le suc pancreatique, le suc melancolique, & la lymphe, &c. Les inutiles ne se remêlent point avec le sang, & n'ont aucun usage dans le corps, comme l'urine, la sueur, les larmes, & les excremens qui coulent du nez, & des oreilles, &c.

Ces sucs ne sont pas toûjours bien conditionnez

conditionnez ; ils pechent ſouvent en quantité, ou en qualité. Ils pechent en quantité lorſqu'il s'en ſepare trop, ou trop peu ; que leur cours eſt arreſté, & qu'ils rentrent dans les vaiſſeaux. Ils pechent en qualité lorſqu'ils ſont plus, ou moins aigres, ſalez, onctueux, amers, doux, & fluides, &c. qu'ils ne doivent eſtre naturellement ; ou qu'ils changent de nature, que les ſucs aigres, par exemple, deviennent doux, amers, ou inſipides, &c.

Les ſucs utiles pechent encore en quantité quand ils ſe remêlent avec le ſang en trop grande, ou en moindre abondance.

Tant que ces ſucs ſont dans leur état naturel, ils ne cauſent point de trouble dans le corps ; mais du moment qu'ils pechent en quantité, ou en qualité ; ils l'incommodent, & le bleſſent ; ils y excitent des mouvemens déreglez, & des fermentations vicieuſes ; ils alterent la maſſe du ſang, & donnent lieu à ſes principes de ſe deſunir.

Galien parlant des effets de leur abondance, & de leur impureté, il dit dans le deuxiéme Livre des parties affectées, que s'ils pechent ſimplement en quan-

tité, & qu'ils soient retenus dans les lieux, où ils se criblent, & se déchargent, ils y causent de la tension, & de la pesanteur; mais que s'ils pechent en qualité, & qu'ils soient aigres, ou salez, &c. qu'ils les piquent, & les divisent, comme fait une aiguille qu'on y enfonce, & qu'elles y causent les mêmes sentimens de douleur. *Neque cùm acu quispiam vulneratur alio affectu laborat, quàm si ab acri humore facta fuisset erosio, ut potè per utrumque affectum corrupta continuitate. Igitur non eandem doloris speciem excitant mordax humor, & plurimus; nam ille rodendo dolorem excitat, hic verò tendendo flatuosi spiritûs instar, ac veluti urina vesicam intendit, cùm non redditur.*

On connoît ordinairement la nature de l'humeur qui peche par l'impression qu'elle fait sur la langue; par la couleur, & la consistence du sang qu'on tire aux malades, & par les symptomes qui accompagnent la maladie. On la connoît aussi quelquefois par la couleur, & la consistence de l'urine, & des excremens, & par la couleur de la peau.

Galien dit dans le Commentaire quatriéme sur le Livre d'Hippocrate de la maniere de vivre dans les maladies aiguës, que si la langue devient amere, elle marque que la bile peche; & que si elle est salée, elle fait connoître que l'humeur, qui cause le mal, est de même nature. *Cùm lingua amarulenta redditur flavam redundare bilem ostendit, cùm salsa salsum, salsuginosumque humorem appellatum.* Et lorqu'il explique ces paroles d'Hippocrate. *Si salsæ carnes gustanti, redundantiæ signum.* Il dit que la couleur de la langue n'est pas seule à nous indiquer l'humeur qui peche; que la saveur qu'on y sent nous indique aussi que nous connoissons la bile jaune à l'amertume, & la noire à l'aigreur, les humeurs acres à l'acrimonie, les douces à la douceur, & les salées à la salûre, &c. *Non modo linguæ color, sed ejus etiam vis gustatoria supervacuos humores ostendit. Sic igitur quibusdam amaro sapore infectam linguam habentibus, omnia quamvis dulcissima, judicantur amara, &c Nonnullis verò salsa propter saporem, qui salsus dicitur: hujus verò rei perspicuum indicium in ipsis rectè valentibus*

est. Si quis enim absinthio gustato continuò ab ipso aliquid aliud degustet, amarum illud apparebit, &c. Quamobrem sic & in morbis cùm lingua impura, & excrementis affluens sit, secundum excrementi naturam ciborum sapor linguæ saporem referet. Dans le Commentaire sur le Livre sixiéme des Maladies populaires.

Il s'en explique encore plus clairemement dans le Livre quatriéme des Causes des symptomes. Il dit que les alimens ne font aucune impression sur les papilles nerveuses de la langue lorsqu'elles sont imbuës de quelque suc impur ; & qu'ils paroissent amers, doux, aigres, salées, ou d'une autre saveur par rapport à celles de ce suc. Il ajoûte que dans la jaunisse l'on trouve amer tout ce que l'on prend, & qu'en d'autres incommoditez on le trouve salé, acide, acre, ou de quelqu'autre saveur fâcheuse, parce qu'il dissout l'humeur qui s'est attachée au palais & à la langue, laquelle étant en mouvement agit sur l'organe du goût, & fait dessus des impressions conformes à la grosseur, & à la figure particuliere de ses parties. *Depravata verò saporum*

sensio cùm lingua alieno quopiam humore fuerit imbuta, evenire consuevit, ut omnia quæ gustaverit quis vel salsa, vel amara esse, vel alium quempiam saporem absurdum, sivè is effabilis sit, sivè ineffabilis videatur. Gustandi vis, ajoûte-t-il, *interdùm linguæ affectum rebus sensibilibus inesse putat. Quippè per morbum regium bilis amarorem non linguæ, sed saporum quos degustat, pathos esse suspicatur. Atque per alias quasdam affectiones cibos vel salsos vel acidos esse putat. Adveniente enim extrinsecus re sensibili, moventeque viciatum humorem, qui hactenùs in linguâ quietus latebat, sentit quidem gustandi facultas non rem sensibilem extrinsecùs advenientem, sed abundantem in linguâ humorem, &c.*

Il dit encore dans le Commentaire sur l'Aphorisme dix-septiéme de la quatriéme Section, qu'il n'y a que la bile qui puisse causer l'amertume de la bouche. *Os sentire amaritudinem solius bilis est opus.* Et dans le troisiéme Livre de la Difference des symptomes, qu'on connoît au goût la nature des humeurs qui entretiennent les maladies. *Symptomatum quæ ad gustum pertinent, dif-*

ferentias ægrotus ipse conjecturâ assequi potest. Sunt enim qui aliquando sudorem gustaverunt, ipso interdum in os defluente &c. Ce passage est rapporté dans le huitiéme Chapitre de la troisiéme Partie.

Il explique au même lieu les symptomes qui sont particuliers à chaque humeur, & qui la distinguent des autres. *Porrò singula excrementa propria symptomatis species comitatur, amaram quidem bilem, cùm in toto corpore redundat, regius vocatus morbus, in unâ quâque parte Erisipelas. Nigram verò in toto quidem corpore Elephantia, in unâ quâpiam particulâ cancer, &c.* Et dans le Commentaire deuxiéme sur les prognostiques d'Hippocrate il fait connoître la difference qu'il y a entre les maladies qui sont causées par la bile amere, & la bile noire, & celles qui naissent de l'abondance, & de l'impureté des autres humeurs ; & même la difference qui se rencontre entre les effets de l'une, & l'autre bile. *Quæ flavâ, aut atrâ bile consistunt ægrotationes, difficiliores censentur, alterutra enim derodit corpus. Proprium verò utriusque flavæ quidem bilis, ut acutas*

accendit febres, atra verò ut solutu difficilem committat ægrotationem.

Il marque aussi dans le Livre quatriéme des Causes des symptomes les effets que produisent les differens sucs qui croupissent dans le ventricule : Il dit que les aigres excitent la faim canine, & les salez, & les ameres la grande alteration que soufrent les malades. *Depravata verò fit appetentia, si vehementer modum excedit, ac vocatur à nonnullis cannina cùm ob acidi humoris vicium ventriculus mordicùs infestatur, &c. Si verò salsi aut biliosi humoris vicia mordicationem senserit ventriculus, potionem magis quàm cibos desiderabit.*

On peut voir les autres signes qu'il en donne dans les Livres des Differences, & des Causes des symptomes.



CHAPITRE II.

Des alterations particulieres de la salive.

LA salive est une liqueur claire qui se crible dans les glandes qu'on appelle salivaires, & qui coule par une infinité de petits canaux dans la bouche & le gosier.

Quoyque cette liqueur paroisse insipide, elle ne laisse pas d'estre chargée de quelques parties acides salées, puisqu'elle mortifie le vif-argent, comme font toutes les choses aigres, & salées.

La salive a ses usages dans le corps comme les autres sucs utiles qui s'y separent. Elle se mêle avec les alimens secs & solides; elle les humecte, & les dispose à recevoir les impressions du dissolvant naturel de l'estomac Elle humecte aussi la bouche, la gorge, & le gosier, & elle aide leurs mouvemens. Elle coule enfin dans les vaisseaux avec le chyle, & se remêle avec le sang.

Ce suc devient incommode lorsqu'il peche en quantité, ou en qualité. Il dilate,

dilate, & il affoiblit les vaisseaux, & les glandes salivaires qui ne se resserrent ensuite qu'avec peine. S'il s'en separe moins qu'il ne faut, ou que son cours soit arresté : la preparation des alimens secs, & solides est viciée ; ils ont peine à se dissoudre, & à se revétir des idées du suc, ou du levain naturel de l'estomac. Les vaisseaux & les glandes salivaires en restent chargez ; ils se gonflent, & se tumefient ; la salive s'y aigrit, & s'y corrompt ; elle les pique ; elle ronge les extremitez des veines & des arteres, elle les déchire, & les ouvre, & y excite de la douleur, & de l'inflammation. Sa malignité se communique aux parties voisines, & à la masse du sang, & des humeurs, laquelle en ayant une fois contracté le vice en fait ressentir les effets dans toutes les parties.

Les glandes salivaires s'enflâment encore lorsque la salive y est contenuë en trop grande quantité, & qu'elle presse les veines, & empèche le sang d'y entrer ; ou qu'étant devenuë aigre, elle en coagule vers leurs extremitez quelque portion qui bouche le passage à celuy que les arteres y poussent conti-

nuellement. Les autres glandes s'enflâment de la même maniere.

La salive s'épaissit, & se coagule dans les vaisseaux, & les glandes salivaires, quand elle y trouve quelque matiere propre à s'unir avec elle; & elle y forme des tumeurs dures, & schirreuses, qu'on a beaucoup de peine à resoudre.

Ce suc peche en qualité lorsqu'il devient acre, aigre, ou salé, &c. & qu'il est plus ou moins épais qu'il ne doit estre, *Saliva neque fluida admodùm est*, dit Galien dans le Livre troisiéme des parties affectées, *neque aquosa. Verùm saliva non unicâ duntaxat qualitate gustum afficit, nedùm universa pituita. Sæpenumerò enim & acrem, & acidam, & salsam in ore salivam deprehendimus, veluti cùm sani degimus, nullâ qualitate infecta, sed perindè quasi aquosa saliva gustui offertur.*

La salive ne cause pas moins d'incommoditez par son impureté. Quand elle est acre, amere, ou de quelqu'autre saveur semblable, elle desseche la bouche, la gorge, & le gosier; elle y cause de l'ardeur; elle excite la soif; elle déprave le goût; elle donne aux

alimens une acrimonie, ou une amertume insupportable; elle fait des effervescences vicieuses avec le levain naturel de l'estomac; elle le gâte, & le corrompt, & empêche la dissolution des alimens.

Elle fait des impressions encore plus fâcheuses quand elle est aigre, ou salée, &c. elle écorche la bouche, la gorge, & le gosier, elle ulcere la langue, & le palais; elle déchausse les dents, & les fait tomber, & elle gangreine les gencives, comme il arrive ordinairement dans le scorbut, & la verole. *Fauces exulceratæ labem indicant derodentis humoris. Gal. l. 3. prædictionum.* On trouve tout ce qu'on boit, & ce qu'on mange aigre, ou salé; le chyle qui s'en fait est crud, & sereux, & le sang qui s'en forme est de même nature.

Si la salure est trop épaisse, elle a peine à se mêler avec les alimens, & à les dissoudre. Si elle est douce, les impressions qu'elle fait dessus ne sont point naturelles Si elle est onctueuse outre qu'elle ne penetre pas aisément les alimens, & qu'elle émousse les pointes du dissolvant naturel de l'estomac,

elle fait dans le corps des effervescences vicieuses, & rend le chyle gras & inflammable. Enfin si elle est entierement insipide, elle affoiblit le suc acide; le levain naturel de l'estomac, & elle trouble la dissolution des alimens.

CHAPITRE III.

Des alterations particulieres du suc acide de l'estomac.

IL seroit inutile de repeter ce que j'ay dit de la nature, de l'origine, & des usages de ce suc : Je traiteray seulement de ses vices, ou de ses alterations, & des incommoditez qu'il cause lorsqu'il peche en quantité, ou en qualité.

Il excite par son abondance des sentimens de faim, qu'on a peine à rassasier. Si l'on ne prend pas des alimens assez tost, il cause des foiblesses, & des défaillances, parce qu'il agite rudement les nerfs de l'orifice superieur du ventricule, & les esprits qui coulent. L'on est en obligation de prendre souvent des alimens, & il se fait plus de sang,

que les vaisseaux n'en peuvent contenir, ce qui donne souvent occasion aux maladies qui naissent de son abondance.

S'il en coule peu dans le ventricule, il n'excite que de legers sentimens de faim, & ne fait que de legeres impressions sur les esprits.

Hippocrate explique merveilleusement bien les maux qui naissent de l'abondance, & du defaut de ce suc lorsqu'il parle de la necessité qu'on a de prendre des alimens, & du bon & mauvais usage qu'on en fait. Il dit dans le Livre de l'ancienne Medecine, que ceux qui ont besoin de faire plusieurs repas, & qui sont accoûtumez à manger à certaines heures, se trouvent incommodez quand ils ne dînent, & ne soupent pas aux heures ordinaires. Ils se trouvent foibles, & incapables d'agir ; ils sentent des fremissemens par tout le corps ; ils tombent en défaillance ; ils pâlissent ; ils ont la bouche amere ; il leur semble à tous momens que le ventre leur tombe ; leur urine est épaisse & chaude ; ils ont des vertiges ; & ils sont tristes, & faciles à irriter *Alteri verò si prandere consueverunt, idque ipsis conducat, & non pransi fuerint, mox ubi tempus*

præterierit, statim impotentia vehemens tremor, animi deliquium, posteà oculi pallidi, os amarum, urina crassa & calida, & viscera pendere ipsis videntur, vertigo, iracundia, tristitia.

Il dit la même chose dans le Livre de la maniere de vivre dans les maladies aiguës : Il ajoûte même que l'estomac leur fait mal, & principalement l'orifice superieur ; que leur urine est chaude, & d'un pâle tirant sur le verd, & leurs excremens secs, & brûlez ; qu'ils ont les yeux enfoncez dans la teste ; que les temples leur palpitent ; & que les extremitez se refroidissent. *Quin & hi, qui bis in die cibum capere soliti sunt, si pransi non fuerint, debiles, & infirmi sunt, & ad omne opus timidi, & ventriculi osculum dolent, viscera enim ipsis pendere videntur, & calidam ac cum virore pallidam urinam mingunt, & alui egestio comburitur, quibusdam etiam os amarescit, & oculi cavi fiunt, & tempora palpitant, & extremæ partes perfrigerantur.*

En effet lorsque ce suc ne trouve point dans le ventricule de matiere, sur laquelle il puisse agir, il tourne en même temps son action contre luy ; il agi-

te les nerfs, & les esprits ; les impressions qu'il fait dessus se communiquent au cerveau, & à toutes les parties. Les fermentations vicieuses qu'il fait avec la bile lorsqu'il coule dans les intestins ; & les vapeurs qui s'en élevent ne contribuent pas peu à rendre la bouche amere, & à produire les autres effets dont je viens de parler.

Hippocrate ajoûte dans le Livre de l'ancienne Medecine que ceux qui mangent sans appetit, & sans besoin, se trouvent peu aprés hors d'état de pouvoir agir ; qu'ils ont le corps lourd & l'esprit pesant ; qu'ils baaillent sans cesse ; qu'ils sont assoupis & alterez ; que s'ils chargent davantage leur estomac, ils sont étoufez de vents, & tourmentez de douleurs, de tranchées, & de dévoyemens, ce qui leur cause souvent des maladies dangereuses. *Alteri enim si pransi fuerint, idque eis non conducat, statim graves, & corpore segnes fiunt, itemque mente pigri, hiatuque ac oscitatione, & dormitione, & siti pleni : si verò etiam insuper cœnaverint, & flatus, & tormina, & alvus effringitur, & multis magni morbi hoc fuit principium.*

Suivant le principe que je viens d'établir, il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de ces effets. Lorſque le ſuc acide, ou le diſſolvant naturel de l'eſtomac y coule en petite quantité, il n'a pas aſſez de force pour diſſoudre les alimens ; les impreſſions qu'il fait deſſus, & la fermentation qu'il y excite ſont imparfaites ; elles deviennent même vicieuſes par la quantité des alimens : Il s'en éleve des vapeurs groſſieres qui ébranlent les nerfs de l'orifice ſuperieur d'une maniere peu conforme à leur ſtructure, & troublant les eſprits qui y ſont contenus, elles troublent auſſi l'ame ſenſitive, & l'embarraſſent dans ſes fonctions ; Elles cauſent dans ce moment un accablement de corps & d'eſprit, une certaine nonchalance à l'égard de toutes choſes, un aſſoupiſſement, & un baaillement continuel. Ces vapeurs agitant auſſi les nerfs du goſier qui eſt l'organe de la ſoif, elles y excitent des ſentimens de ſoif qu'on a peine à éteindre. Si l'on charge l'eſtomac de nouveaux alimens, les impreſſions que ce ſuc fait deſſus ſont encore plus mauvaiſes : Ils coulent dans les inteſtins tous impurs qu'ils ſont ; ils ex-

citent avec la bile, & des autres sucs qui s'y déchargent, des fermentations contre nature, lesquelles sont accompagnées de vents, de tranchées, & de dévoyemens. Le chyle méme qui s'en forme étant impur, il altere la masse du sang, & fait des impressions fâcheuses sur toutes les parties.

Si le cours de ce suc est arresté, la masse du sang en reste chargée; elle s'aigrit, & elle se caille, & se resoud en serositez: L'on urine, l'on crache, & l'on mouche sans cesse: l'appetit se perd; les alimens ne reçoivent plus d'impression dans le ventricule; ils en sortent souvent comme on les a pris sans y avoir soufert la moindre alteration: C'est la cause la plus ordinaire de la lienterie, suivant la remarque d'Hippocrate dans l'Aphorisme premier de la sixiéme Section. Il dit que les malades guerissent de la lienterie quand ils ont des rapports aigres qu'ils n'avoient pas auparavant, c'est-à-dire lorsque ce suc reprend son cours ordinaire, & qu'il commmence à faire ses fonctions. *In diuturnis intestinorum levitatibus, ructus acidus accedens, qui priùs non erat, signum bonum.*

Si ce suc se separe de la masse du sang, & qu'il coule sur quelque partie, il la blesse, & y cause de la douleur, & de l'inflammation ; il y forme des obstructions, des schirres, des cancers, & des tumeurs impures, des nodus, & des pierres ; il la ronge & l'ulcere ; il y excite enfin des fermentations, & des mouvemens dereglez.

Lorsqu'il s'attache à une partie, il la pique, & la divise, & mettant les esprits en desordre & en confusion, il y fait des douleurs tout-à-fait aiguës : le sang & les humeurs qui s'y déchargent ne peuvent plus en sortir ; la partie se gonfle en même temps, & se tumefie ; l'on y sent de la douleur, de la chaleur, de la tension, de la rougeur, & de la pulsation à cause de la quantité du sang, qui s'y amasse, & de la grande agitation des esprits.

Quand il s'épanche dans le cerveau, dans le cœur, & dans les poulmons, & qu'il y coule en assez grande quantité pour coaguler le sang qui y est contenu, il cause, comme j'ay déja dit, des morts subites, des apoplexies, des asthmes, des syncopes, & des palpitations mortelles ; s'il en coagule seule-

ment quelque portion vers les extremitez des veines, & des arteres, il y forme des phlegmons, & des abcez, qui quoyqu'ils ne paroissent pas si dangereux, ne laissent pas de causer la mort. Nous en avons des exemples considerables dans *Vvillis*, & dans *Hollier. Vvillis* dit dans le Chapitre deuxiéme de la Douleur de teste, que cherchant un jour la cause de la mort d'un jeune Academicien qui avoit esté travaillé pendant trois semaines d'une douleur de teste extrêmement violente, & qui étoit mort d'apoplexie, il trouva sous la suture temporalle un phlegmon avec beaucoup de pus, qui avoit gâté, & corrompu toute la substance du cerveau. Hollier dit dans le Chapitre vingt-cinquiéme de sa Pratique, qu'il a trouvé dans la veine arterieuse d'un asthmatique un abcez qu'on découvrit dans le cœur d'un Archidiacre qui avoit des palpitations frequentes.

Si ce suc coule sur les muscles de la langue, du larinx, & du gosier: & sur les parties voisines, il cause des esquinancies: Il fait des pleuresies, quand il s'épanche sur la pleure, le mediastin, & les muscles intercostaux: S'il occupe la

ſubſtance des poulmons, il cauſe des peripneumonies, des abcez, & des vomiques, ſelon qu'il la corrode toute, ou qu'il n'en ronge qu'une partie; & lorſqu'il s'attache ſimplement à leurs membranes, il y fait des Eriſipeles. Il cauſe des hepatides, quand il attaque le foye, des Eriſipeles, ou des abcez. Il fait enfin d'autres inflammations qui ne different les unes des autres, comme j'ay dit que par rapport aux differentes parties où elles ſe forment.

L'on ne peut douter qu'Hippocrate n'ait connu les deſordres qu'il fait, quand il ceſſe de couler dans le ventricule, & qu'il ſe remêle avec le ſang. Il dit dans l'Aphoriſme trante-troiſiéme de la ſixiéme Section, que ceux qui ont des rapports aigres ſont moins ſujets à la pleureſie que les autres. *Acidum ructum habentes non ita valdè pleuretici fiunt.* En effet tant que ce ſuc coule dans le ventricule, il ne fait aucun mal dans le corps; mais du moment qu'il rentre dans les vaiſſeaux, & qu'il s'épanche ſur les parties, il les bleſſe, & fait ſur elles des impreſſions plus, ou moins fâcheuſes, ſelon qu'il a plus, ou moins d'aigreur, & qu'il y eſt en plus grande, ou en moindre abondance.

Galien s'en explique d'une autre maniere dans le Commentaire sur cét Aphorisme. Il dit que la pituite qui cause ordinairement les rapports aigres, irritant les intestins par son aigreur, & sa salûre, elle les excite continuellement à se décharger des sucs impurs, qui y sont contenus, lesquels étant poussez dehors fournissent moins de matiere à ces sortes d'inflammations. *Ob hanc igitur causam quibus pituita naturâ superabundat, rarò à morbo laterali corripiuntur, præsertim si salsedinem atque acritudinem aliquam sibi adjunxerit, talis enim intestina mordens irritat ad dejectionem, in quâ contingit non solùm pituitam, sed plures alias etiam superfluitates excerni.*

Ce suc forme des obstructions, des tumeurs dures, & schirreuses, des nodus, & des pierres, &c. dans les parties où il trouve des sucs propres à s'unir avec luy. Il fait des obstructions dans les vaisseaux, en coagulant vers leurs extremitez quelque portion du sang qui y coule ; il tumefie les glandes & les durcit par la coagulation qu'il fait du sang, & des sucs qui s'y criblent. Il produit des tumeurs dures, & schir-

reuses dans les parties, en coagulant le suc nourricier, & les humeurs gluantes & visqueuses qu'il y trouve. Ces tumeurs s'augmentent insensiblement par le mélange d'une nouvelle matiere, & elles dégenerent en cancers lorsque ce suc s'exhalte ; & qu'il acquiert assez de force pour ronger les chairs, & les parties nerveuses & membraneuses, d'où viennent les douleurs violentes qu'on y soufre. Il forme de la même maniere des nodus dans les jointures, & des tumeurs impures dans les autres parties. Il engendre du sable & des pierres dans le foye, dans la vesicule du fiel, & le canal hepatique, dans les reins, & la vessie, & dans toutes les parties où il y a quelque suc acre, ou amer, ou quelqu'autre suc qui abonde en Alkali volatil avec lequel il puisse s'unir, & se petrifier. Ce qui paroît par la resolution du sable qui sort avec les urines, & des pierres qu'on tire des reins de la vessie, dont on separe beaucoup de sel volatil.

Lorsqu'il coule sur une partie, & qu'il n'y trouve point de matiere propre à se coaguler avec luy, il la ronge, & l'ulcere ; il corrompt le sang, & les

humeurs qui l'arrosent, d'où viennent le pus, & les eaux rousses qui coulent des ulceres ; il la gangreine même, & y étoufe les principes de la vie.

Ce suc excite encore des fermentations vicieuses avec les sucs acres, & amers, avec lesquels il se mêle : Elles sont ordinairement accompagnées de douleur, de tension, de chaleur, ou de froid, de vents, de bruits, & de dévoyemens quand elles se font dans le basventre. Les vapeurs qui s'en élevent agitent rudement les nerfs ; & les esprits animaux, & leur agitation se communiquant au cerveau, & à l'ame sensitive, elle cause du trouble, & du dereglement dans les fonctions. Quand elles se portent à l'orifice superieur, elles causent des nausées, des dégoûts, & des envies de vomir, ou des faims canines, & des appetits dépravez ; lorsqu'elles frapent le gosier elles excitent des sentimens de soif ; quand elles montent jusqu'à la gorge, & aux larinx, elles les resserrent de maniere qu'on ne peut rien avaler, ni même respirer ; elles dessechent la langue & le palais lorsqu'elles entrent dans la bouche, elles y causent de l'aigreur, ou de l'amertume,

&c. & les ulcerent souvent.

Si ces vapeurs passent dans les veines, & qu'elles se mêlent avec le sang, elles l'agitent, ou le condensent selon que l'un, ou l'autre de ces sucs y domine : Si c'est l'acide, le sang se condense, & s'épaissit, il a peine à couler dans les parties, & à les animer ; le malade tombe souvent en pâmoison, il sent un froid glaceant dans tous les membres, & il perd pour quelques momens, le mouvement, le sentiment, & la connoissance. Si c'est au contraire l'acre, ou l'amer, le sang s'agite & se rarefie ; il allume par tout le corps un grand feu qui monte d'abord au visage, & se répand ensuite, ou se fait sentir dans toutes les parties.

Ces vapeurs agissent sur les esprits, comme sur le sang ; elles les lient, elles les arrestenr dans le cerveau, & les empêchent de couler dans les organes des sens, elles causent des assoupissemens, des réveries, & des tristesses profondes ; ou les agitant extraordinairement, elles causent des vertiges, des mouvemens convulsifs, des convulsions epileptiques, des delires, & des phrenesies, &c.

CHAPITRE IV.

Suite du precedent.

SI le dissolvant naturel de l'estomac est plus aigre, & plus grossier qu'il ne doit estre naturellement, il ne fait plus de douces impressions sur le ventricule, ni sur les alimens, il excite les faims canines, & des appetits depravez. *Depravata verò fit appetentia*, dit Galien dans le Livre quatriéme des Causes des symptomes, *si vehementer modum excedit, ac vocatur à nonnullis canina, cùm ob acidi humoris vicium ventriculus mordicùs infestatur.* Il cause des cruditez, des vomissemens, & des rapports aigres, des sentimens de douleur, & de chaleur, ou de froid, des foiblesses, & des syncopes. Lorsque les alimens se dissolvent, il se forme une si grande quantité de vents, qu'ils gonflent le ventricule, & pressent toutes les parties voisines, mais principalement le diaphragme qui ne peut plus s'étendre, ni donner aux poulmons la liberté de se dilater. D'où vient l'oppression,

& la difficulté de respirer aprés le repas.

Lorsque ce suc coule dans les intestins, il fait des effervescences vicieuses avec la bile, il ronge les fibres, & les membranes des intestins; il les ulcere, & les gangreine; il ouvre les extremitez des arteres; il corrompt le sang, & les sucs qui y coulent, & les change en pus, & en sanie: Il cause de cette maniere des trenchées insupportables, des dysenteries, & des flux de sang, & de matieres purulentes.

Il est quelquefois si corrosif qu'il coupe les fibres du ventricule, & des intestins, & les irrite avec tant de violence, que toutes les glandes, & les vaisseaux dispersez dans leur substance y expriment les differentes liqueurs qu'ils contiennent, lesquelles s'y déchargent de toutes parts, & sortent en abondance par le vomissement, & par les selles. L'on appelle communément ce symptome *Cholera morbus*.

Le chyle devient si aigre, qu'il ne peut plus s'adoucir, il aigrit, & fond la masse du sang: Le nouveau sang qui s'en forme est crud, & sereux; il fait de fâcheuses impressions sur les parties;

il les pique, & les corrode, & y cause des maux differens, selon la diversité de leur nature, & de son action : Il ne peut les animer, ni leur fournir assez d'esprits, & de suc nourricier pour les entretenir, & reparer la perte continuelle qui s'en fait : Le corps s'affoiblit & se desseche ; le teint devient pâle, & livide ; les yeux paroissent enfoncez dans la teste, ils sont mornes, & sans éclat ; on ne peut agir, ni faire le moindre exercice ; les parties ne transpirent plus, la peau devient rude, seche, & bousie ; le sang a peine à couler dans les veines ; pour peu qu'on l'agite, il embarrasse la poitrine ; il ne peut en sortir aussi promptement qu'il y entre ; il étend les vaisseaux des poulmons, il presse les bronches, & l'air ayant peine à y entrer, les malades ont beaucoup de difficulté de respirer. Comme le sang passe fort lentement dans le cœur, il cause des foiblesses, & des palpitations, & rend le poulx lent, foible, & inégal : Il rend aussi la teste lourde & pesante, parce qu'il a peine à s'y mouvoir : Il se meut avec beaucoup de lenteur le long des veines des pieds, des jambes, & des cuisses, & quelque-

fois des mains & des bras, & les enfle considerablement. Il cause enfin plusieurs autres incommoditez que ressentent ordinairement les filles, & les femmes sujettes aux pâles couleurs, & à la cachexie.

Les esprits, & la pluspart des sucs qui se separent de la masse du sang étant de même nature, ils font sur les parties des impressions encore plus fâcheuses, les esprits irritent les parties nerveuses, & les affoiblissent. Ils causent des tremblemens, & des mouvemens convulsifs, &c. Et comme il s'en separe peu dans le cerveau, ils ont beaucoup de peine à faire leurs fonctions. Les humeurs excitent dans les corps des mouvemens dereglez, & des effervescences vicieuses qui sont accompagnez, & suivis de symptomes pressans qui fatiguent extrêmement les malades.

La pluspart des maux, dont je viens de parler, redoublent aprés le repas.

Hippocrate attribuë à la grande acidité de ce suc les incommoditez que je viens d'expliquer. Il dit dans le Livre second des Maladies, que les personnes qui sont travaillées de la maladie qu'il appelle noire, *morbus niger*, vo-

missent sans cesse, tantost des matieres noires, ou sanglantes, tantost des sucs extrêmement aigres, tantost de la salive, & de la pituite, & tantost de la bile pâle tirant sur le verd (laquelle naît du mélange du suc acide de l'estomac avec la bile jaune ou amere) &c. que les matieres qu'ils vomissent sont si corrosives, qu'elles brûlent, & qu'elles écorchent la gorge, la langue, & le palais, qu'elles agacent les dents, & qu'elles soulevent la terre comme le vinaigre, & la font fermenter : Il ajoûte que ces personnes se trouvent un peu soulagées quand elles ont vomi ; mais qu'elles ne peuvent estre long-temps sans prendre d'alimens, ni en prendre beaucoup sans en estre incommodées ; que si elles n'en prennent point, ce suc agit en même temps sur le ventricule, & sur les intestins, il passe dans les veines, & il aigrit la masse du sang, & des humeurs, ce qui fait que leur salive est aigre ; & que si elles en prennent plus qu'il ne faut, outre qu'il se forme une grande quantité de vents dans leur dissolution, & que les vapeurs qu'ils poussent vers l'orifice superieur du ventricule troublent le mouvement

des esprits qui y coulent; leurs parties sont dans une agitation si grande, qu'elles blessent le ventricule, les intestins, & toutes les parties où elles se portent, & qu'elles dereglent le mouvement du sang, & des esprits, d'où vient que les malades sentent de la pesanteur dans le basventre, des points dans le dos, & dans la poitrine, & de la douleur dans les hypochondres, qu'une fiévre lente les mine & les consume, que la teste leur fait mal, qu'ils perdent la veuë, qu'ils ont les jambes lourdes & pesantes, & le teint noir, ou livide. *Nigrum vomit veluti fæcem, quandoque cruentum, quandoque velut vinum secundarium, quandoque velut polipi atramentum, quandoque acre velut acetum, quandoque salivam & pituitam, quandoque bilem cum virore pallidam, & ubi quidem nigrum vomuerit cadaveris fœtorem refert: Et fauces, & os à vomitu aduruntur, & dentes stupescunt, & id quod vomitu rejectum est, terram elevat; & postquàm vomuit paululùm meliùs se habere putat, & neque sine cibo esse, neque ampliorem cibum ferre potest. Verùm ubi sine cibo manet viscera sugunt, & saliva acidæ sunt: Cùm*

verò cibum accepit, gravitas in visceribus est, & pectus ac dorsum velut stilis pungi videntur, & dolor tenet latera, & febris debilis est, & caput dolet, & oculis non videt, & crura gravantur, & color niger est, & consumitur.

Si ce suc est moins aigre qu'il ne doit estre, il produit seulement les mêmes effets que lorsqu'il coule en petite quantité dans le ventricule ; c'est-à-dire qu'il n'excite que de legers sentimens de faim, & ne fait que de legeres impressions sur les alimens, d'où viennent souvent les indigestions, & les rapports fades, & puants.

Lorsqu'il est doux, ou insipide, il n'agit plus sur le ventricule, ni sur les alimens ; l'estomac en reste chargé ; ils s'y alterent, & s'y corrompent ; & il s'en fait de méchans levains qui causent dans la suite beaucoup de maladies. S'ils deviennent onctueux, il agit foiblement sur l'organe de la faim, & sur les alimens ; le chyle a beaucoup de disposition à s'enflâmer : il agite la masse du sang, & cause la fiévre.

Enfin si ce suc est moins fluide qu'il ne doit estre naturellement, il a peine à se mêler avec les alimens, & à les

diſſoudre ; le chyle qui s'en forme eſt épais, & groſſier, il ne peut ſe defequer entierement dans les inteſtins ; il reſte chargé de craſſes, & d'ordures qu'il entraine avec luy dans les veines, & qui alterent la maſſe du ſang : le ſang même qui s'en fait eſt groſſier, & impur ; & il circule long-temps dans les vaiſſeaux avant de ſe purifier. Les eſprits ont peine à ſe cribler dans le cerveau ; il en coule peu dans les organes des ſens, & le corps devient lourd, & incapable d'agir.

CHAPITRE V.

Des alterations particulieres de la bile.

ON diſtingue dans le corps de deux ſortes de bile, l'une, qu'on appelle bile jaune ; & l'autre, qu'on nomme bile noire. La bile jaune eſt amere, & la noire eſt aigre. *Sed hæc quidem acida eſt*, dit Galien dans le Commentaire troiſiéme ſur le Livre d'Hippocrate de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës en parlant de la noire, *amara autem quæ flava*. Il dit ailleurs que

que quoyqu'elles soient toutes deux corrosives, elles ne produisent pas les mêmes effets ; que l'une est propre à causer des maladies aiguës, & l'autre à en faire de longues, de rebelles, & de difficiles à guerir. *Quæ flavâ aut atrâ ægrotationes difficiliores censentur, alterutra enim derodit corpus. Proprium verò utriusque flavæ quidem bilis, ut acutas accendat febres ; atræ verò ut solutu difficilem committat ægrotationem. Comm. 2. in prognost. Hippocratis.*

Quoyqu'on fasse ordinairement cette distinction, neanmoins quand on se sert simplement du mot de bile, l'on entend toûjours celle qui est amere. *Galien* s'en explique de la sorte dans le Commentaire quatriéme sur le Livre d'Hippocrate de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës. *Vbi quispiam bilem simpliciter dixerit*, dit-il, *amara significetur.* Il appelle même la bile dans le premier Livre de la Maniere de conserver la santé, *amarum excrementum*, & la vesicule qui la contient, *ad amaræ bilis vesicam.* C'est aussi de celle-là dont j'ay dessein de parler dans ce Chapitre.

La bile est donc une liqueur amere,

qui se crible dans les petits grains glanduleux du foye qui coule par autant de petits tuyaux dans le canal hepatique, & dans la vesicule du fiel, & se décharge ensuite dans les intestins.

Ce suc a beaucoup d'usages dans le corps; il empêche que le chyle, & le sang ne s'alterent, & ne se corrompent; il adoucit leur aigreur, & leur salûre; il leur aide à se defequer des acides grossiers qui les embarrassent; il les entretient dans leur fluidité naturelle, & ne cause jamais de trouble que lorsqu'il peche en quantité, ou en qualité. *Corpore quidem pro naturæ modo se habente amaræ b lis succus invisibiliter exhalat. Gal. l. 14. Meth. Med.*

Si la bile se crible dans le foye en trop grande quantité, elle le blesse, dit Hippocrate dans le Livre quatriéme des Maladies, comme il en coule beaucoup dans les intestins, il en passe toûjours dans le ventricule quelque portion qui l'incommode; le reste est poussé dehors par les urines, & par les selles: Et si elle ne trouve point d'issuë, elle se répand par tout le corps, & se fait sentir aussitost qu'elle rencontre quelque suc avec qui elle se fermen-

te. Postquàm comedit ac bibit homo aliquid amari, quod aliàs biliosum est ac leve, copiosior fit etiam bilis in hepate, & statim dolet hepar, quod pueri cor vocant, atque hoc ita fieri videmus, & clarum nobis est quod à cibo aut potu factum est, trahit enim corpus in seipsum de cibis omnem prædictum humorem. Trahit etiam folliculus in hepate quicquid istic biliosi inest. Etsi de repentè multa bilis fiat, homo hepar dolet, & de ventre copiosior fit. Hoc enim contingente procedit de veteri bile propter multitudinem ad ventriculum, & ex hoc tormen ventriculo oboritur, & pars ejus per vesicam, pars per aluum egreditur; atque sic minima pars in homine manet, & dolores cessant: Si verò neutrum horum contingat procedit primùm de veteri bile ad corpus, distribuitur enim ad ipsum, & si multa fuerit, statim significationem sui præbet alii humori ammixta.

Lorsque la bile coule dans le ventricule, elle fait des effervescences vicieuses avec le suc acide de cette partie; elle irrite ses fibres, & les esprits qui y sont contenus, & cause des vomissemens violens. Les vapeurs qui s'en éle-

vent, agitent rudement les nerfs de l'orifice superieur, & donnent du degoût, & d. l'aversion pour les alimens, des nausées, & des envies continuelles de vomir, & se portant au gosier, & à la bouche, elles les dessechent, & y excitent des sentimens fâcheux de chaleur, de soif, & d'amertume. Lorsqu'elle coule dans les intestins, elles les irrite par son abondance ; elle ronge leurs fibres, elle déregle leurs mouvemens, & les contraint de se décharger des sucs, & des matieres qu'ils contiennent, d'où viennent les flux doulouteux qu'elle cause : Elle altere le chyle que le ventricule y pousse, & loin de l'adoucir, elle le rend amer, & se portant avec luy dans les vaisseaux, elle agite la masse du sang, & la tarefie ; elle trouble la disposition de ses fibres ; elle déregle le mouvement des esprits, & interrompt toutes les fonctions. Si elle trouve quelque suc aigre dans les intestins, ou dans une autre partie, elle se fermente avec luy, & y excite de la tension, des vents, des bruits, des devoyemens, & des douleurs aiguës, &c.

Galien explique la plupart de ces effets dans le Livre cinquiéme de l'Usa-

sage des parties. Il dit qu'il n'y a personne qui ne connoisse l'acrimonie de la bile, & qui n'en ressente les incommoditez quand elle coule une fois en abondance dans les intestins. *Quis quæso ignorat bilis flavæ facultatem acrem admodùm esse, ac mordentem, & omnia abradentem? Aut quis unquam succum hunc copiosiorem dejecit, qui priùs mordicationem in intestinis non senserit? Ad hæc cui non liquet necessariò vomitum biliosum præcedere, cùm alios quosdam affectus, tùm verò cardialgiam, quæ oris ventriculi mordicatio est? &c.* Il ajoûte que ce suc trouble par son acrimonie toutes les fonctions du ventricule, & des intestins, parce qu'il les irrite, & les oblige à se décharger par le vomissement, & par les selles des alimens, & des autres matieres qu'ils contiennent. *Qua ratione pura primis intestinis incidens, ea morsu commovet, prohibetque alimentum in ipsis morari, ad eundem etiam modum ventriculum sensu, quàm jejunum, exactiori præditum cogeret alimentum priùs propellere deorsùm, quàm planè concoctum esset, &c. Morsus enim ventriculus à succi acrimoniâ com-*

movetur ab ipso, ac pungitur ad ea quæ in se ipso continet, celeriùs excernenda. Si igitur humor ille ad os ventriculi irrepserit, ut quod maximè est sensile morsi ab ipso anguntur vehementer, nauseant, ac vomunt. Il dit la même chose dans le Comm. troisiéme sur les Predictions.

Si le cours de la bile est arresté, & qu'elle se remêle avec le sang, elle brise ses fibres, & détruit l'union harmonieuse de ses parties. Elle le meut si violemment, qu'il l'emporte avec rapidité dans tous les membres : Il les gonfle, il les tend, il les embarrasse & y excite beaucoup de douleur, & de chaleur. Il se meut quelquefois avec une si grande impetuosité, qu'il rompt ses vaisseaux, ou qu'il les ouvre, & cause des inflammations, & des hemorragies tout-à-fait dangereuses. Les esprits, & & les humeurs se trouvent agitez avec la même violence, ils troublent l'œconomie des fonctions, & dereglent les mouvemens de la machine : Les malades ne se possedent plus, ils s'agitent, & se tourmentent, ils delirent, ils extravaguent, & deviennent furieux, & transportez, on ne sçauroit les retenir, ils maltraitent ceux qui les approchent,

& cassent tout ce qu'ils rencontrent. Voyons de quelle maniere Hippocrate en parle dans le Livre de l'Ancienne Medecine. Si la bile, dit-il, rentre une fois dans les veines, elle déregle le mouvement du sang, & des esprits, elle agite les humeurs, & cause des inquietudes, des réveries, des sentimens de douleur, & de chaleur qu'on a peine à supporter, & des foiblesses extrêmes. *Cùm amaritudo quædam, quam bilem flavam appellare solemus, diffusa fuerit, quales statim anxietates, & æstus, & impotentiæ occupant? Verùm ubi liberati fuerimus ab illâ, & purgati aut spontè, aut per medicamentum, si modo tempestivè quid ipsorum fiat, manifestè, & à doloribus & à calore liberamur. Quanto autem tempore eadem elevata fuerit, & cruda, & meraca, ac intemperata, nullâ arte neque dolores, neque febres sedare possis.* En effet quand le sang est chargé de ce suc, soit qu'il ne se crible pas dans le foye en assez grande quantité ; ou que les canaux qui le portent dans les intestins, soient bouchez ; ou que celuy qui s'y décharge se remêle avec la masse en trop grande abondance, elle l'enflâme en même

temps, & met les esprits en desordre, & en confusion : Elle se fait sentir dans toutes les parties, mais principalement dans le cerveau, & dans les entrailles; elle les ronge, & les devore pour ainsi dire, elle trouble leurs fonctions, & les affoiblit tellement, qu'elles ont peine à se mouvoir, & à faire la moindre action. Ces desordres ne cessent que lorsque la bile s'adoucit par le mélange de quelqu'autre suc; ou qu'elle se separe de la masse du sang, & reprend son cours ordinaire; ou que la nature s'en décharge par les urines, ou par les pores insensibles de la peau.

On doit regarder ce suc, comme la cause la plus ordinaire des fiévres ardentes, & des symptomes qui les accompagnent. On peut voir ce que j'en ay dit dans les Chapitres seiziéme & vingtiéme de la quatriéme partie, en parlant de l'action des corps acres, & amers sur la masse du sang, & des humeurs. Voicy comment Hippocrate s'en explique dans le Livre des Affections internes, lorsqu'il traite de la premiere espece de maladie qu'il appelle étonnement. Il dit que si la bile se met en mouvement pendant les grandes cha-

leurs de l'Eſté, elle fait boüillir le ſang dans ſes vaiſſeaux, & qu'elle allume par tout le corps un grand feu qui fatigue beaucoup les malades, leſquels ſoufrent des douleurs aiguës dans toutes les parties, dans leſquelles le ſang ſe porte avec tant d'impetuoſité, que ne pouvant remonter le long des veines avec la même vîteſſe, il y cauſe de la douleur, de la tenſion, de la peſanteur, & de la foibleſſe, ce qui fait que les malades ne peuvent s'aider des pieds, ni des mains, ils ſont travaillez de tranchées, & de devoyemens à cauſe de la grande acrimonie de ce ſuc qui bleſſe les inteſtins; & ils ſont ſi accablez par la grande agitation du ſang, & des humeurs, par la grande tenſion des parties, & par la violence des douleurs, qu'ils ne ſe ſoûtiennent plus, & qu'ils ne peuvent voir, ni répondre à ce qu'on leur dit. *Typhos quidèm appellatur hic morbus, hoc eſt, ſtupor attonitus. Corripit autem tempore Æſtatis, cùm canis ſidus oritur, bile per corpus commotâ. Statim igitur ipſum febres fortes tenent, & calor acutus, & à gravitate debilitas, & crurum ac manuum impotentia, maximè enim inuti-*

lia ipsi fiunt hæc membra, & venter turbatur, & quæ secedunt gravè olent, & tormen forte succedit. Sed & hæc patitur, si quis ipsum erigere velit, erigi non potest, neque oculis videre potest præ calore, & si quis ipsum interrogat, præ dolore respondere non potest.

Il en parle aussi dans le Livre de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës, il dit que la bile cause en Esté des fiévres ardentes, lesquelles sont accompagnées de douleur & & de lassitude dans tous les membres, de tranchées, & de dévoyemens, de secheresse de bouche, de soif, de noirceur, & d'âpreté de la langue, de veilles, & de delire. *Febris autem ardens fit cum resiccatæ venulæ horâ Æstivâ acres, biliosos ac serosos humores in seipsas attraxerint, & febris multa detinet, & corpus velut ex ossium lassitudine detentum delassatur, ac dolet, &c. Fit autem lingua aspera, ac sicca, & valdè nigra, & dum circa ventrem mordetur, dolet & alui egestiones valdè liquidæ ac pallidæ fiunt: Et sitis vehemens inest, itemque vigiliæ, aliquando etiam mentis emotiones.* Tous ces accidens sont des effets de l'amertume, ou de l'acrimonie

de ce ſuc, lequel ſe mêlant avec le ſang, l'agite, & cauſe, comme je viens de dire, des ſentimens de chaleur, de douleur, & de laſſitude dans toutes les parties; & ſe portant au cerveau, il met les eſprits en deſordre, & cauſe des inſomnies, & des delires. Ce même ſuc coulant dans les inteſtins, il les bleſſe par ſon amertume, ou ſon acrimonie, il excite des effervеſcences avec les autres ſucs qui s'y déchargent, & cauſe des tranchées, & des devoyemens; les vapeurs qui en ſortent, agitant les nerfs du goſier excitent l'alteration, & paſſant enſuite dans la bouche, elles deſſechent la langue, & la rendent âpre, & noire.

Quoyque toutes les incommoditez que produit la bile ſoient fâcheuſes, cependant elles le ſont beaucoup moins, quand elle eſt épanduë ça & là, que lorſqu'elle l'eſt ſeulement ſur une partie. *Febrienti ac bilioſo in tempore foràs diſperſa bilis, bonum; diffuſa verò ac diſperſa ſub cutem, toleratu levior eſt habenti, & curatu facilior ſananti. Diffuſa autem ac diſperſa, & ad unam aliquam corporis partem allapſa, malum.* Dit Hipp. dans le Liv. I. des Maladies.

Quand le cours de la bile eſt arreſté,

ou qu'il en coule peu dans les inteſtins, le chyle ne peut s'adoucir, ni ſe defequer de ſes parties groſſieres ; il s'aigrit, & ſe corrompt ; il ronge les fibres, & les membranes des inteſtins, & les ulcere ; il ouvre les extremitez des vaiſſeaux qui y aboutiſſent, & corrompt le ſang & les humeurs qui s'y déchargent ; il les enflâme, & les gangreine, & cauſe des flux de ventre, & des diſſenteries mortelles. Les vers qui s'engendrent de ſa corruption n'y cauſent pas moins de maux, comme je diray dans la ſuite. Le chyle paſſe dans les veines tout aigre, tout groſſier, & tout impur qu'il eſt, ſes impreſſions ſe font ſentir dans les parties où il ſe porte, leſquelles il bleſſe par ſon aigreur, & ſon impureté ; il fait des fermentations vicieuſes avec le ſang, & l'altere conſiderablement.

Si le ſang eſt une fois dépourvû de ce ſuc, il s'aigrit auſſitoſt, il ſe caille, & ſe rend en ſeroſitez ; il a ſi peu d'eſprits qu'il n'en paſſe dans le cerveau qu'une tres petite quantité, laquelle n'eſt pas ſuffiſante pour entretenir les fonctions, & tenir les organes des ſens en état de les faire, & de ſentir

l'action des objets exterieurs.

Si la bile devient acre, ou plus amere qu'elle n'est naturellement, elle fait des impressions encore plus fâcheuses sur les parties, & sur la masse du sang, & des humeurs ; elle cause des douleurs bien plus aiguës, des chaleurs beaucoup plus grandes, & des agitations, & des mouvemens bien plus dereglez que lorsqu'elle peche simplement en quantité ; elle rompt entierement la disposition des fibres du sang, & le rend si fluide, qu'il ne peut plus se prendre quand on la tiré.

Si la bile perd de son amertume, & qu'elle acquiere d'autres qualitez, elle s'affoiblit, elle ne peut plus faire ses fonctions ; & elle n'est propre qu'à causer du trouble, & du desordre dans le corps.

Si elle est plus huileuse qu'elle ne doit estre naturellement, elle excite dans l'estomac, & dans les intestins des effervescences vicieuses auec le chyle, & les sucs aigres qui s'y déchargent ; & elle y cause par son agitation des sentimens de chaleur que les malades ont peine à supporter. Elle agit dans cette occasion comme fait l'huile de there-

bentine quand on la mêle avec l'esprit de vitriol. Elle altere le chyle, & luy donne beaucoup de disposition à prendre feu, & lorsqu'elle se remêle avec le sang, elle l'agite avec tant de violence, qu'elle excite des fiévres tout-à-fait aiguës accompagnées de sentimens de douleur, de chaleur, & de soif insupportables, d'agitations violentes, d'insomnies, de delires, de phrenesies, &c.

Ce que je viens de dire de l'onctuosité de la bile, & de celle du suc acide de l'estomac, & de la salive, se doit aussi entendre de tous les sucs, & de toutes les matieres huileuses, ou sulphurées qui sont contre nature dans le corps ; elles font les mêmes impressions sur les parties & sur le chyle, le sang, les esprits, & les humeurs ; & elles agissent dessus avec plus ou moins de force, à proportion que leur onctuosité est plus ou moins grande.

Enfin si la bile devient plus fluide qu'elle ne doit estre, elle augmente la fermentation du chyle, & le rend plus fluide, & le sang plus dissoluble qu'il ne faut : Et si elle l'est moins, elle a peine à se cribler dans le foye, à passer dans les intestins, & à se fermenter avec le chyle.

CHAPITRE VI.

De la bile noire, ou du ſuc melancolique, & de ſes alterations

LES anciens Medecins & la pluſpart des modernes croyent que dans la rate il ſe ſepare un ſuc aigre, & groſſier qu'ils ont nommé bile noire, ou melancolie. Ce ſuc ſe décharge dans le ventricule, & les inteſtins ſelon les anciens, & ſelon les modernes il ſe remêle avec le ſang; d'où vient ſelon eux que celuy qui ſort de la rate a de l'aigreur. Selon d'autres ce ſuc eſt contenu dans deux petites veſſies, qu'on appelle capſules atrabiliaires, leſquelles ſont ſituées un peu au deſſus des reins, & s'en déchargent dans les veines.

Il n'eſt pas difficile de connoître la nature de ce ſuc : on ne peut douter qu'il ne ſoit aigre, puiſqu'il épaiſſit la maſſe du ſang, & la reſoud en ſeroſitez, ce qui fait que les melancoliques ont naturellement le ſang épais & groſſier; qu'ils urinent, qu'ils crachent, & mouchent beaucoup; & qu'ils ſont

plus sujets que les autres aux catarres, aux rheumatismes, & à toutes les maladies qui naissent de l'abondance, & de l'impureté des serositez.

Galien parlant de la nature de ce suc, dit dans le Livre cinquiéme de l'Usage des parties, qu'il est naturellement aigre & acerbe. *Acerba cùm sit atque acida bilis atra, &c.* Il en tire une preuve de la rate même, qui quoyqu'elle soit cuitte dans l'eau, ne laisse pas d'avoir un goût acerbe *Sed & hujus quoque visceris gustus*, dit-il, dans le Livre de la Bile noire, *licet elixi, acerbum quidpiam habere videtur, minimèque jecori simile.* Il dit encore dans le Commentaire troisiéme sur le Livre d'Hippocrate de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës, que ce suc est aigre; mais que son aigreur n'est pas si forte dans la santé que dans la maladie *Bilem nigram acidam esse contingit, cùm scilicet præter naturam habente corpore, & sincera, & impermixta fuerit, nempè cum rectè valet plurimùm quidem prædictæ habet qualitatis, non tamèn exquisitam ipsam.*

Ce grand homme nous fait encore remarquer de deux sortes de melancolie;

lie ; l'une, qu'il compare à la lie du vin, & l'autre au vinaigre. Celle qu'il compare à la lie du vin, & qu'il appelle suc, ou sang melancolique, est épaisse, & n'a aucune saveur sensible : l'autre au contraire est aigre, comme le vinaigre, & elle racle la terre, & la fait fermenter. *Atra bilis*, dit-il dans le Livre troisiéme des parties affectées, *ob substantiæ varietatem non obscuras habet differentias. Nam alia est velut fæx sanguinis, quæ admodùm spissa est, fæcibus vini non absimilis. Alia verò quàm superior essentiâ est multo tenuioris, atque vomentibus eam, & olfacientibus acida videtur, quæ etiam terram radit, attollit, & fermentat, atque ampullas, quales ferventibus jusculis supernatare videmus, excitat. Sed ea quam crassæ fæci similem esse dixi, in terra effusa non inducit fermentationem, nisi forte in ardenti febre ipsam præassari contingat, neque ullâ etiam acidâ qualitate participat.* Il ajoûte dans le Commentaire sur l'Aphorisme vingt-troisiéme de la quatriéme Section, *bilis atra mordax est sicuti acetum, & terram abradit, atque fermentat.* Il s'en explique de même dans le Livre

de la Bile noire, dans le Commentaire sur les Aphorismes vingt-deuxiéme & vingt-troisiéme de la quatriéme Section, dans le Livre quatorziéme de la Methode de guerir, dans le Livre deuxiéme des Facultez naturelles, dans le Commentaire sur le Chapitre cinquiéme du Livre troisiéme des Maladies populaires, & dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages.

Les usages de ce suc sont d'épaissir la masse du sang, & d'approcher ses fibres les unes auprés des autres; d'empêcher la dissipation des esprits, & de calmer les grandes agitations de la bile; & des autres sucs de cette nature. Il agit plus ou moins sur la masse du sang, selon qu'il y est en plus grande, ou en moindre abondance, & qu'il a plus ou moins de force.

Lorsqu'il se separe de la masse du sang, & qu'il s'épanche sur quelque partie, il luy cause les mêmes incommoditez que le suc acide de l'estomac. Ses effets se font sentir principalement dans les affections melancoliques, & hypocondriaques: on peut dire même qu'il est la cause des maux differens, que soufrent les malades, & que la

tristesse profonde où ils sont, ne vient que de son action sur les esprits animaux. On doit aussi le regarder comme la cause la plus ordinaire des grandes coagulations de sang qui se forment dans le cœur, dans les poulmons, dans le cerveau, & dans les autres parties. Hippocrate l'a envisagé de même quand il a dit dans le Livre deuxiéme des Maladies, que si ce suc s'épanche dans le cerveau, & dans la poitrine, il refroidit, & caille le sang avec qui il se mêle, lequel ne pouvant plus se mouvoir, ni se dissoudre, cause la mort. *De repentè dolor occupat caput, & statim vox intercipitur, ac sui impotens fit, &c. Patitur autem hæc cùm atrabilis ipsi in capite commota fluxerit, maximè in partem, in quâ plurimæ sunt venæ, in collum inquàm, ac pectus dein, postridiè sideratus fit, ac impotens, sanguine nimirùm refrigerato. Etsi superior evaserit ita ut sanguis calescat, sivè ab his, quæ exhibentur, sivè à se ipso, attollitur, & diffunditur, ac movetur, & spirationem inducit, & spumescit, & à bile separatur, & sanus evadit. Si verò superior non evaserit adhuc magis perfrigeratur, & ubi penitùs perfrige-*

ratus fuerit, & calor ex ipso defecerit, congelatur, & moveri non potest, sed moritur. Les malades perdent dans ces occasions le mouvement, le sentiment, & la connoissance, parce que le sang ne peut plus se mouvoir dans le cerveau, ni les esprits se separer de sa masse, & couler dans les organes des sens, à moins qu'il ne se dissolve par la force de la fiévre, ou par celle des remedes dont on se sert : Ils ont aussi beaucoup de peine à respirer à cause des coagulations de sang qui se sont formées dans les poulmons & dans le cœur, qui retardent le cours de celuy qui se décharge dans la poitrine, lequel comprime les bronches, & empêche que l'air n'y entre avec liberté.

Hippocrate dit encore dans le Livre de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës, que lorsque ce suc, ou quelqu'autre de cette nature, coule sur une partie, il la pique, & excite de la douleur ; mais que s'il rentre dans les vaisseaux, & qu'il se mêle avec la masse, il la vicie, & interrompt le mouvement des esprits ; & que le sang ayant peine à se mouvoir, & les esprits à couler dans les nerfs, les malades sentent

beaucoup de froid par tout le corps; qu'ils sont incommodez de vertiges, qu'ils perdent la parole, qu'ils ont la teste pesante, qu'ils sont fatiguez de mouvemens convulsifs epileptiques, ou deviennent paralitiques. *Cùm dolores accesserint atræ bilis, & atrium fluxionum affluxus fiunt, dolent autem partes internæ dùm mordentur; conversæ verò & valdè siccæ fientes venæ intenduntur, & inflammatæ affluentia attrahunt. Vndè corrupto sanguine, & spiritibus non potentibus naturales in ipso vias permeare perfrigerationes fiunt ex stagnatione, & vertigines, & vocis interceptio, & capitis gravitas, & convulsiones, si jam ad cor, aut hepar, aut ad venam devenerint. Hinc morbi comitiales fiunt, aut semisiderati, si in ambientes locos fluxiones inciderint, & à spiritibus pertransire non potentibus resiccatæ fuerint.*

C'est par la même raison qu'il dit dans l'Aphorisme cinquante-sixiéme de la sixiéme Section, que dans les maladies melancoliques on doit apprehender que les humeurs ne changent de place, & qu'elles ne passent d'un lieu, ou d'une partie dans une autre; qu'il

feroit à craindre qu'en coulant dans le cerveau, elles ne coagulassent quelque portion de sang vers le principe des nerfs, & ne fissent des apoplexies ; ou qu'en liant les esprits, & empêchant qu'ils ne se meuvent librement dans le cerveau, & dans les organes des sens, elles ne troublassent leurs fonctions, & ne causassent une perte d'esprit, & de jugement, ou qu'en les agitant extraordinairement, & en irritant les principes des nerfs elles n'excitassent des convulsions, & des mouvememens convulsifs ; ou enfin qu'en coulant sur les nerfs optiques elles n'y formassent quelque obstruction, & ne causassent l'aveuglement, comme il arrive ordinairement dans ces rencontres. *Atrabilariis morbis periculosi à loco ad locum humorum decubitus, aut fiderationem corporis, aut convulsionem, aut insaniam, aut cæcitatem.*

Il en parle de la même maniere dans l'Aphorisme quarantiéme de la septiéme Section. Il dit que si elles coulent sur la langue, ou sur une autre partie, & qu'elles bouchent les nerfs qui la font mouvoir, ou qu'elles les relâchent, elles la rendent impuissante, & incapa-

ble de faire aucunes fonctions. *Si lingua de repentè impotens fiat, aut aliqua corporis pars siderata atrabilarium tale existit.* Il dit encore dans le sixiéme Livre des Maladies populaires, que les atrabilaires sont ordinairement sujets aux convulsions epileptiques, & que ceux qui sont attaquez de ce mal, deviennent aussi melancoliques, selon que ce suc agit sur le corps, ou sur l'ame sensitive. *Atrabilarii etiam comitiali morbo corripi plerumque solent, & vicissim comitiales fieri solent atrabilarii: Vterque verò morbus magis fit prout ad alteram partem magis inclinarit. Siquidem enim ad corpus inclinarit, comitiales fiunt; si verò ad animum atrabilarii melancolici dicti.* En effet lorsque ce suc agit simplement sur les esprits qui sont contenus dans le cerveau, il rend, comme j'ay déja dit les personnes tristes, & melancoliques; mais quand il agit sur les principes des nerfs, il les blesse & les irrite, il agite les esprits qui y coulent, il leur donne des mouvemens tumultueux & irreguliers, il cause de cette maniere des convulsions epileptiques. D'où vient que la melancolie degenere souvent en epile-

psie, & l'epilepsie en melancolie, l'humeur qui tenoit les esprits enchaînez dans le cerveau, s'il est permis de se servir de ce terme, les quittant pour s'attacher aux nerfs, & celle qui les irritoit se mêlant avec les esprits.

Il explique dans le Livre de l'Ancienne Medecine les maux que cause le suc melancolique lorsqu'il occupe la poitrine, & les entrailles. Il dit que les malades y sentent quelque chose qui les ronge, & qui les devore, & qu'ils se portent à la rage, & au desespoir. *Et quos quidèm acuta, acrisque & aeruginosa bilis affligit, quales mox rabies, & morsus viscerum, ac pectoris, & desperatio? Non sedantur autem hac priùsquam eadem expurgetur, & prosternatur, & aliis permisceatur.*

Ce suc devient quelquefois si aigu, & si corrosif, qu'il pique, & qu'il déchire les entrailles, & met les esprits dans un desordre, & une confusion si grande, qu'ils dereglent entierement les fonctions de l'ame sensitive, & se portent avec tant d'impetuosité dans toutes les parties, qu'elles sont dans un mouvement, & dans une agitation continuelle, sans que le malade sçache

ni

ni où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit, ni ce qu'il est. Ce qui a fait dire au même Hippocrate dans l'Aphorisme vingt-quatriéme de la quatriéme Section, qu'il ronge tout ce qu'il touche, qu'il ulcere les intestins, & cause des dissenteries mortelles : *Dysenteria si ab atrâ bile inceperit, lethalis est.* Et dans l'Aphorisme vingt-deuxiéme de la même Section, il regarde toutes les évacuations qui se font de ce suc dans le commancement des maladies, comme des signes mortels. *Quibuscunque morbis incipientibus si atra bilis aut sursùm, aut deorsùm prodierit, lethale est.*

Il luy attribuë encore dans le Livre des Affections internes la cause des hepatides, & de la pluspart des autres maux qui arrivent au foye. *Morbus hepaticus*, dit-il, *fit ab atra bile, cùm influxerit ad hepar. Accidit autem maximè in autumno, & in mutationibus anni. Hæc igitur æger patitur. Dolor acutus ipsi in hepar incidit, & sub ultimas costas, & in humerum, & in claviculam, suffocatio fortis tenet, & aliquando lividam bilem revomit, & rigor & febris primis diebus debilior habet. Et dùm attingitur, hepar dolet,*

& color ipſius ſublividus eſt, & cibi quos priùs comedebat ſuffocant ipſum, & ingeſti urunt, ac torquent ventrem. Atque hæc quidèm in principio patitur, morbo verò progrediente, & febres remittunt, & à paucis cibis repletur. In ſolo autem hepate dolor reſtat, & ipſe aliquando fortis, aliquando quietus, quandoque verò acutus corripit, & ſæpe de repentè æger animam efflavit. En effet quand le ſuc melancolique s'épanche ſur les membranes du foye, il les pique, & les déchire, & y excite des douleurs tout-à-fait aiguës. Lorſqu'il coule dans la ſubſtance même du foye, il ronge les extremitez des vaiſſeaux, & les ouvre, le ſang s'y épanche auſſitoſt, il y cauſe de l'inflammation, laquelle eſt accompagnée de ſentimens de douleur, & de chaleur : Il coagule quelquefois quelque portion de ſang dans quelques unes de ſes lobes, & y cauſe des phlegmons, & des abcez; il y forme auſſi des ſchirres, & des cancers en coagulant le ſuc nourricier; & des pierres en s'uniſſant avec la bile: Il les ulcere enfin quand il n'y trouve point de matiere, avec laquelle il puiſſe s'unir. Ce que je dis du foye ſe doit

entendre des autres parties, sur lesquelles ce suc agit. Il est facile d'expliquer les symptomes qu'il y cause, en reflechissant sur ce que j'ay dit des effets du suc acide de l'estomac.

Le suc melancolique n'agit pas avec moins de force sur les reins que sur le foye, & les autres parties dont je viens de parler, il les corrode, & les ulcere, dit Hippocrate, il ouvre les vaisseaux qui y aboutissent, & y cause des douleurs extrêmement violentes, lesquelles se font sentir dans la vessie & dans l'uretre, l'urine qui y coule entraînant avec elle une partie de ce suc : Elles passent même dans les parties voisines, soit qu'une portion de ce suc s'y porte, ou qu'elles soufrent par sympathie, & par la communication qu'elles ont avec la partie malade. *Tertius renum morbus*, dit-il dans le Livre des Affections internes, *urina prodit velut à carnibus bubulis assatis succus. Fit autem morbus ab atrâ bile, cùm bilis in venas influxerit quæ ad renem tendunt, & cùm constiterit exulcerat venulas, & renem. Ab ulceratione igitur tale quiddam cùm urina procedit. Dolores autem hærent in lumbis, & in vesicâ, & inter anum,*

ac pudendum, & in ipso rene ad modicum tempus, deindè remittit dolor, & rursùs acutus brevi corripit, & in tenuem ventris partem aliquandò dolor incidit.

Il explique en plusieurs endroits de ses ouvrages les autres maux que cause le suc melancolique lorsqu'il coule sur quelque partie, ou que rentrant dans les vaisseaux il se remêle avec le sang. On peut lire ce qu'il en dit dans le Livre de la Nature de l'homme, dans celuy des Maladies internes, dans le sixiéme des Maladies populaires, dans le premier & le second des Predictions, & dans ses Aphorismes, &c.

Galien ne s'en explique pas avec moins de force dans le troisiéme Livre des Parties affectées, dans le quatorziéme de la Methode de guerir, dans ceux de la bile noire, & des tumeurs, dans le Commentaire deuxiéme sur les prognostics, &c. J'en tireray seulement quelques passages pour donner une idée des maladies que cette humeur cause quand elle s'épanche sur les parties exterieures du corps. Il dit dans le Livre de la Bile noire que ce suc ronge toutes les parties où il s'attache lorsqu'il

n'y trouve rien qui puisse moderer son action, qu'il coupe leurs fibres, & les dechire, & qu'il corrode, & ulcere la peau. *Quibus corporis partibus pura impermixtaque adhæserit, eas prorsùs exedendo ulcerat.* Ces blessures sont toûjours accompagnées de douleurs aiguës, & d'inflammation : il dit la même chose dans le Livre des Tumeurs, & il ajoûte que si ce suc n'a pas assez de force pour ronger les chairs & ulcerer la peau, il se coagule avec les sucs qu'il y trouve, & y forme des cancers qui s'ulcerent aussitost qu'il acquiert de nouvelles forces, & de nouveaux degrez d'acidité. *Cùm verò modestior est, efficit cancrum, qui sine ulceratione est.* Il avoit dit auparavant, *ipsa verò sine fervore atra bilis cancros efficit, eosque cum ulcere si acrior sit.*

Il dit ailleurs que la sanie qui en sort est aigre, & corrosive. *Sanies quæ ex atræ bilis, acida, & fera est. Lib. de Hipppoc. & Platon. dogmat. explanat.*

Il luy attribuë enfin la cause de tous les ulceres, & de la pluspart des tumeurs qui se forment à la peau, & aux parties voisines. *Depascitur herpes quoque*, dit-il, dans le Livre des Tumeurs,

quæ circùm sunt perrodens, sed solùm cutis exulceratio est. Phagedæna verò cum cute quæ subjecta sunt attingit quoque. Chironia verò, & Telephia vocare ulcera supervacaneum est; sat enim est omnia communiter maligna appellare. Scabies quoque & lepræ melancolici affectus sunt ipsius cutis, ut siquidem in venis quoque & carne fiant cancer nominatur.

Il dit encore dans le Livre quatorziéme de la Methode de guerir en parlant de l'humeur qui produit les schirres, & les cancers, qu'elle n'est point differente de la melancolie, & qu'elle est si aigre que les animaux, qui ont le goût le moins fin, comme les rats, ne sçauroient la goûter. *Ergo hic humor ubi ampliùs incaluerit aut propter putredinem, aut propter febrem inflammantem nigram efficit bilem, quam nullum animal, ne ipsi quidèm mures gustaverint. Terra quoque raditur ab eâ, ac partes, quæ raduntur, se in altum attollunt, vocaturque is effectus, ut Plato quodam loco inquit, tùm fervor, tùm fermentatio. Est namque is humor talis, quale esse acetum docuimus, ex quo ipso si in terram effuderis, idem effectus*

visitur. Quominùs non alienum est si veteres ejusmodi humorem acidum nominarunt, ut pallidæ bilis amarum. Sanè non verò etiam in vomitionibus talis apparet.

Si le suc melancolique est plus épais qu'il ne doit estre, il épaissit beaucoup le sang, & le rend extrêmement grossier.

CHAPITRE VII.

Du suc pancreatique, & de ses alterations particulieres.

DANS les glandes du pancreas il se crible un suc clair & sereux, qui selon quelques uns est aigre, & insipide selon d'autres. Ce suc se décharge dans les intestins au dessus de l'embouchure des canaux biliaires, où il se mêle avec la bile & le chyle, lesquels il dissout, & dispose, comme j'ay dit ailleurs, à se fermenter; il passe ensuite avec eux dans les veines lactées, & se remêle avec le sang.

L'aigreur de ce suc n'est pas sensible dans tous les animaux; il y en a plu-

ſieurs où il paroît inſipide, & qui cependant ſe portent bien. On pourroit croire qu'elle eſt ſenſible dans les melancoliques, & inſenſible dans les autres. Il pourroit encore eſtre plus aigre dans les païs froids, que dans les païs chauds.

Ce ſuc devient incommode comme les autres, quand il peche en quantité, ou en qualité. Il affoiblit l'amertume de la bile, & la ſaveur acide ſalée du chyle quand il eſt tout-à-fait inſipide, & qu'il coule trop abondamment dans les inteſtins, il diminuë leur activité, & trouble leur mouvement, comme font toutes les liqueurs inſipides qu'on mêle en quantité avec les eſprits d'urine, & de ſoufre : On les affoiblit tellement, qu'ils ont peine à ſe fermenter lorſqu'on les mêle enſemble.

Si ce ſuc n'y coule pas aſſez abondamment, ou que ſon cours ſoit arreſté, la fermentation du chyle avec la bile eſt encore troublée, parce que les matieres dans leſquelles les ſels dominent, n'agiſſent point ſi elles ne ſont diſſoutes, par exemple, le ſel & la créme de tartre ne ſe fermentent point enſemble quand ils ne ſont point diſſouts.

Le suc pancreatique ne cause pas moins d'incommoditez lorsqu'il peche en quantité. Quand il est plus aigre qu'il ne doit estre naturellement, il excite des fermentations vicieuses avec la bile ; il pique les membranes des intestins, il irrite leurs fibres, & y cause des douleurs aiguës, il les enflâme même, & les ulcere, &c. Quand il se remêle avec le sang il s'épaissit, & il aigrit les humeurs ; il se separe quelquefois de la masse, & coulant ensuite sur les parties, il les agite, & y fait les mêmes maux que le suc acide de l'estomac, & le suc melancolique.

S'il devient acre, amer, ou d'une nature semblable, il trouble la fermentation naturelle du chyle avec la bile, & fait sur les intestins des impressions pareilles à celles de la bile quand elle y coule trop abondamment.

Lorsqu'il est retenu dans le pancreas, il s'y aigrit encore davantage, il corrode, il y forme des abcez, & des ulceres ; il y forme des tumeurs dures & schirreuses quand il y trouvè quelque matiere avec laquelle il se coagule : Il y cause enfin beaucoup d'autres incommoditez dont on peut voir des

exemples dans *Marcel Donat*, *Paré*, *Riolan*, *Fabrice Hilden*, *Benivenius*, *Graaf*, & plusieurs autres Autheurs.

Si ce suc est doux, ou qu'il soit plus épais qu'il ne faut, il a peine à se mêler avec la bile, & avec le chyle, & à se dissoudre. Le chyle ne se defeque pas si bien, & le sang qui s'en fait n'est pas si pur, ni si propre pour l'entretien, & la nourriture des parties.

CHAPITRE VIII.

Des sucs qui se dechargent dans les intestins, & de leurs alterations.

LE mesantere, & les intestins sont parsemez de glandes, dans lesquelles il se crible continuellement un suc sereux, qui coule le long de plusieurs petits canaux, & se décharge dans les intestins.

De ces sucs les uns sont utiles, & se mêlent, comme j'ay dit, avec le chyle, la bile, & le suc pancreatique ; & les autres sont inutiles, & ne se remêlent jamais avec le sang sans le vicier.

Comme l'on ne peut les goûter, on

ne sçauroit dire quelles qualitez ils ont : Mais de quelle nature qu'ils soient ils sont toûjours incommodes quand ils pechent en quantité, ou en qualité. Hippocrate attribuë à la quantité & à la qualité de ces sucs les lienteries, les dissenteries, les tenesmes, & tous les autres flux qui arrivent en Esté, & en Automne. *Æstate jam & Autumno*, dit-il dans la deuxiéme Section du Livre premier des Maladies populaires, *lienteriæ, & dysenteriæ, & tenesmi, & alvi profluvia ex biliosis tenuibus, multis, crudis, & mordacibus, quibusdam verò etiam aquosis.* Il s'en explique de la même façon dans le Livre troisiéme de la Diete, il dit que s'ils pechent en qualité, & qu'ils soient aigres, salez, ou de quelqu'autre saveur forte ou nuisible, ils excitent dans les intestins des fermentations étrangeres, ils les rongent & les ulcerent, ils ouvrent les extremitez des arteres, & causent des douleurs aiguës, des inflammations, & des flux de sang, & des matieres purulentes. *Ubi autem calefacto corpore purgatio acris fiat, tunc & intestinum raditur, ac exulceratur, & sanguinolenta egeruntur. Hoc autem*

dysenteria à malâ intestinorum affectione appellatur, morbus gravis & periculosus.

Galien dit la même chose dans le Livre douziéme de la Methode de guerir. *Neminem latere potest*, dit il, *erosionem ex succo aliquo, cui mordens natura insit.* Et parlant ensuite d'un homme qui étoit travaillé d'une colique violente qu'on ne pouvoit appaiser par aucuns remedes, il dit qu'il conjectura qu'elle étoit causée par des sucs aigres, & corrosifs qui étoient attachez aux tuniques des intestins, & que luy ayant fait prendre un remede propre à les purger, il le guerit sur le champ. *Ipse igitur ubi mordentes succos in tunicis intestinorum immersos conjeci, &c.*

Il attribuë aussi la cause de la dissenterie à des sucs corrosifs qui coulent dans les intestins, & qui les ulcerent. *Difficultates intestinorum fiunt quidem*, dit-il dans le Commentaire sur l'Aphorisme troisiéme de la sixiéme Section, *ex humoribus acribus. Sunt autem exulcerationes intestinorum, primùm quidèm summâ parte abrasorum, progressu autèm temporis & profondiora habentium ulcera, & ut plurimùm putrila-*

gini obnoxia. Il en parle de même dans le Commentaire ſur l'Aphoriſme vingt-uniéme de la quatriéme Section. *Earum autèm, quæ in ſummâ parte hærent, exulcerationum cauſa eſt humor acris & tenuis.* On peut encore voir ce qu'il en dit dans le Livre premier des Parties affectées. *In dyſenteriâ mordax humor cauſa eſt affectûs, ut potè qui ab initio & abſtergit, & abradit, dein temporis tractu exulcerat inteſtinum.*

Lorſque ces ſucs pechent ſimplement en quantité, ou qu'ils ſont doux, ou inſipides, ils ne cauſent que de ſimples diarrées, ou des flux ſereux.

Si le cours en eſt arreſté, & qu'ils ne puiſſent couler dans les inteſtins, ils gonflent les glandes, & les tumefient; ils ſe remêlent avec la maſſe du ſang, & l'aigriſſent, ou la rendent acre, amere, ou inſipide, &c. ſelon la diverſité de leur nature.



CHAPITRE IX.

De la lymphe, & de ses alterations.

LA lymphe est le dernier des sucs utiles qu'on trouve dans le corps. Cette liqueur est claire, subtile, & transparente, comme l'eau. Elle se crible dans le cerveau, dans la poitrine, & peut-estre dans les autres parties, & elle coule le long de certains vaisseaux qu'on appelle pour cela lymphatiques, lesquels s'en déchargent les uns dans les jugulaires externes proche les souclavieres; & les autres dans le canal thorachique, doù elle passe dans la souclaviere gauche, & se mêle avec le sang.

Quoyqu'on ne convienne pas de l'origine, de la nature, & des usages de ce suc; il ne laisse pas de causer beaucoup d'incommoditez par son abondance, & son impureté.

Lorsqu'il se crible en trop grande abondance, ses vaisseaux ont peine à le contenir : ils se rompent, & la lymphe s'écoule, & fait des hydropisies incurables quand son cours est supprimé

dans une partie, & qu'elle s'y épanche, elle cause les mêmes indispositions.

Elle blesse les parties par son aigreur, & sa salure ; par son acrimonie, & son amertume, &c. elle altere le chyle avec lequel elle se mêle, & elle vicie la masse du sang & des humeurs, & fait sur elle des impressions differentes selon la diversité de sa nature, & de ses qualitez.

S'il est plus épais & plus grossier qu'il ne doit estre, il ne se meut plus dans ses vaisseaux, & ne se remêle plus avec le sang avec la même facilité qu'il faisoit ; ralentit le mouvement de cette liqueur ; & diminuë l'activité des esprits.

On peut dire que la lymphe n'a pas esté inconnuë à Hippocrate, quoyqu'il n'en ait pas découvert la source. Comme il a trouvé beaucoup de vaisseaux lymphatiques dans la rate, il a crû qu'elle prenoit son origine dans cette partie. Voicy de quelle maniere il en parle dans le Livre quatriéme des Maladies. *Et sanè sanguini fons est cor, dit-il, pituitæ caput, aquæ splen. &c.* Il explique ensuite les maux qu'elle cause par son abondance, & par ses

mauvaiſes qualitez.

Il ſemble que Galien l'ait auſſi connuë, quand il dit dans le premier Livre des Qualitez des alimens, & dans celuy de la Bile noire, en parlant de la pituite, & de ſes eſpeces, qu'il y en a une claire & tranſparente, comme l'eau, laquelle n'a aucune ſaveur, ni aucune qualité ſenſible, & qui ſe diſſipe, & s'évapore aiſément. *Pituita qualitatis expers perindè ac aqua, &c. & diſſipatu facilis*

Les autres ſucs utiles qui peuvent ſe rencontrer dans le corps, ont des qualitez ſemblables à celles de ceux dont je viens de parler, & ils produiſent les mêmes effets.



CHAP.

CHAPITRE X.

De l'urine & de ſes alterations.

L'URINE eſt un ſuc ſereux qui paroît acre au goût, & qui contient beaucoup de ſel acre volatil : Son acrimonie eſt beaucoup plus ſenſible dans les bilieux, que dans les autres. Si on la trouve quelquefois aigre, ou ſalée ; l'on peut dire que c'eſt dans une diſpoſition contre nature, comme dans le ſcorbut, la goutte, ou la verole, &c. dans leſquelles ſon ſel volatil a eſté diſſipé, ou extrêmement affoibly par l'abondance des ſucs aigres & groſſiers qui ſont mêlez avec elle : Elle peut auſſi le devenir par le grand uſage des choſes aigres, & ſalées.

Ce ſuc ſe crible dans les petits grains glanduleux des reins, & coule par autant de petits tuyaux dans le baſſinet de chaque rein, d'où il paſſe dans les ureteres, & dans la veſſie, qui s'en décharge de temps en temps par le moyen du ſphincter qui l'ouvre, & la referme ſelon le beſoin.

Ce suc n'est pas le seul qui coule dans la vessie : Une portion des liqueurs qu'on boit s'y porte de l'estomac le long de plusieurs petits vaisseaux qui s'y abouchent, comme l'a remarqué Hippocrate dans le Livre des Parties. *In ventrem porrò*, dit-il, *ea quæ comeduntur, ac bibuntur procedunt, ex ventre autèm fibræ in vesicam, quâ parte humorem percolat, extentæ sunt.* Il dit encore dans le Livre quatriéme des Maladies en parlant de la maniere dont les pierres se forment dans les enfans qui sont à la mamelle. *At ubi suxerit lac non purum, sed terreum, & pituitosum, & habuerit puer venas de ventriculo ad vesicam tendentes amplas, ac attrahentes, &c.*

Comme les pores exterieurs de la vessie sont disposez d'une maniere à laisser échaper l'eau qu'on y met quand elle est tournée, l'on pourroit croire qu'elle reçoit encore une partie des humiditez qui coulent dans le basventre; & que les eaux des hydropiques se purgent souvent par cette voye.

L'urine est entierement inutile ; elle n'a aucun usage dans le corps ; & elle ne rentre jamais dans les veines sans

l'incommoder, & sans alterer la masse du sang & des humeurs : Elle peche, comme les autres humeurs, en quantité, ou en qualité.

Elle cause par son abondance le diabete, ou le flux d'urine : Si son cours est arresté, si elle a peine à passer des reins dans les ureteres, des ureteres dans la vessie, & de la vessie dans l'uretre, elle les tend, elle les charge, & les blesse ; & lorsqu'elle y sejourne trop long-temps, elle y altere & y excite de la douleur, & de l'inflammation : Elle irrite les nerfs qui y aboutissent, & les esprits qui y influent, & son action se communiquant au cerveau, & aux esprits qui y sont contenus, elle trouble les fonctions de l'ame sensitive. La vessie devient quelquefois si tenduë, qu'elle presse les parties voisines, & les incommode considerablement, les intestins même ne peuvent se décharger des excremens.

L'urine rentrant dans les veines, & se remêlant avec la masse du sang, elle la vicie, & lorsqu'elle s'en separe, elle blesse les parties où elle se porte. Si elle se porte au cerveau ; qu'elle irrite les parties nerveuses & membraneuses,

& qu'elle agite beaucoup les esprits, elle y cause des douleurs aiguës, des mouvemens convulsifs, des convulsions epileptiques, des delires & des insomnies, &c. Et si elle a assez de force pour lier les esprits, & empêcher qu'ils ne se meuvent, & ne coulent dans les organes des sens, elle produit des affections soporeuses, des lethargies, & des apoplexies. Nous en avons plusieurs exemples dans le Chapitre trente-neuviéme de la Pratique d'Hollier, & dans les Remarques de Hautin, dans les Observotions de Duret sur le Chap. quarante-septiéme de la même Pratique admirable de Zacutus Lusit. &c.

Si elle coule sur la gorge & les parties voisines, elle y cause des fluxions fâcheuses, & des esquinancies mortelles. *Marcel Donat*, dans le Chapitre vingt-huitiéme de son Histoire merveilleuse parle d'un malade, lequel ensuite d'une suppression d'urine fut attaqué d'une esquinancie si forte, qu'elle le suffoqua en peu de temps à cause de la grande abondance des serositez qui coulerent sur la partie.

Si elle attaque la poitrine, elle cause des palpitations violentes, des asthmes,

& des toux violentes. L'on en trouve des exemples dans les Chapitres vingt-neuviéme & trente-neuviéme de la Pratique d'Hollier.

Si elle s'épanche sur le diaphragme, elle y excite des mouvemens convulsifs, & cause des hoquets violens, & importuns, comme l'on peut voir dans l'exemple qüe *Bartholin* rapporte dans l'Histoire cinquante-deuxiéme de la deuxiéme Centurie de ses Observations Anatomiques.

Lorsqu'elle coule sur les intestins, elle les blesse, & les enflâme, ce qui fait dire à Hippocrate dans le Livre des Coaques, que si l'ileon s'enflâme quand on a peine à pisser, & qu'on rend l'urine goutte à goutte, le malade meurt en peu de jours, à moins que la fiévre ne le prenne, & qu'il n'urine beaucoup à la fois. *In urinæ stillicidio volvulus accedens septimâ die perimit, si non febre accedente urina acervatim prodeat.*

L'urine cause enfin beaucoup d'incommoditez à toutes les parties sur lesquelles elle s'épanche, principalement sur les personnes bilieuses, comme Hippocrate nous l'enseigne dans les Coaques. *In biliosis*, dit-il, *urinæ inter-*

ceptio brevi occidit. En effet comme les sucs acres & amers y dominent, elle en augmente considerablement la force & la vertu.

Elle cause aussi des hydropisies, & des tumeurs aqueuses dans toutes les parties où elle coule. J'ay veû plusieurs personnes devenir hydropiques, parce qu'elles urinoient beaucoup moins que de coûtume. On peut lire dans le Chapitre vingt-huitiéme de l'Histoire merveilleuse de Marcel Donat, l'Histoire du Prieur du Couvent de Sainte Agnés de Mantouë, lequel ensuite d'une suppression d'urine devint si enflé par tout le corps qu'on ne put jamais le guerir. Il ajoûte que quoyque la peau fût extrêmement tenduë, elle étoit molle, & claire, & qu'il étoit aisé de voir que c'étoit l'abondance de l'urine qui la tendoit.

Si elle reste mêlée avec le sang, elle gonfle les vaisseaux, & les dilate si fort, que la rupture en est à craindre. Thomas Bartholin en rapporte un exemple considerable dans la quatriéme Centurie de ses Observations Anatomiques, Histoire cinquante-sixiéme d'un jeune homme qui fut treize jours sans uriner,

dont les veines devinrent si tenduës, qu'il parut tout couvert de varices qui ne se dissiperent que lorsque l'urine eut repris son cours ordinaire ; il ajoûte qu'il fut pendant cette intervalle dans un danger extrême de la vie, les vaisseaux étant sur le point de se rompre. On ressent dans ces occasions les mêmes incommoditez que dans la plethore.

Quand l'urine devient aigre, soit par la dissipation de son sel volatil, ou par le mélange de quelque suc de cette nature, elle blesse la vessie, & le canal par où elle coule, elle y excite de la douleur, & de l'inflammation ; elle les ulcere même, & les gangreine. Elle pique continuellement le col de la vessie, & le sphincter, & les oblige à s'ouvrir, & à se dilater souvent ; elle cause de cette maniere une envie d'uriner à tous momens. Galien s'en explique fort clairement dans le Commentaire sur l'Aphorisme cinquante-huitiéme de la cinquiéme Section. *Quando aliquis,* dit-il, *parùm & frequenter mingit, hæc passio urinæ stillicidium nominatur, & fit aliquando ex imbecillitate potentiæ retentivæ in vesicâ, nonnunquàm verò*

ex acritudine urinæ, &c. Acritudo autèm fit vel propter renum passionem, vel quia talis ad ipsos venit superfluitas serosa percolata, &c. In renibus autèm purulentis pure per vesicam evacuato. Hoc igitur sui acritudine mordens vesicam excitat ad excretionem. Il dit encore dans le sixiéme Livre des Causes des Symptomes en parlant de la strangurie, qu'elle est causée par la foiblesse de la vessie, ou par l'aigreur, ou la salure de l'urine. *Primam stranguriam vocant*, dit il, *quæ ob vesicæ imbecillitatem, vel ob acre lotium fieri videtur*. On la trouve même aigre dans ces occasions, Graaf en rapporte un exemple dans son Traité du suc pancreatique.

L'urine forme encore des pierres dans les reins, & dans la vessie, lorsqu'il s'y épanche quelque suc aigre qui s'unit avec son sel volatil, & qui le coagule, comme l'on remarque par la resolution qu'on en fait.

Hippocrate explique la formation de la pierre à peu prés de la même maniere. Il dit dans le Livre quatriême des Maladies, que la pituite qui coule dans la vessie, & qui se mêle avec la lie,

ſie, que l'urine y laiſſe, la coagule; & la petrifie. *Velut in aquâ non purâ in calice, aut vaſe æneo turbatâ, & rurſus ſedatâ fæx acervata fit in medio. Sic ſanè & in veſicâ de urinâ, non purâ exiſtente, & non per urinam ejicitur, ut potè quæ in cavo ſit loco, & maximè acervata fiens præ dolore per mictionem non pertranſit, & à pituitâ crudâ concreſcit, glutinum enim fit pituitâ ad fæcem ammixta.* En effet la pituite dont parle Hippocrate, étant aigre, comme je feray voir dans la ſuite, elle ne peut ſe mêler avec la bile de l'urine, qu'elle ne ſe coagule en même temps avec elle à cauſe de la quantité du ſel volatil qui y eſt contenu.

Les pierres ne s'engendrent pas ſeulement dans les reins, & dans la veſſie, elles ſe forment dans toutes les parties où il y a des ſucs propres à ſe petrifier. L'on en peut voir des exemples dans les Hiſtoires Anatomiques de *Bartholin*, dans la Pratique de *Zacutus Luſit.* & dans celle d'*Hollier*, & dans tous les Autheurs qui ont écrit ſur ce ſujet.

CHAPITRE XI.

De la ſueur, & de ſes alterations.

LA ſueur eſt un excrement, ou un ſuc ſereux qui ſe ſepare de la maſſe du ſang dans les petites glandes de la peau, & coule par une infinité de petits tuyaux vers les pores inſenſibles où ils ſe déchargent.

La nature de ce ſuc approche de celle de l'urine. L'on remarque même que ceux qui urinent beaucoup, ſuent & tranſpirent peu ; & que ceux qui ſuent, ou tranſpirent beaucoup, urinent peu.

Le corps s'affoiblit & ſe deſſeche, par la grande diſſipation qui s'en fait, parce qu'il entraine avec luy beaucoup d'eſprits, & de ſuc nourricier, & qu'il n'en reſte point aſſez dans le corps pour l'entretien, & la nourriture des parties.

Quand au contraire ce ſuc ne tranſpire point, il rentre dans les vaiſſeaux, & ſe remêle avec la maſſe du ſang ; & ſi elle ne s'en décharge pas par une autre voye, il en augmente la quantité, & cauſe la plenitude, & tous les maux

qui l'accompagnent.

Lorsque ce suc change de nature, & qu'il devient aigre, ou salé, il pique la peau, & y cause de la demangeaison; & s'il y coule en assez grande quantité, & qu'il ait assez de force pour coaguler quelque pottion du sang, & des humeurs qui s'y portent, il y forme des phlegmons, & des tumeurs impures; il devient même quelquefois si corrosif, qu'il coupe ses fibres, & les déchire, & qu'il ronge les muscles qui sont au dessous, & les ulcere, d'où viennent les Erisipeles, les herpes, & les ulceres qui y arrivent. Tous les autres sucs aigres & salez qui se portent à la peau. y font les mêmes maux.

Hippocrate s'en explique dans le Livre de l'Usage des choses liquides, il dit qu'on guerit les piqueures, les démangeaisons, & les élevûres que les humeurs aigres, & salées excitent à la peau, en les fomentant d'eau de mer tiede, parce qu'elle emporte les ordures qui bouchent les pores, & qu'elle fait transpirer les humeurs. *Mare pruriginosis, & qui ab acribus humoribus vellicantur, prodest ut & lavent, & foveant ex calido.* Il ajoûte dans la

premiere Section du second Livre des Maladies populaires, que les humeurs salées qui s'attachent à la peau, & qui la rongent, y font souvent des ulceres rebelles, & difficiles à guerir. *Sed & ulcera quæ ægrè persanantur, ex albidorum sunt, qui ferè lentis colorem referunt, & cutis diffringitur, & labia, velut antilochus habuit, & alevas, ab humoribus ex corpore salsuginoso, quod sub cute maximè, &c.*

Galien dit la même chose dans le Commentaire sur l'Aphorisme vingt-uniéme de la troisiéme Section où il parle de certaines ampoules qui se forment à la peau, & qui la rongent, & l'ulcerent. *Sudamina autem è genere pustularum sunt in summâ corporis parte hærentium, quæ instar ulcerum cutem exasperant, proveniunt autem quemadmodùm & ipsum ostendit nomen, propter multos sudores, qui vel biliosiores, vel omninò mordaciores existunt. Mordent autem hi cutem, & pruriginosam faciunt, & per modum ulcerum exasperant.*

Il attribuë encore la cause de la démangeaison, de la gale, de la lepre, & de la plufpart des vices de la peau aux

sucs aigres, salez, & corrosifs qui coulent dessus. *Atque hujusmodi symptomata*, dit-il dans le Livre cinquiéme des Causes des symptomes, *omnia à viciosis succis originem trahunt, ac differunt inter se & qualitate & quantitate causæ, prætereà & quiete, & motu. Est enim exigua, tenuis, salsa, & immota in pruritu. Itèm exigua, tenuis, erodens, & immota in lassitudine ulcerosâ at multa crassa, salsa, & immota in leprâ, psorâque, &c.* Il explique au même lieu la maniere dont ces sucs agissent sur les muscles, & sur la peau, il dit que lorsqu'ils sont en mouvement ils les piquent, & passant au travers ils les divisent, & les separent. *Cùm igitur quidpiam per hæc transiens (id est per sensibilia corpora) violenter fertur ad cutem, in ipso per carnem cutemvè transitu necesse est ut & stimulet, & pungat, & dividat, & vulneret eas partes omnes, quibus obvium fuerit.*

Il se forme, comme je viens de dire, plusieurs tumeurs à la peau à l'occasion des sucs qui s'y arrestent, & s'y coagulent ; la peau même s'épaissit quelquefois, & devient dure & inégale à cau-

ſe de la grande abondance des humeurs qui s'y attachent & s'y condenſent, & dont elle s'imbibe. *Zacut. Luzit.* nous en rapporte deux exemples dans l'obſervation quatre-vingt ſeiziéme du Livre troiſiéme de ſa Pratique admirable, de deux perſonnes, dont la peau étoit devenuë épaiſſe & dure comme un cuir de bœuf, ou comme l'écorce d'un arbre. Il ſemble qu'Hippocrate en ait auſſi parlé dans le Livre des Affections internes en expliquant la ſeconde eſpece de jauniſſe. *Alius morbus regius, ſivè arcuatus, hic corripit*, dit-il, *tempore Hyemis, & ex ebrietate, & ex rigore. Incipit autem primùm rigor invadere, poſteà etiam febris detinet, & humor, qui eſt in corpore, congelatur in cute. Quod autem ſic habeat ex his oſtenditur. Lividum eſt ipſius corpus & ſubdurum, & venæ per corpus diſtinctæ ſunt pallidæ, majores autem & craſſiores ſunt quàm priùs, & aliæ venæ ſubnigriores diſtinctæ ſunt, & ſi quis aliquam ipſarum ſecet ſanguis effluet pallidus ſi pallidæ ſunt venæ ; ſi verò nigriores fuerint, niger ſanguis effluet, & veſtem interiorem corpori adjacentem præ pruritu non ſuſtinet, &c.*

Lorsque les vapeurs acides, dont l'air est chargé en Hyver, s'insinuent dans les pores de la peau, elles les bouchent, & empêchent la transpiration insensible ; elles aigrissent les humeurs qui s'y portent, lesquelles rentrant ensuite dans les veines épaississent la masse du sang, & causent des frissons par tout le corps qui durent jusqu'à ce que les esprits étant agitez, ils la dissolvent & la rarefient. Ces mêmes vapeurs condensent une partie de ces sucs, lesquels s'attachant à la peau, la rendent dure, & épaisse, ils la piquent même, & y causent une si grande démangeaison, que le malade a peine à soufrir sa chemise. Le sang devient si épais, qu'il ne peut se mouvoir librement dans les vaisseaux, il gonfle les veines, & les dilate, & elles paroissent pâles, ou noires, selon la couleur que les humeurs qui se sont remêlées avec le sang, luy ont fait prendre.

Quand les sucs, dont je viens de parler, se remêlent avec la masse du sang, ils font dessus des impressions differentes, suivant la diversité de leur nature. Ils la rarefient, & ils excitent dans le corps une fiévre violente, prin-

cipalement s'ils ont de l'onctuosité, ou de l'acrimonie. *Quibus acre aliquid transpirabat quotidiè, ii si cutis ipsis stipetur, promptè febri corripiuntur.*, dit *Galien* dans le Livre huitiéme de la Methode de guerir. Il dit encore au même endroit ; *Dictum namque est in corporibus meatuum constipationem febrem excitare, in quibus quod transpirabat habituosum non est, &c. Sed mordax, & acre, fumo, fuliginivè non absimile : His igitur corporibus*, ajoûte-t-il, *saluberrima est ex aquâ dulci, & temperatâ lavatio, tùm frictio, quæ rarefaciat, & exercitationes modicæ, & victus, qui dulces efficiat succos.*

Lorsqu'ils deviennent aigres, & qu'ils rentrent dans les vaisseaux, ils condensent le sang, & l'épaississent, & retardant son mouvement, ils causent du froid dans toutes les parties ; ils y excitent aussi des tremblemens & des secousses, parce qu'ils piquent leurs fibres, & qu'ils irritent les esprits qui y coulent, d'où viennent les frissons qu'on sent quand on s'expose à un air froid, & que la transpiration vient à cesser tout d'un coup. Comme ces sucs n'ont pas assez d'aigreur pour arrester les parties

integrantes dernieres du sang les unes auprés des autres, elles se dégagent peu à peu, & s'agitent de maniere qu'elles se portent avec impetuosité dans tous les membres, & y excitent une chaleur cuisante, qui ne s'éteint que par l'évacuation de ces sucs. *Galien* explique de la même façon les frissons, les tremblemens, & les secousses dont on est agité dans ces occasions. *Mordens habitus, & succus*, dit-il dans le dixiéme Livre de la Methode de guerir, *ubi per sensibilia corpora fertur, horrores, & inæquales totius corporis concussiones (ἔῤῥιγος Græcè dicunt) facit in iis quibus cute stipatâ quæ priùs transpirabant, sunt retenta.* Il ajoûte dans le Livre cinquiéme des Causes des symptomes que ces frissons, ces tremblemens, & ces secousses sont plus ou moins fortes, selon que l'humeur qui les cause est plus, ou moins tenuë; qu'elle se meut plus, ou moins vîte; qu'elle a plus, ou moins d'aigreur; & qu'elle coule dans les veines en plus grande, ou en moindre abondance. *Pauca verò tenuis & mordax, ac brevem quemdam motum habens, in horrore. Si verò aut vehementiùs movetur, aut multùm abundat,*

aut mordacior est, jam non horrorem, sed rigorem excitat : Maximum quidem, si plurima simul, & mordacissima fuerit, vehementissimèque moveatur. Minimum verò ubi aliquod ex jam dictis modicè auctum efficit, ut horror in rigorem transmutetur. Complures verò inter hunc minimum, & illum maximum rigorem, medii sunt, tùm minus inter se differentes, prout causa magis minusvè aut movetur, aut erodit, aut abundat. Il dit aussi en parlant du froid, des tremblemens, & des lassitudes que sentent les malades lorsque le suc aigre, & corrosif coule dans les veines. *Atqui hæc omnia à mordacibus oriuntur excrementis, differunt verò inter se tùm excrementorum multitudine, tùm motu, tùm etiam quod alia magis, alia minùs erodunt, &c. Neque mirum videri debet ea minùs corpus inflare dùm quiescunt : Dùm verò moventur, & plurimùm lædere, & concutiendo horrorem, rigorem, & febrim inducere.*

Ces sucs causent differens maux, selon la diversité des parties où ils coulent. S'ils occupent le cerveau, ils rendent la teste lourde & pesante par leur quantité ; ils piquent les muscles, le

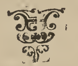
pannicule charnu, le pericrane, les membranes, & les parties nerveuses, quand ils pechent en qualité, & font des douleurs aiguës, & mettant les esprits en desordre & en confusion, ils causent des insomnies, des delires, & des vertiges; ils causent aussi des tremblemens, des mouvemens convulsifs, & des subsultations des tendons lorsqu'ils piquent les nerfs, & les irritent. Et s'ils coulent assez abondamment dans le cerveau pour lier les esprits, & les enchaîner, ils causent des assoupissemens, & des lethargies.

Vvillis dans le Chapitre deuxiéme de la Douleur de teste, parle d'un homme, qui ayant eu la teste moüillée sentit du froid, & fut en même temps travaillé d'une douleur de teste tres-violente, & d'une insomnie presque continuelle qui furent suivis de mouvemens convulsifs, subsultations de tendons, de delire, & enfin de la mort. Il parle ensuite d'un autre qui transpiroit beaucoup le jour, & qui sueoit pendant la nuit, lequel ayant cessé de suer, & de transpirer, commença d'enfler par les pieds, & par les mains, & devint sujet aux ébloüissemens, & aux

vertiges, aux tremblemens, aux tresſaillemens de cœur, & aux ſincopes. J'ay connu un homme qui ne s'expoſoit jamais à l'air le ſoir, qu'il ne fût auſſitoſt ſaiſi d'une douleur de teſte fort aiguë.

Ils cauſent des fluxions au nez, aux yeux, aux oreilles, au col, & aux parties voiſines quand ils coulent deſſus, & des eſquinancies lorſqu'ils coulent ſur les muſcles du larinx, & de la gorge, &c. Quand ils coulent ſur la poitrine, & qu'ils piquent les bronches, ils excitent la toux. Ils ſe jettent quelquefois ſur le mediaſtin, la plevre, & les muſcles qui ſervent à la reſpiration, & cauſent de grandes difficultez de reſpirer, & des pleureſies : Ils cauſent auſſi des peripneumonies, ou des eriſipeles quand ils s'attachent aux poulmons. J'ay veu pluſieurs perſonnes travaillées de pleureſies, & d'inflammation de poitrine pour s'eſtre expoſées imprudemment à un air froid, & s'eſtre baignées, ou eſtre tombées dans l'eau étant beaucoup échauffées : Ils irritent le cœur en paſſant, & cauſent des tresſaillemens, des palpitations, & des ſincopes, comme l'on peut voir dans

la ſeconde Section que j'ay tirée de Vvillis. Si ces ſucs coulent ſur les parties du baſventre, ils les piquent, & y font des douleurs aiguës. Un de mes amis ſe trouve incommodé de grandes tranchées quand il ſoufre du froid aux pieds. Si ils s'épanchent ſur les perioſtes, & les membranes des muſcles, ils les bleſſent, & y excitent des douleurs violentes. On doit auſſi les regarder comme la cauſe la plus ordinaire des rheumatiſmes. En effet la pluſpart des rheumatiſmes, & des douleurs qu'on ſent exterieurement, n'attaquent les artiſans, & les gens de la campagne, que parce qu'ils ſoufrent du froid aprés s'eſtre échauffez au travail. Enfin il n'y a point de partie qui n'en reſſente les incommoditez. L'on en trouve pluſieurs exemples dans *Piſon*, & dans *Vvillis.*



CHAPITRE XII.

Des ſeroſitez qui coulent du nez, & de leurs alterations.

IL ſe crible beaucoup de ſeroſitez dans les glandes du cerveau, leſquelles coulent de toutes parts dans les ventricules, & ſe déchargent dans l'entonnoir : La partie la plus tenuë coule inſenſiblement vers la luette, ſelon quelques Autheurs, & ſert à humecter la gorge & le goſier, & la plus épaiſſe ſe décharge dans le nez.

Quand le cours en eſt arreſté, elles rempliſſent l'entonnoir, & les ventricules : Elles gonflent leurs glandes, & les vaiſſeaux excretoires, & empêchent que le ſang ne s'y meuve librement ; il arrive qu'elles compriment quelquefois les extremitez des veines, & le ſang n'y pouvant entrer, il s'extravaſe, & cauſe de l'inflammation dans la partie ; elles rendent la teſte lourde & peſante, & cauſent des aſſoupiſſemens ; elles s'aigriſſent ſouvent, & piquent les parties nerveuſes & mem-

braneuses, elles irritent aussi les esprits, & causent des douleurs aiguës, des tremblemens, des mouvemens convulsifs, des vertiges, & des delires, &c. *Fluxiones ex naribus largæ per vim suppressæ quandoque convulsionem provocant. Hippocrat. Lib. de Coac. prænot.* On remarque encore que ceux qui mouchent beaucoup sont sujets à la douleur, & à la pesanteur de teste, à l'assoupissement, aux étourdissemens, & aux vertiges quand le nez se desseche, & qu'ils ne mouchent plus.

La teste n'est pas seule à en ressentir les incommoditez ; elles font les mêmes impressions sur les autres parties où elles coulent

Si ces sucs ont peine à se cribler dans les glandes, & que le sang en reste chargé, les esprits qui s'en forment sont grossiers, & impurs ; ils ne peuvent animer les parties, ni faire sur elles les impressions qu'ils y faisoient auparavant.

Lorsque ces sucs rentrent dans les veines, ils alterent la masse du sang, mais differemment par rapport à la diversité de leur nature.

Quand il s'en separe plus qu'à l'or-

dinaire, ils causent un flux importun; & s'ils sont aigres, ou salez, ils excitent de la douleur, & de l'inflammation dans le nez, & les parties voisines.

CHAPITRE XIII.

De la pituite, & de ses alterations.

COMME Hippocrate a crû que le cerveau étoit la source de la pituite, il est assez à propos d'en traiter dans ce Chapitre. Voicy de quelle façon il en parle dans le Livre quatriéme des Maladies. *Et sanè sanguini fons est cor, pituitæ caput.*

Il fait assez connoître la nature de ce suc, quand il dit dans le Livre des Parties, que tout ce qui est acide, est pituireux. *Insuper autem etiam acida pituitosa sunt.* Et dans le Livre quatriéme des Maladies, que la piruite s'engendre de l'usage des choses aigres. *Vbi quis caseum, aut aliquid acre, aut aliud quidpiam edit, ac bibit quod pituitosum est.* Cette humeur participe de la nature des choses dont elle

elle s'engendre, & elle fait plus, ou moins de mal, ſelon qu'elle a plus, ou moins d'aigreur, ou de ſalûre.

Ce ſuc produit les mêmes effets que les autres ſucs aigres dont je viens de parler; lorſqu'il eſt répandu dans les veines, il caille la maſſe du ſang, il aigrit les eſprits & les humeurs, il irrite les parties nerveuſes, il cauſe des friſſons, des tremblemens, & des mouvemens convulſifs, &c. & le ſang ſe coagulant dans le cœur, dans les poulmons, dans le cerveau, & dans les autres parties, le froid s'empare de tous les membres, & la mort luy ſuccede peu aprés. *Cùm ſanguis qui eſt in venis perfrigeratus fuerit à pituitâ*, dit Hippocrate dans le Livre premier des Maladies, *tranſmutatur, & convellitur acervatim aliàs aliâ parte, & tremit. Tandèm verò omnia perfrigerantur, & moritur.*

Ce ſçavant homme dit en parlant de l'action de ce ſuc ſur le cerveau, qu'il le pique, & y cauſe de la douleur, & de l'inflammation; qu'il ralentit le mouvement du ſang, & des eſprits; que la teſte devient lourde & peſante, l'eſprit ſtupide, & le corps incapable

d'agir ; que la veuë se trouble, & l'assoupissement suit ; & qu'on perd souvent le mouvement, le sentiment, & la connoissance : Il ajoûte que si ce suc est en assez grande abondance, ou qu'il soit assez fort pour coaguler entierement la masse du sang, il cause la mort. *Si sideratus fiat anteriorem capitis partem dolet, & oculis non æqualiter videt, & soporatur, & venæ pulsant, & febris debilis tenet, & corporis impotentia. Hic patitur hæc cùm venæ in capite fuerint calefactæ, & calefactæ pituitam in se ipsas traxerint, & principium quidèm morbi ex hoc fit. Anteriorem verò capitis partem ideò dolet quod venæ in hac sint crassissimæ, & cerebrum ad anteriorem capitis partem magis situm est, quàm ad posteriorem, & oculus ideò non videt, procumbente eo cerebro, & inflammato, impotentia verò ideò corpus occupant. Postquàm venæ in se ipsas pituitam attraxerint, necesse est præ pituitæ frigiditate sanguinem magis nunc sisti, ac perfrigeratum esse, quàm priori tempore. Cùm autem sanguis non movetur, fieri non potest ut non etiam corpus quiescat, ac torpeat. Et siquidèm sanguis ac reliquum corpus supe-*

rarint, ita ut calescant, homo evadit. Si verò pituita prævaluerit, sanguis magis perfrigeratur, ac congelatur; & si frigiditas ac congelatio augescant, penitùs congelascit, ac perfrigeratur homo, & moritur. Libro secundò de Morbis.

Il luy attribuë aussi la cause de l'épilepsie dans le Livre de la Maladie sacrée, ou divine, il dit que les personnes pituiteuses y sont sujettes, & que les bilieuses n'en sont jamais attaquées. *Pituitosis enim naturâ oboritur, biliosis verò non accidit.* En effet la pituite, & les autres sucs de cette nature sont propres à irriter les principes des nerfs, & à imprimer, ou donner aux esprits qui sont contenus dans le cerveau, des mouvemens tumultueux & irreguliers qui interrompent toutes les fonctions de l'ame sensitive, & qui agitent & secoüent violemment toutes les parties. La bile au contraire ne peut produire ces effets, parce qu'elle agite les esprits d'une autre maniere, qu'elle tient le cerveau bandé, & les organes des sens en état de sentir l'action des corps exterieurs: Elle adoucit même les sucs aigres, avec lesquels elle se mêle, &

empêche leur action sur les nerfs, & sur les esprits; & les remedes qu'on employe dans cette maladie, n'agissent, comme elle, que parce qu'ils abondent en sel volatil, & qu'ils absorbent les sucs, ou les humeurs aigres qui la causent.

Il dit ensuite que les enfans qui deviennent galeux, & couverts d'ulceres, qui crachent, & mouchent beaucoup, y sont moins sujets que les autres, parce qu'ils se purgent de la pituite qui la cause, & qui l'entretient. *Et quibuscumque quidem pueris existentibus erumpunt ulcera in caput, & in aures, ac in reliquum corpus, & qui salivosi fiunt, ac mucosi, hi ipsi progressu ætatis facillimè degunt; hîc enim abit, ac purgatur pituita, quam in utero purgari oportebat, & qui sic purgati fuerint, comitiali, sivè sacra morbo ferè non apprehenduntur.*

Il ajoûte que ce mal devient incurable dans la suite du temps, & qu'il attaque les malades plus souvent, & plus violemment qu'ils ne faisoient dans le commencement, parce que la pituite est plus aigre, & qu'elle fond la masse du sang, & la resoud en serositez, les-

quelles innondent la substance du cerveau, & la vicienr. *Cùm ætatem adeptus fuerit, morbus non ampliùs curabilis est; cerebrum enim eroditur à pituitâ, ac colliquatur. Id verò quod colliquatur aqua fit, & foris cerebrum ambit, ac circum alluit, & propterea frequentiùs ac faciliùs à morbo hoc corripiuntur.*

La pituite excite encore selon Hippocrate des douleurs violentes à la teste, aux oreilles, & aux dents, parce qu'elle pique les parties nerveuses, & membraneuses de ces parties ; elle ronge le palais, & les gencives, la langue, la luette, les amygdales, & les muscles de la gorge, & du gosier, elle les tumefie & les enflâme ; elle forme des polypes, ou des tumeurs charnuës dans le nez, parce qu'elle y arreste le sang & le suc nourricier qui y coulent, & qu'elle s'y coagule avec eux. *Dolores incidunt à pituitâ*, dit-il dans le Livre des Affections, *cùm in capite mota cumulata fuerit, fit autem & hic dolor cùm intrinsecùs ad aures pituita ex capite allapsa fuerit. Dolores autem fiunt cùm pituita sub radices dentium subierit, si fauces inflammatæ fuerint, &c.*

si gingivæ aut aliquid sub linguâ inflammatum fuerit, &c. si uva dependerit, & suffocarit, &c. à pituitâ autem & hæc fiunt, &c. si in nares polypus nascatur, &c. nascitur à pituitâ.

Il en parle de la même façon dans le Livre second des Maladies, & luy atttribuë toutes les inflammations qui se forment au col, & aux parties voisines, aux muscles du larinx, & de l'ésophage, aux amygdales, & à la langue, à la luette, aux gencives, & au palais, &c. *Angina, sivè Cynanche fit cùm pituita in capite commota acervatim deorsùm fluxerit, & in maxillis, & circà collum constiterit, &c. Uva fit cùm pituita de capite ad gurgulionem descenderit, & gurgulio præceps dependet, & fit rubicundus, &c. tonsillæ & partes sub linguâ, & gingivæ, & lingua, & quæcumque hujusmodi hoc loco consistunt, hæ omnes partes ex pituitâ ægrotant.*

Ce suc agit sur les poulmons de la même maniere que sur les parties dont je viens de parler, il y cause l'inflammation lorsqu'il s'y épanche en assez grande quantité pour ronger les extremitez des vaisseaux, & les ouvrir, ou

pour coaguler quelques portions de sang vers les embouchûres des veines, & empêcher que celuy que le cœur & les arteres y poussent continuellement, ne s'y meuve avec liberté. Voyons comment *Hippocrate* s'en explique dans le Livre des Affections internes, lorsque la pituite se mêle avec le sang, & qu'elle coule dans la poitrine, elle excite la toux, dit ce grand homme; le malade crache beaucoup, il soufre une douleur violente dans la poitrine, & le dos, & même dans les côtez; il vomit une pituite acide qui agace les dents, & racle la terre, comme le vinaigre. Cette humeur luy cause des frissons, & des mouvemens de fiévre quand elle passe dans les veines, parce qu'elle épaissit d'abord la masse du sang, & qu'elle la rarefie ensuite; elle cause de l'alteration quand elle se fermente avec la bile, & que les vapeurs qui s'en élevent agitent les nerfs du gosier qui est l'organe de la soif; elle aigrit les alimens, & cause des rapports aigres; elle pique toutes les parties où elle coule, & y excite de la douleur, & de l'engourdissement: Le malade semble se mieux porter quand il a vo-

mi, mais quand le soir approche il sent du bruit dans le basventre, & y soufre des tranchées, & des douleurs extrêmement violentes, parce que ce suc s'y décharge, qu'il pique leurs fibres, & leurs membranes, & qu'il excite des effervescences vicieuses avec les autres sucs qui y coulent. *Iam verò*, dit-il, en parlant de l'inflammation du poulmon, *etiam factus morbus à pituitâ ubi sanguini mixta in pulmonem influxerit, &c. Hæc igitur æger patitur. Tussit fortiter, & salivam expuit liquidam, ac multam, sæpè etiam crassam & albam velut à raucedine, & dolor premit acutus in pectora, & dorsum, & laterum mollitudinem, ac latera, & acidum eructat, & ex pectoribus ac pulmonibus velut venter murmurat, & vomit pituitam acidam, & si id quod vomuit in terram effundas radit terram velut aceto infuso, & dentes stupescunt, & rigor ac febris & sitis fortis detinet, & si quid pingue voluerit edere exugitur ad viscera, & vomitum inducit, & totum corpus torpor occupat, cùm verò removerit, paulò levior sibi esse videtur; posteà ubi vespera diei accessit, venter sonitum edit, & tormine versatur;*

ac murmurat.

Il avoit attribué auparavant la cause de la pulmonie à la salure de ce suc, lequel coulant dans les poulmons coagule quelque portion de sang dans quelques uns de ses lobes, & y forme des abscez, ou de petites tumeurs qui viennent à suppuration. *Cùm pulmo sanguinem in se ipsum traxerit, aut pituitam salsam, & non rursùs dimiserit, sed in ipso coacto, ac compacta fuerint, ab his tubercula fieri solent in pulmone, & suppurari.* Il assigne encore au même lieu la cause de la phtisie à l'aigreur, & à la salure de ce suc qui pique les poulmons, & les desseche. *Et pulmo ubi susceperit statim ægrotat, ut qui à pituitâ mordetur, quæ salsa est hac putridâ, &c.* Cette humeur est quelquefois si corrosive, qu'elle ulcere les poulmons, comme il marque dans le Livre quatriéme des Maladies. *Pituita enim de capite descendens, eum in valdè brevi tempore exulcerat. Tenera enim & rara res est pulmo.*

Il assigne aussi dans le Livre second des Maladies la cause de l'Erisipele du poulmon à une pituite aigre qui ronge ses membranes, & les déchire, &

y excite des ſentimens de douleur & de chaleur inſupportables, & qui produit en outre la pluſpart des incommoditez dont on eſt travaillé dans l'inflammation de poitrine. *Si Eriſipelas in pulmone fiat*, dit-il, *tuſſis habet, & ſalivam expuit multam ac liquidam velut de gutture, non eſt autem cruenta, & dolor tenet dorſum, & vacuas ventris partes, ac laterum mollitudinem, & viſcera ſugunt, & vomit pituitam, ac velut acetum, & dentes ſtupeſcunt, & febris ac rigor, & ſitis corripit; & ubi quid ederit in viſceribus ſugit, & acidum eructat, & venter ſtridet, & corpus torpeſcit, & ubi vomuerit meliùs ſe habere putat. Cùm autem non vomuerit digreſſâ die tormen & dolor in ventre oboritur, & excrementum alui liquidum procedit.*

Il dit encore dans le Livre de la Maladie ſacrée ou divine, que lorſque ce ſuc coule ſur la poitrine, & qu'il paſſe dans le cœur, il le pique, il le reſſerre, & y cauſe des mouvemens dereglez, d'où viennent les palpitations, & les treſſaillemens de cœur; il produit auſſi les mêmes effets quand il épaiſſit le ſang qui y coule, ou qu'il en coagule quel-

que portion. Il irrite de la même maniere les poulmons, le diaphragme, & les autres muscles qui servent à la respiration, & leur donne des mouvemens convulsifs, d'où viennent les dispnées, & les difficultez, qu'on a de respirer, les hoquets, & les toux violentes. Il rend aussi quelquefois les malades courbez par son action sur les muscles de l'épine & des épaules. *Si verò ad cor progressum fecerit defluxus, tremor apprehendit, & anhelationes, & pectora corrumpuntur, aliqui verò etiam incurvi fiunt, &c.*

CHAPITRE XIV.

Suite du precedent.

HIPPOCRATE continuë d'expliquer dans le Livre des Maladies, & des affections internes, &c. les maux que cause la pituite quand elle coule sur quelque partie, ou qu'elle se remêle avec le sang. Il attribuë dans le Livre des Affections, la cachexie, & l'hydropisie à celle qui est mêlée avec le sang, & qui l'aigrit, & le resout en

ſeroſitez. *Sanguis*, dit-il, *à pituitæ copia aquoſior fit, & non eſt ſimiliter in ipſo bonus color. Quapropter albidiores apparent, & vocatur hic morbus pituita alta. Siquidem igitur curatus fuerit morbo inchoante ſanus fiet : Sin minùs in hydropem tranſit morbus, & hominem corrumpit.* Il luy attribuë au même endroit la cauſe de la lienterie, de la diſſenterie, & des devoyemens. *Hi morbi dyſenteria inquam, & lienteria, & diarrhæa, ſivè alui profluvium conſimiles ſunt.* Il avoit dit auparavant en parlant de la lienterie *Morbus autem fit cùm ex capite, & ſuperiore ventre pituitæ defluxus fit in ventrem inferiorem.*

La pituite coulant dans les inteſtins, & ſe mêlant avec la bile, elle y excite des effervescences vicieuſes, leſquelles ſont accompagnées de vents, d'oppreſſion, de vomiſſemens, d'amertume de bouche, de tranchées, de dévoyemens, de friſſons, de fiévres ardentes, & de douleurs de teſte, &c. *Cùm pituita & bilis mixta fuerint in corpore*, dit ce ſçavant homme dans le Livre des Affections internes, en parlant de la premiere eſpece de maladie qu'il

appelle épaisse, *fluunt in ventrem, & cùm congregata fuerint in ventre attolluntur, & sursùm ac deorsùm discurrunt, velut unda, & rigor, ac febris corripit, & dolor in capite consistit, & cùm dolor circa viscera constiterit, suffocationem inducit; aliquando verò vomit pituitam acidam, quandòque salsam, & postquàm evomuit os amarum ipsi esse videtur, &c.*

Les vomissemens aigres, & salez sont causez par l'aigreur, & la salure de cette humeur, & l'amertume de bouche par celle de la bile, avec qui elle se fermente: La douleur que sentent les malades dans le basventre, & l'oppression, qui les fatigue, sont des effets de la fermentation vicieuse qu'elles font quand elles se mêlent ensemble, & de leur action sur le ventricule, & sur les intestins qui se trouvent gonflez par la quantité des vents qu'elles y excitent. Les frissons, & les fiévres ardentes sont aussi causez par le mélange succesif de ces deux sucs avec la masse du sang, & par les differentes impressions qu'ils font sur elle. Et la douleur de teste est un effet de la grande agitation des esprits, ou de quelque portion de ces

fucs, lesquels se portant au cerveau piquent les membranes, & les parties nerveuses.

Il dit encore en parlant de la troisiéme espece de cette maladie, qu'elle attaque d'abord les pieds & les jambes, & ensuite le basventre, & les entrailles, que les malades ont des rapports puants, comme s'ils avoient mangé des raves, qu'ils vomissent une pituite pourrie, & extrêmement aigre, & que lorsqu'ils ont vomi ils ne se possedent plus; ils sentent quelque chose qui leur presse les entrailles, ils sont fatiguez de douleurs de teste, ils ont peine à voir, & à entendre, & ils tombent souvent en de grandes sueurs qui les soulagent. *Morbus crassus fit à pituitâ putrefactâ. Quod autem putrida est undè fit ex hoc manifestum est, eructat ab hâc quod odorem habet, velut si quis Raphanides edidisset. Incipit autem fieri talis morbus à cruribus, deindè ab his ascendit ad ventrem: Et cùm in ventre constiterit, rursùs decurrit ad viscera, & cùm in his constiterit, fugit, & vomitum facit, pituitam acidam subputridam educens; & ubi evomuit non habet se ipsum, neque sibi constat æger. Deindè angustia*

fit circa viscera, quandoque etiam in caput de repente dolor incumbit acutus, & auribus acutè audire non potest, neque oculis videre præ gravitate, & sudor multis diffunditur malè olens, & maximè cùm dolor habuerit, & morbum levat. &c. La pituite produit tous ces effets lorsqu'elle coule sur les parties dont je viens de parler, & qu'elle les blesse par son aigreur, ou par sa salure; ou qu'elle vicie le sang, les esprits, & les differentes liqueurs qui les arrosent. Ses effets sont plus, ou moins sensibles, selon qu'elle est plus, ou moins agitée, & qu'elle a plus, ou moins de force.

La pituite cause beaucoup d'autres incommoditez aux intestins, & principalement au Rectum; elle le pique par sa salure; elle y excite de la douleur, & de l'inflammation; elle fait naître l'envie d'aller à la selle à tous momens; elle l'ulcere même, & le fait sortir hors de sa place. *Si intestinum rectum inflammatum fuerit,* dit le même Hippocrate dans le Livre des Fistules, *& dolor habeat & febris, ac frequenter ad exonerandum alvum desideat, & nihil egerat, & præ inflammatione sedes exiisse videatur, & aliquando*

urinæ stillicidium corripiat. Hic morbus fit cùm pituita ex corpore ad intestinum rectum decubuerit. Conferunt autem calida, cùm enim hæc adhibentur, pituitam alterare, ac consumere possunt, & simul acrimoniâ suâ salsam pituitam aquosam reddere, ut non sit ardor, neque morsus aliquis in intestino.

Elle est aussi la cause la plus ordinaire des hemorrhoides, comme je l'expliqueray dans la suite. *Hemorrhoidum morbus*, dit-il dans le Livre des Hemorroïdes, *hoc modo fit, cùm bilis, aut pituita ad venas recti intestini decubuerit, &c.*

Si elle se porte dans la vessie, & qu'elle n'y trouve rien qui puisse moderer son action, elle irrite son col, & l'excite à se décharger à tous momens de l'urine qu'elle pousse dehors goutte à goutte. *A pituitâ verò urinæ stillicidium fit*, dit-il dans le Livre des Fistules; & si elle y trouve quelque sel volatil, ou quelque suc avec lequel elle puisse se petrifier, elle y forme du sable, & des pierres, comme j'ay déja dit en expliquant ce passage du Livre 4. des Maladies. *Glutinum fit pituita ad fæcem ammixta, &c.*

Il s'en explique encore fort clairement dans le Livre des Affections internes en parlant de la premiere eſpece de maladie des reins. Il dit que ſi ce ſuc coule dans le rein, & dans les parties voiſines, il les pique, & y excite des douleurs aiguës ; que ſi l'urine en entraine quelque portion avec elle, elle bleſſe le col de la veſſie, & l'excite à ſe dilater ſouvent, ce qui fait que les malades urinent à tous momens ; mais qu'elle le reſſerre enſuite, ou l'enflâme de maniere qu'il ne peut plus s'ouvrir, & que l'urine ſe ſupprime. S'il trouve dans le rein quelque matiere propre à ſe petrifier avec luy, il s'y attache, & s'y coagule. *Quatuor morbi à renibus fiunt*, dit-il, *à primo hac patitur. Dolor acutus incidit in renum, & lumbos, & in teſtem ſecundun renem ſitum, & frequenter mingit, & aſtringit paulatim, ac ſupprimitur urina, & cum urinâ procedit arena, & ubi per urinæ meatum exit arena, dolorem fortem in meatu exhibet, cùm autem ipſam per urinam ejecerit, dolor remittit ; poſteà verò rurſùs in iiſdem doloribus jacet. Cùm autem mingit etiam colem præ dolore fricat. Vulgus autem*

medicorum cùm non intelligit morbum, ubi videt arenam, putat vesicam à calculo laborare, at non vesica, sed ren lapide laborat. Hic morbus fit à pituitâ, cùm ren susceptam in se ipsum pituitam non rursùs dimiserit, sed in ipso in tophum concaluerit.

Si la pituite coule sur la matrice, elle la pique, elle la corrode & l'ulcere, & y cause tous les autres maux dont elle peut estre attaquée. Voyons comment *Hippocrate* s'en explique dans le Livre premier des Maladies des femmes quand il parle du flux qu'il appelle pituiteux, il dit qu'il est chargé de plusieurs grumeaux de sang que la pituite a coagulez, & qu'il est si aigre, & si corrosif, qu'il racle la terre comme le vinaigre, & qu'il ulcere la matrice, & ronge toutes les parties qu'il touche. *Et in hoc ipso multi sanguinis grumi insunt, & radit terram velut acetum, & mordet ubicumque mulierem contigerit, & uteros exulcerat.*

Il attribuë encore à ce suc la cause de la pluspart des incommoditez où les femmes sont sujettes. Il dit au même lieu en parlant des causes de l'avortement. *Si verò mulieri in utero geren-*

ti caput pituitosum fuerit, & pituita acris in ventrem descenderit, & à capite ventrem perrumpit. & febris debilis ipsam corripit, & palpitationes quibusdam debiles subexolutæ, augescentes acutæ, &c. Il dit encore dans le 2. Livre. *Quadam etiam vomunt quandoque salivam acidam, & os aqua impletur, & crura perfrigerantur, &c.* Et il ajoûte ensuite : *Si verò uteri inflammati fuerint circa latu , si contigeris durum apparet, & cùm ad præcordia allapsi fuerint strangulant , & vomit pituitam acidam , & dentes stupescunt, & ubi vomuerit meliùs habere videtur, &c.*

La pituite cause aussi selon luy la lepre, les démangeaisons, la gale, le feu volage, les dartres, la teigne, les ulceres & les croutes qui se forment dessus, les écroüelles & les tumeurs qui arrivent à la gorge, aux aisnes, & aux esseilles, les cloux, les charbons, & la pluspart des autres maux qui infectent la peau, soit qu'elle la ronge, & la déchire ; ou qu'elle coagule le sang & le suc nourricier, & les autres humeurs qui s'y portent. Les parties qui sont au dessous de la peau se ressentent, aussi de ces incommoditez, la pituite

qui les produit agiſſant deſſus de la même maniere. *Lepra, & pruritus, & ſcabies, & impetigines, & vitiligo, & alopeciæ à pituita fiunt*, dit-il dans le Livre des Affections, *ſunt autem talia turpitudo magis quàm morbi. Favus, & ſtrumæ, & pani, & furunculi, & carbunculus à pituitâ fiunt.*

Enfin il y a peu de maladies qu'Hippocrate n'attribuë à la quantité, à l'aigreur, & à la ſalure de ce ſuc. On peut voir comment il en parle dans le Livre de la Maladie ſacrée, dans les quatre Livres qu'il a faits des Maladies, & dans ceux des Affections, des Affections internes, & des Maladies des femmes. Voyons auſſi de quelle maniere *Galien* s'en explique dans ſes ouvrages.

Galien parle diverſement de la nature de ce ſuc, il nous dit dans un endroit qu'il eſt inſipide, & dans un autre qu'il eſt doux, dans l'un qu'il eſt aigre, & dans l'autre qu'il eſt ſalé, &c. Il dit dans le Livre de la Bile noire qu'il eſt naturellement inſipide, qu'il n'a aucune qualité ſenſible, & qu'il n'eſt aigre, ſalé, ou doux que lorſqu'il eſt vicié, & qu'il eſt contre nature dans le

corps. *Ergò salsum sanguinem, salsamque pituitam morbosos humores esse perpicuum est. At verò sanguis dulcis in totum videtur, pituita autem qualitatis expers, perindè ac aqua, quæ si à naturali qualitate divertat, non modò salsa verùm & acida redditur, nonnunquàm verò dulcis particeps fit qualitatis.* Il veut qu'il soit doux dans le Livre 4. des Causes des symptomes. *Lingua quidem, ut dictum est à dulci pituita, quam & Praxagoras, & Philotimus, magis proprio vocabulo, dulcem succum nominant.* Et dans le Livre premier des Qualitez des alimens il en distingue de plusieurs sortes ; l'une qui est acide, & l'autre salée ; l'une qui est douce, & l'autre insipide : l'une qui est extrêmement fluide, & l'autre épaisse : l'une enfin qui est gluante & visqueuse, & l'autre qui se dissipe, & s'évapore facilement. *Atqui ipsius pituitosi humoris alius quidem est acidus, alius salsus, alius dulcis, alius deniqae sensibilis qualitatis expers. Rursum alius est liquidus, alius crassus, alius viscidus, alius dissipatu facilis.* Il en établit encore plusieurs especes dans le Comment. premier sur le Livre d'Hip-

pocrate de la Nature de l'homme. *Salsum, pituitam: Est enim ejusmodi quadam pituita, & dulcis alia, & alia acida, & quadam alia est insipida, quæ nullam habet sensibilem qualitatem.*

Il ne laisse pas cependant d'attribuer beaucoup de maladies à l'aigreur, à la salure, & à la douceur de ce suc. Il attribuë à son aigreur, & à sa salure tous les catarres, & toutes les fluxions qui affligent les parties. *Pituita verò acida & salsa morborum omnium, qui distillatione fiunt, fons atque origo est. Lib. octavo de Hippoc. & Platon. dogm. explanat.* & la plusspart des ulceres qui se forment à la peau, & particulierement de ceux qui arrivent à la teste. *Est achor quoque ulcus parvum in cute capitis, conjecta res ad id pituitæ salsæ, & nitrosæ effectum esse.* Elle produit aussi tous les rapports aigres. *Et quosdam acidos ructus quando in ventriculo superfluitas aderit. Hæc enim omnia suadent medicamentum dare pituitam purgans*, dit-il dans le Commentaire 2. de la 4. Section, & dans le Livre 6. des Causes des symptomes. *Acidum ructum excitant pituitosa.*

Lorsqu'elle coule dans les intestins,

elle les pique & les irrite, & les oblige à se décharger des matieres qui y sont contenuës. *Ob hanc igitur causam*, dit-il dans le Commentaire sur l'Aphorisme 33. de la 6. Section, *quibus pituitâ natura superabundat, rarò à morbo laterali corripiuntur, præsertim si salsedinem, atque acritudinem aliquam sibi adjunxerit, talis enim intestina mordens irritat ad dejectionem.* La pituite aigre & salée, & la douce causent encore, selon luy, des vomissemens, quand elles croupissent dans le fonds du ventricule, ou qu'elles sont adherentes aux replis de ses fibres. *Non solùm acida pituita, aut salsa, verùm dulcis quoque nonnunquàm in ventriculo consistens, ipsum ad vomitum provocat. Lib. 6. de symptomatum causis.*

Il attribuë enfin à ce suc beaucoup d'autres effets qu'on peut lire dans ses ouvrages.

Comme l'on ne trouve point dans le corps de suc particulier qu'on puisse appeller du nom de pituite, il y a assez d'apparence qu'*Hippocrate, Galien*, & les autres Medecins qui en ont écrit, ont pris pour la pituite tous les sucs aigres, & salez qui sont contre nature

dans le corps ; aussi luy attribuent-ils les mêmes effets.

Outre ce suc, dont je viens de parler, *Hippocrate* nous en indique encore un qu'il appelle du même nom, & dont tous les Medecins conviennent. Il s'engendre du mélange des sucs aigres avec les amers, comme le même *Hippocrate* nous le marque dans le Livre de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës. *Aciditates ex aceto amarâ bile abundantibus magis conferunt, quàm atrabilariis, amara enim dissolvuntur, & in pituitam transeunt, dùm ab ipsa attolluntur.* Ce suc se trouve dans les intestins, & dans toutes les parties où il se fait quelque fermentation d'humeurs, il cause beaucoup moins de trouble que le premier : Il les incommode toutefois quand il y est en trop grande quantité, ou qu'il a de l'aigreur, de la salure, ou de l'amertume, &c.



CHAP.

CHAPITRE XV.

Des larmes, & de leurs alterations.

LES larmes qui coulent des yeux deviennent incommodes par leur abondance, & leur impureté. Si elles coulent trop abondamment, elles affoiblissent les yeux, les vaisseaux, & les glandes lacrimales ; elles coulent involontairement ; elles s'attachent aux paupieres ; elles s'y dessechent, & y laissent des crasses, & des ordures qui les incommodent.

Si le cours en est arresté, elles s'échaufent, & elles s'aigrissent dans leurs vaisseaux, & dans les petites glandes où elles se criblent ; elles les piquent, & y causent de la douleur & de l'inflammation. *Lacryma suppressa calefacit*, dit Hippocrate dans le Livre de la Veuë en parlant de l'inflammation des yeux ; & si elles rentrent dans les veines, elles alterent la masse du sang, & l'excitent à se fermenter.

Lorsque les larmes changent de nature, & qu'elles deviennent plus salées

qu'elles ne ſont naturellement, elles rongent les glandes, & les vaiſſeaux lacrimaux; elles piquent les yeux & les enflâment; elles ulcerent la prunelle, & les paupieres, & elles corrodent ſouvent juſqu'aux os, d'où viennent ordinairement les fiſtules qu'on appelle lacrimales. *Si lacryma procedit calida, ac ſalſa periculum eſt*, dit le même *Hippocrate* dans le Livre 2. des Predictions, *& pupillam exulcerari, & palpebras.*

Si quelqu'autre humeur coule ſur les yeux, & qu'elle ſoit aigre, ou ſalée, elle agit deſſus de la même maniere; mais ſi elle n'a aucune corroſion, elle fait ſeulement répandre des pleurs ſans obſcurcir la veuë, ni ulcerer les paupieres. *Si à carne, & oſſe*, continuë ce grand homme dans le Livre des Parties, *muco inter os & carnem ſubſidente fluxus ad oculos fiat, ex hoc manifeſtum fit, quod indè profluit, &c. oculi lacrymantur, & palpebræ non exulcerantur, nec mordax eſt fluxus, nec viſum hebetat, ſed homo ipſe acutiùs videt, fluxus enim non eſt ſalſus, ſed mucoſus.*

CHAPITRE XVI.

Des excremens des oreilles, & de leurs alterations.

LE ſang paſſant dans les oreilles s'y décharge d'une humeur jaune, & gluante laquelle ſe crible dans les petites glandes qui s'y trouvent, & coule par pluſieurs petits tuyaux dans la cavité interieure de chaque oreille.

Ce ſuc eſt naturellement amer, & il approche aſſez de la nature de la bile. Comme il eſt entierement inutile, il ne rentre jamais dans les vaiſſeaux ſans cauſer du trouble dans le corps. Il peche, comme tous les autres, en quantité, & en qualité.

Quand il s'amaſſe dans les oreilles en trop grande quantité, il s'y épaiſſit, & s'y deſſeche ; il les bouche & empêche que l'air n'y entre, & ne ſe communique aux organes de l'oüie ; il arreſte le cours de celuy qui s'y décharge, lequel embarraſſe les glandes où il ſe crible, & les tumefie ; il s'y coagule même quelquefois, & arreſtant le

ſang qui y coule, il y fait des tumeurs, & des abcez ; il s'y aigrit auſſi par le ſejour qu'il y fait, il pique les membranes & les parties nerveuſes, il déregle le mouvement des eſprits, & y cauſe de la douleur, & de l'inflammation, &c. S'il ſe remêle avec le ſang, il le vicie, & altere ſon temperament.

Si ce ſuc devient aigre, ſalé, acre, ou de quelqu'autre ſaveur forte, & nuiſible, il bleſſe les membranes des oreilles, il agite rudement les nerfs, & les eſprits ; il y excite des bruits, des bourdonnemens, des pulſations, & des douleurs aiguës ; il les corrode même, & les ulcere.

Quoyque ce ſuc devienne doux, & qu'Hippocrate & Galien le mettent au nombre des ſignes mortels, il ne cauſe pas la mort pour cela, & ne bleſſe pas même les oreilles ; mais il marque, comme j'ay dit dans le Chapitre 19. du 4. Livre, le peril évident où ſont les malades à cauſe que les differens ſucs, qui ſe criblent dans le corps ayant changé de nature, ils ne peuvent plus faire de fonctions. *Hominibus ſordes in auribus dulces*, dit Hippocrate dans la 5. Sect. du 6. Livre des Maladies popu-

laires, *amara verò non.* Galien veut que ce ſoit une marque que le cerveau ſoit gâté, & corrompu. *Clarum eſt*, dit-il en expliquant ces paroles d'Hippocrate, *non alio tempore aurium ſordem fieri dulcem poſſe, quàm quo cerebrum ægrotat. Naturaliter enim amara videtur, atque adeò ipſam dulcem liqueſcente cerebro fieri dicunt.*

CHAPITRE XVII.

De la ſemence, & de ſes alterations particulieres.

J'AY parlé ſi clairement de la maniere dont la ſemence ſe forme, qu'il ſeroit inutile de repeter ce que j'en ay dit, je parleray ſeulement des maux qui arrivent par ſon écoulement, & ſa corruption.

Lorqu'elle ne peut eſtre retenuë dans ſes vaiſſeaux, ſoit à cauſe de leur foibleſſe, ou de ſa corroſion, il s'en fait un écoulement continuel : le corps ſe deſſeche, & ſe conſume, & il ne prend preſque plus de nourriture à cauſe de la grande diſſipation qui ſe fait des eſ-

prits, & des parties nourricieres du chyle, & du sang ; il ne peut estre long-temps en cét état sans perir, à moins qu'on n'arreste ce flux, & qu'on ne repare par de bons alimens la perte qui s'en est faite.

Nous voyons que ceux qui s'attachent beaucoup aux femmes, ou qui se procurent des écoulemens de semence, sont ordinairement plus foibles, & languissans que les autres. Ce qui a fait dire à *Hippocrate* dans le Livre 2. des Maladies, que les nouveaux mariez, & ceux qui se donnent trop aux plaisirs de l'amour, sont sujets à la consomption de l'épine ; & quoyqu'ils n'ayent point de fiévre, & qu'ils ayent l'appetit bon, qu'ils se consument cependant, & deviennent etiques. *Dorsalis tabes corripit maximè recentes sponsos, & veneri deditos, sunt autem sine febre, & benè cibum capiunt, ac consumuntur.*

Il nous parle dans le 6. Livre des Maladies populaires du nommé *Satyre Gripalopex*, lequel étant devenu sujet à l'âge de 25. ans aux pollutions nocturnes, & même à un écoulement de semence presque continuel, devint étique, & mourut à trente ans.

J'ay veû un homme qui eſt devenu aveugle pour s'eſtre trop attaché auprés d'une femme, & qui eſt mort peu aprés de lethargie.

On peut lire pluſieurs Hiſtoires ſemblables dans les Obſervations de *Henric ab Heers*, dans le Chap. 17. du Liv. 4. de l'Hiſtoire merveilleuſe de *Marcel Donat*, dans l'Obſervation 109. de la Pratique admirable de *Zacut. Luſit.* & dans pluſieurs autres Autheurs.

Quand la ſemence s'aigrit & ſe corrompt dans ſes vaiſſeaux, que quelques particules rentrent dans les veines, & ſe remêlent avec la maſſe du ſang, & qu'elles paſſent dans le cœur, & dans le cerveau, elles troublent les fonctions du corps & de l'ame; elles déreglent le mouvement du ſang & des eſprits; elles cauſent en paſſant dans le cœur des mouvemens convulſifs, des treſſaillemens, des palpitations, & des ſincopes, & lorſqu'elles ſe portent au cerveau, elles font des inſomnies, des transports, des delires, des rages, & des fureurs par l'irritation, & le mouvement tumultueux, & irregulier qu'elles donnent aux eſprits; elles excitent de la même maniere des convulſions

epileptiques, & des mouvemens convulsifs en differentes parties ; le diaphragme s'éleve, & s'irritent souvent, d'où viennent les oppressions, & les hoquets importuns qui fatiguent tant les personnes qui en sont incommodées ; elles font faire à toutes les parties des mouvemens, & des contorsions étranges, & causent beaucoup d'autres maux dont la plupart des filles, & des femmes qui n'ont point de maris, se trouvent fatiguées.

Elles peuvent encore causer la plupart de ces maux en irritant les nerfs qui aboutissent aux testicules, & les esprits qui y sont contenus ; l'agitation se communiquant au cerveau ; & à l'ame sensitive, l'on sent d'abord du chatoüillement & de la demangeaison dans la partie, & l'on y soufre ensuite de la douleur, & de la corrosion, la semence devenant si aigre, & si corrosive, qu'elle ronge, & qu'elle ulcere les vaisseaux qui la contiennent.

Galien rapporte plusieurs exemples dans le Chap. 5. du 6. Livre des Parties affectées. L'on en trouve aussi plusieurs dans *Duret* sur le Chap. 59. de la Pratique d'*Hollier*, dans les Observations 109. &

109. & 110. de la Pratique de *Zacut. Luzit.* & dans l'Histoire 69. de la 2. Centurie des Histoires Anatomiques de *Bartholin, &c.*

CHAPITRE XVIII.

Des menstrues, ou des purgations naturelles des femmes, & des filles, & de leurs alterations.

DEPUIS l'âge de treize à quatorze ans jusqu'à quarante-huit ou cinquante, les filles & les femmes sont sujettes à des pertes de sang par les lieux naturels, lesquels leur arrivent tous les mois, & durent ordinairement deux, trois, ou quatre jours.

Je ne m'arresteray point à examiner les differens sentimens des Autheurs sur la cause de ce flux ; je m'attacheray simplement à l'expliquer suivant mes conjectures, & par rapport au principe que j'ay étably de la coagulation, & de la fluidité du sang.

J'ay crû que dans la matrice il y a plusieurs petites glandes au travers desquelles il se crible continuellement un

suc acre, ou amer qui se décharge dans de petits tuyaux, ou de petites vessies qui le contiennent, jusqu'à ce que s'y étant amassé en assez grande quantité il coule dans les vaisseaux, & se remêlant avec le sang il l'agite, & le rarefie; j'ay encore crû que ce sang rarefié dilate en même temps les vaisseaux de la matrice, & les ouvre, & qu'il s'épanche dans sa cavité, ou dans le fourreau; que les vaisseaux se resserrent ensuite, & ne se r'ouvrent que quand le sang se fermente par le mélange d'un nouveau suc.

Ce flux est plus, ou moins considerable, & periodique selon que ce suc s'amasse dans la matrice en plus grande, ou moindre quantité, & qu'il a plus, ou moins d'acrimonie, ou d'amertume.

La pratique ordinaire confirme la doctrine que j'avance; l'on procure les mois aux filles, & aux femmes quand ils sont retenus, ou qu'ils ne coulent pas assez par l'usage des choses acres, & ameres, & de toutes celles qui peuvent mortifier les acides, & rarefier la masse du sang; & quand ils coulent trop abondamment, on les arreste par

l'usage des choses aigres, & de celles qui peuvent épaissir la masse du sang, & la rendre moins fluide

Il semble qu'*Hippocrate* ait connu la cause de ce flux, quand il marque dans le Livre de la Nature de l'enfant, & dans ceux des Maladies des femmes, que le sang se trouble & s'agite : car il dit dans le Livre cité cy-dessus. *Quando autem conturbatus & secretus sanguis foràs non procedit, sed in uteros; uteri autem, &c.* & dans le premier Livre des Maladies des femmes. *Si corpus & caput ipsi pituitâ repleta fuerint, & hac non subpurgetur, neque per nares, neque per sedem, neque per urinæ meatum, in mensibus, & in turbatione sanguis una cum purgatione foràs exit.*

Les femmes, & les filles sentent ordinairement avant qu'elles se purgent, de la douleur, de la chaleur, & de la tension dans la matrice, & dans les parties voisines à cause de la grande agitation du sang qui tend les vaisseaux, & les dilate : Et lorsque les vaisseaux de la matrice ne s'ouvrent pas assez tost, il fait les mêmes impressions sur toutes les parties où il se porte, d'où viennent la douleur, & la pesanteur qu'el-

les ont à la teste, au col, au dos, aux reins, aux hanches, & aux cuisses, les oppressions, les lassitudes, les dégouts, les nausées, & les envies de vomir, &c. Ces accidens ne durent pas longtemps ; ils cessent aussitost que le sang coule, & qu'il ne tend, & n'agite plus les parties où il couloit auparavant.

Quand elles se purgent regulierement tous les mois, & en quantité suffisante, elles n'en reçoivent aucunes autres incommoditez que celles dont je viens de parler : Mais quand elles se purgent trop, ou qu'elles ne se purgent pas assez, ni dans les temps ordinaires, elles deviennent sujettes à beaucoup d'infirmitez. *Mensibus pluribus prodeuntibus morbi fiunt*, dit Hippocrate dans l'Aphorisme 57. de la 5. Section, *& non prodeuntibus ab utero morbi contingunt.*

Les mois ont peine à couler lorsque les vaisseaux de la matrice sont trop serrez, & difficiles à ouvrir ; qu'ils se trouvent bouchez par quelque obstruction, ou quelque corps étranger qui s'y est formé ; que le sang est trop épais, & qu'il a peine à se rarefier ; ou que les sucs qui se sont amassez dans

la matrice, n'ont pas assez de force pour le faire fermenter.

Si les vaisseaux de la matrice ne peuvent s'ouvrir, le sang tout boüillant & tout écumant qu'il est, se porte par tout le corps ; il gonfle les vaisseaux, il presse les parties, il les agite, il les embarrasse, il ouvre les extremitez des arteres, & s'épanchent sur quelque partie, il la tûmefie & y cause de l'inflammation & de la douleur, il coule quelquefois par le nez, la bouche, & l'anus, il cause enfin la pluspart des maux dont j'ay parlé dans le Chap. 16 du Livre precedent. Et lorsqu'il s'arreste dans la matrice il la gonfle, & elle incommode les parties voisines, elle presse le col de la vessie, & le rectum, & empêche qu'ils ne se déchargent de l'urine, & des excremens ; il y forme aussi des tumeurs & des abcez, ainsi que dans les eisnes, & les parties voisines. *Quando autem conturbatus & secretus sanguis foràs non procedit*, dit donc Hippoc. dans le Livre de la Nature de l'enfant, *sed in uteros, uteri autem non hiaverint tùm sanè à sanguine diutiùs immorante uteri calescentes reliquo corpori calorem transmittunt, quando-*

que etiam ſanguinem in venas corporis diſtribuunt, ut & venæ repletæ doleant, & tumores laxos producant, quandoque etiam periculum eſt nè claudicatio ex hoc inducatur, aliquando & veſicam obſident & urinæ ſtillicidium inducunt, pleni quoque ſanguinis exiſtentes uteri procidunt aut ad coxendices, aut lumbos & dolorem exhibent: aliquandò ubi ſanguis per 5 aut 6. menſes in uteris moram traxit putrefactus pus fit, & qu buſdam pus per pudendum exit, ſunt etiam quibus circà inguen velut tuberculum fit, illicque ſuppuratum exit.

Lorſque les ſucs, ou les ſels qui ſe ſeparent dans la matrice deviennent aigres, ou de quelqu'autre ſaveur forte où le ſel acide domine, ils caillent le ſang, ou l'épaiſſiſſent conſiderablement, il a peine à couler dans les vaiſſeaux, il y fait des obſtructions, il embarraſſe les parties: la teſte ſe charge, l'on ſent de la douleur, & de la peſanteur dans le dos, dans les reins, les hanches, les cuiſſes, & le baſventre. L'on a des dégoûts, & des envies de vomir, ou des faims canines, & des appetits depravez. Les filles, & les femmes deviennent triſtes, & melancoliques; elles ſe

trouvent accablées de vapeurs, & de ſuffocations, de vertiges, & de convulſions epileptiques, &c. elles reſſentent de temps en temps des friſſons par tout le corps ; leſquels ſont ſuivis de grandes chaleurs ; elles tombent continuellement en foibleſſe & en défaillance, le cœur palpite, la veuë ſe trouble, le viſage devient pâle, l'on a beaucoup de peine à reſpirer, le hoquet fatigue, les hipocondres tendent, le baſventre ſe gonfle, les pieds, & les jambes s'enflent, & le corps devient dans une maigreur ; & une ſechereſſe tres-grande. Les filles, & les femmes ſujettes à ces ſortes de maux meurent ordinairement hydropiques, parce qu'on ne peut corriger le vice du ſang, ni diſſoudre les obſtructions qui ſe ſont formées dans les vaiſſeaux capillaires du baſventre, leſquelles interrompent le mouvement de cette liqueur, & laiſſent ſeulement échaper les ſeroſitez dont elle eſt chargée, qui ayant moins de peine à ſe faire paſſage, coulent inceſſamment dans le baſventre.

Comme tous ces maux ſont cauſez par les acides dont la maſſe du ſang eſt chargée, & par les differens ſucs qui

s'en ſeparent, il eſt aiſé de les expliquer ſuivant ce que j'en ay dit dans les premiers Chapitres de ce Livre.

L'on trouve des exemples des maux dont je viens de parler, dans le Chap. 5. du 6. Livre de *Galien* des Parties affectées, dans le Chap. 19. du Livre 4. de l'Hiſtoire merveilleuſe de *Marcel Donat*, dans la Pratique de Barbette, & dans le 4. Livre d'Obſervations de *Frederic Loſſius*, &c. *Hippocrate* même dans la derniere Section du 6. Livre des Maladies populaires en cite deux exemples, l'une de *Phatuſe* femme de *Pytheas*, & l'autre de *Namyſie* femme de *Georpipe*, leſquelles moururent à cauſe de la ſuppreſſion de leurs mois, quoyqu'on eût pû faire pour les leur faire revenir.

On peut encore lire le Chap. 5. du Livre de la Saignée que *Galien* a écrit contre *Eraſiſtrate*. L'on y trouve tous les avantages que les filles & les femmes reçoivent de ce flux lorſqu'il eſt reglé, & les incommoditez qu'elles ſoufrent quand il eſt ſupprimé.

Les extremitez des vaiſſeaux s'ouvrent quelquefois par la corroſion de ces ſucs, & le ſang s'épanche dans la

matrice, il la ronge, & l'ulcere, & y cause de la douleur, & de l'inflammation. *Consequitur etiam*, dit Hippocrate dans le Livre premier des Maladies des femmes, *ut hæc fluxum pituitosum habeat, aut alia quæ ego dicam paulò posteà, & siquidem fluxus succedat semper procedunt per omnes dies nunc asservata, nunc pauca, & quandoque velut sanies, & in hoc ipso multi sanguinis grumi insunt, & radit terram veluti acetum, & mordet ubicumque mulierem contigerit, & uteros exulcerat.*

Ce flux devient moindre quand les sucs qui se trouvent dans la matrice n'excitent dans le sang que des fermentations imparfaites ; ou que le sang est trop épais, & qu'il a peine à se rarefier ; & alors il cause de moindres incommoditez.

Il se déregle aussi par l'abondance & la force de ces sucs, ou par la foiblesse des vaisseaux de la matrice, qui ne peuvent plus se resserrer.

Lorsque ce suc y est en trop grande abondance, ou qu'il est trop acre, ou trop amer, il le rend si fluide, qu'il s'épanche souvent jusqu'à la derniere

goutte. D'où viennent les grandes hemorragies, & les pertes de sang excessives.

Si les vaisseaux de la matrice sont trop ouverts ; le sang ne la sse pas d'y couler quelque grossier qu'il soit, & de se répandre continuellement. Les femmes qui sont sujettes à ces pertes deviennent pâles, foibles, & languissantes, & elles perdent souvent la vie avec le sang.

Unâ eademque viâ sanguisque, &c.

Virgilii Æneid. lib. 10. v. 487.

CHAPITRE XIX.

Des purgations des accouchées.

LE sang que les femmes répandent aprés leur accouchement, ne leur cause pas moins d'incommoditez lorsque le cours en est supprimé ; ou qu'il en coule plus ou moins qu'il ne faut.

Quand le cours en est supprimé, il s'arreste dans la matrice, & s'y corrompt ; il y forme des obstructions, & des abcez, il la pique, il la ronge, il l'ulcere, & la gangreine. Elle en est quelquefois si gonflée, qu'elle presse

toutes les parties du basventre, & les incommode considerablement. Le diaphragme a peine à s'étendre, & la vessie, & le rectum à se décharger de leurs excremens ; l'estomac est aussi quelquefois si pressé, qu'il est obligé de se décharger par le vomissement ; le basventre s'enfle, on sent de la douleur, & de la pesanteur dans les reins, & la region des lombes, & dans les hanches, & les aisnes. Les veines sont si pressées, que le sang ne peut s'y mouvoir, il gonfle les cuisses, les jambes, & les pieds, & y cause de la douleur.

Le sang qui s'est corrompu dans la matrice, rentrant ensuite dans les veines, il épaissit la masse du sang, & ralentit le mouvement, & l'activité des esprits, d'où viennent les frissons que sentent la plupart des accouchées ; & les rarefiant peu aprés il excite la fiévre qui leur succede. Voicy de quelle maniere *Hippocrate* s'en explique dans le Livre premier des Maladies des femmes. *Cùm mulieri aut partûs purgamenta, aut menses non prodierint, dolor habet lumbos, & lateris mollitudinem, & inguina, & femora & pedes amarè dolent, & venter attollitur, &*

horrores per totum corpus discurrunt, ex talibus autem febres fiunt acutæ. Il ajoûte dans le Livre de la Nature des femmes. *Si ex partu non fuerit purgata, tumet venter & crura, & rigor ac dolor imum ventrem ac lumbos tenet, quandoque etiam ad viscera ascendit, & animo linquitur, atque hæc patitur incipiente morbo.*

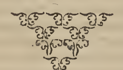
Ce sang rentrant dans les veines cause des incommoditez fâcheuses à toutes les parties. Il épaissit tellement celuy avec qui il se mêle, qu'il a peine à couler dans le cœur, & à se distribuer dans les arteres ; & les esprits à se separer de sa masse, & à se porter dans les organes des sens. Les accouchées sentent dans ce moment un grand froid dans toutes les parties ; elles tombent en foiblesse, & en sincope ; elles deviennent assoupies, & perdent souvent le mouvement, le sentiment, & la connoissance.

Le sang s'agite ensuite, & se rarefie; il coule dans ses vaisseaux avec beaucoup d'impetuosité ; il les ouvre, ou les dilate extraordinairement, & cause des hemorragies, & des inflammations considerables. Les esprits se troublent

aussitost, & se meuvent tumultueusement dans le cerveau, & dans les nerfs, d'où viennent les veilles continuelles, les dereglemens de l'imagination, & les grandes agitations où sont les malades. Tout le corps soufre, la teste est fatiguée de douleurs extrêmes, & de convulsions epileptiques; le cœur & les arteres de tressaillemens, & de palpitations; les poulmons de toux, & de dispnées; le diaphragme de contractions involontaires; le ventricule de vomissemens; & la plusspart des autres parties de mouvemens convulsifs, &c. Ce qui a fait dire à *Hippocrate* dans le Livre de la Nature de l'enfant, que si les femmes ne se purgent point dans leurs couches, elles tombent en de grandes maladies, & qu'elles sont en danger de perdre la vie, à moins qu'on ne leur procure promptement leurs purgations. *Si non purgetur mulier à purgationibus partûs morbus magnus ipsam corripiet, & periculum vitæ incurret, nisi citò curetur, & quis convenientem ipsi purgationem inducat.* Il en apporte un exemple dans le Livre 3. des Maladies populaires d'une accouchée qui fut attaquée de froid

auſſitoſt que ſes purgations furent ſupprimées, & enſuite d'une fiévre aiguë accompagnée de douleur, & de peſanteur de teſte, d'inſomnie, de triſteſſe, de ſoif, & d'inquietude, de delire, de convulſions, de phrenéſie, &c. laquelle ayant perdu la parole, & l'uſage de tous les ſens mourut le 17. jour de ſa maladie. L'on trouve d'autres exemples dans *Hollier*, & *Duret*, dans *Riviere*, & dans le Livre 4. des Obſervations de *Loſſius*, &c.

Lorſqu'il en coule moins qu'il ne faut, il cauſe de moindres incommoditez, parce qu'il fait des impreſſions moins fâcheuſes ſur les parties : Mais s'il en coule davantage, il les affoiblit, & cauſe ſouvent la mort.



CHAPITRE XX.

Du lait, & de ses alterations.

LE lait ne paroît pas different du chyle : Ils ont tous deux la même couleur, la même consistence, & le même goût. On pourroit croire que le lait est une portion du chyle, laquelle se porte aux mamelles, & se criblant au travers des pores de leurs glandes coule le long de plusieurs petits tuyaux vers le bout de chaque mamelle où ils se déchargent.

Je n'examine point si le lait est porté aux mamelles avec le sang que les arteres y versent, & s'il se separe de cette liqueur, comme la bile s'en separe dans le foye, & le suc pancreatique dans le pancreas, &c. ou s'il y a quelques vaisseaux qui le porte immediatement aux mamelles du ventricule, des intestins, ou du canal thorachique, comme veulent quelques Anatomistes modernes, & comme *Hippocrate* nous l'a enseigné dans le Livre de la Nature de l'enfant, & dans le Livre premier des Maladies des femmes. *Dùm mam-*

mæ lactant ac exuguntur, venulæ in mammas ampliores fiunt, ampliores autem factæ à ventre pinguitudinem trahentes in mammas distribuunt, ait Lib. de Natura pueri. Postquàm autem prægnans fuit mulier, menses non valdè prodeunt præterquam quibusdam pauci. Dulcissimus enim humor ex cibis ac potibus ad mammas vertitur, & exugitur, & necesse est etiam reliquum corpus magis evacuari, & minùs sanguine plenum, atque hoc ità contingit. Sunt autem quæ naturâ sine lacte sunt, & quibus lac deficit ante tempus, hæ verò naturâ solidæ sunt, & densæ carnis, & propterea sufficiens humor non penetrat à ventre in mammas cùm via sit densa. Idem Lib. primo de morbis muliebribus.

Lorsque le lait coule trop abondamment dans les mamelles, elles ont peine à le contenir; il y cause de la pesanteur, de la tension, & de la douleur: Elles deviennent même quelquefois si grosses; & si tenduës, que pour peu qu'on y touche, ou qu'on les remuë l'on y soufre des douleurs tout-à-fait aiguës: Les veines sont si pressées, que le sang ne peut passer au travers, il s'arreste dans les mamelles, & y cause

par son abondance de l'ardeur, & de l'inflammation.

Le lait & le sang ne peuvent y rester longtemps sans s'y aigrir, & s'y corrompre : Ils y forment des tumeurs qu'on a peine à resoudre, des phlegmons, des abcez, & des ulceres : Et lorsqu'ils rentrent dans les vaisseaux, & se remêlent avec le sang, ils l'épaississent d'abord, & excitent quelques frissons ; mais ils l'agitent, & le rarefient ensuite, & causent des douleurs, & des inflammations considerables dans beaucoup de parties.

Les malades entrent dans une fiévre extrêmement violente ; elles ont peine à respirer ; elles sont alterées ; elles ont des inquietudes ; elles s'agitent, & se tourmentent ; elles delirent, & tombent souvent en phrenesie. Nous en avons des exemples dans le Chap. 26. du Livre 4. des Maladies des femmes de *Roderic à Castro*, & dans les Observations de *Henric ab Heers*, & de *Madame Boursier*. *Hippocrate* nous le marque aussi dans l'Aphorisme 40. de la 5. Section. Il dit que si le lait, ou le sang s'amasse dans les mamelles, les femmes sont en danger de perdre l'esprit, & de

devenir furieuſes. *Mulieribus quibuſcumque ad mammas ſanguis colligitur, inſaniam ſignificat.* Selon quelques Interpretes, ou ſelon d'autres. *Mulieribus quibuſcumque ad mammas lac colligitur, furorem ſignificat.*

CHAPITRE XXI.

Des hemorrhoides.

ON appelle hemorrhoides de petites tumeurs qui ſe forment vers l'extremité de l'inteſtin droit : Elles ſont exterieures, ou interierues. Les exterieures paroiſſent au dehors, & les interieures ſont cachées au dedans.

Ces tumeurs ſemblent eſtre des dilatations des arteres, leſquelles ne pouvant ſe décharger du ſang qu'elles contiennent, à cauſe que les veines ſont bouchées, ou comprimées, ſe gonflent neceſſairement, & ſe tumefient ; il y a apparence auſſi que ce ſont de petits phlegmons qui naiſſent à l'occaſion de quelque ſuc étranger qui ſe mêle avec le ſang, que les arteres y pouſſent, & qui le rarefiant conſiderablement, y

cauſe de l'ardeur, & de l'inflammation ; où coagulant quelque portion de cette liqueur vers les extremitez des veines, en arreſte le cours.

Il ſe pourroit faire auſſi que les veines fuſſent comprimées par les excremens qui ſont contenus dans l'inteſtin, & que le ſang ne pouvant y couler, il dilatât les arteres ; ou s'épanchant entre les membranes, qu'il les tumefiât. D'où vient que les perſonnes qui ſont plusieurs jours ſans aller à la ſelle, y ſont plus ſujets que les autres.

Lorſque les hemorrhoïdes ſe forment on ſent ordinairement de la demangeaiſon à la partie, laquelle eſt peu à peu ſuivie de douleur, de chaleur, de tenſion, & de pulſation : les extremitez des vaiſſeaux s'ouvrent, & il en ſort beaucoup de ſang, & même de pus, lequel eſt quelquefois ſi corroſif, qu'il ronge les parties voiſines, & les ulcere, d'où viennent les fiſtules de l'anus.

La demangeaiſon, & la douleur ſont excitez par l'action des humeurs qui coulent deſſus ; la chaleur, la rougeur, & la tenſion par l'abondance du ſang qui s'y porte ; & la pulſation par l'irritation, ou la compreſſion des arte-

res qui s'y déchargent.

Hippocrate nous affigne deux causes differentes de ces tumeurs, la bile, & la pituite. Il dit dans le Livre des Hemorrhoides, que si l'une ou l'autre se mêle avec le sang, que les arteres portent à l'anus, elle le rarefie, & l'échaufe tellement, qu'il sort au travers de leurs extremitez, & s'épanchant dessus, il le gonfle, & le tumefie : Il ajoûte que les veines étant comprimées par les excremens qui sortent, & par le sang qui s'y est amassé, elles ne peuvent plus recevoir celuy que les arteres y poussent. *Cùm bilis, aut pituita ad venas recti intestini decubuerit, sanguinem qui in venis est, calefacit. Calescentes autem venæ ex vicinis venulis sanguinem attrahunt, & ubi replentur interna sedis pars intumescit, & capita venarum supereminent, & partim dùm à stercore exeunte comprimuntur, partim dùm à coacervato sanguine coguntur, sanguinem ejaculantur, atque hoc maximè quidem unà cum stercore, aliquando verò etiam sine stercore.*

En effet lorsque quelque portion de bile se porte à l'anus, & qu'elle se mêle avec le sang qui y coule, elle le ra-

resie, & le rend si fluide, qu'il ouvre les extremitez des arteres, & s'épanchant entre ses membranes, il y forme ces petites tumeurs.

Quand la pituite passe dans les extremitez des veines, elle y coagule quelque portion de sang, & interrompt son mouvement, & le sang s'arrestant dans la partie, il y cause des accidens dont je viens de parler. Tous les sucs aigres qui y coulent, produisent lse mêmes effets.

Quoyque les hemorrhoides soient fort incommodes, elles ne laissent pas d'être utiles, & même salutaires à beaucoup de personnes. Il y en a qui les ont regulierement tous les mois, comme les femmes leurs purgations, & qui se trouvent incommodées aussitost qu'elles s'arrestent. J'ay connu un Abbé qui les avoit de même, & qui a joüi d'une parfaite santé tant qu'elles ont coulé regulierement. *Marcel Donat* en rapporte plusieurs exemples dans le Chap. 19. du 4. Livre de son Histoire merveilleuse. Il y en a d'autres qui les ont seulement de trois, ou de quatre en quatre mois, & qui ressentent pareillement beaucoup d'incommodité

quand le cours en est supprimé.

Ces personnes ne sont point sujettes aux maladies que causent ordinairement ces humeurs, parce qu'elles s'emportent toûjours par cette voye. *Hippocrate* dit dans le Livre des Humeurs, & dans la 3. Section du 6. Livre des Maladies populaires, qu'elles ne sont sujettes ni à la pleuresie, ni à la peripneumonie, ni à la lepre, ni aux dartres, ni aux ulceres malins, ni aux tumeurs impures, ni à la pluspart des autres maladies de la peau, & qu'elles ne le deviennent que lorsque ce flux s'est arresté. *Qui hæmorroidas habent neque pleuritide, neque peripneumoniâ, neque phagedenâ, neque furunculis, neque tuberculis terebinthi figuram habentibus corripiuntur. Fortassis autem neque lepris, fortassis neque vitiliginibus. Multi autem intempestivè curati, non tardè correpti sunt, & sic perniciosa fuerunt. Et quicumque alii abscessus, velut fistulæ aliorum medela sunt.*

Tant que les acides grossiers, & contre nature qui causent ces incommoditez, se precipitent par la voye des hemorrhoides, ils ne blessent point les parties, & ne troublent point l'œco-

nomie des fonctions ; mais du moment qu'ils cessent d'y couler, & qu'ils se portent sur d'autres, ils ne font pas seulement les maux dont parle *Hippocrate*, ils en causent encore de plus dangereux. Il en apporte luy-même un exemple dans le Livre 4. des Maladies populaires, il dit qu'*Alcippus* devint insensé pour en avoir arresté le cours, d'où vient que dans l'Aphorisme 12. de la 6. Section, il ordonne à ceux qui y sont sujets d'en tenir toûjours quelqu'une ouverte, de crainte qu'ils ne tombent dans la phtisie, ou l'hydropisie. *Hemorrhoidas sananti diuturnas si non una servata fuerit, periculum est hydropem, aut tabem accedere.* Il dit encore dans le Livre des Coaques, que si ces sucs qui ont coûtume de se purger par les hemorrhoides n'y trouvent point d'issuë, qu'ils rentrent dans les veines ; & se portant au cerveau, qu'ils causent des vertiges, & des attaques même d'apoplexie. *Ex hæmorrhoide parùm apparente vertigines obortæ parvam, & modicam siderationem significant.*

Les hemorrhoides ne previennent pas seulement les maux dont je viens

de parler, elles guerissent aussi, ou soulagent du moins considerablement tous ceux qui sont causez par les sucs aigres, salez, ou austeres, ou acerbes qui sont contre nature dans le corps. Elles soulagent même les apoplectiques lorsqu'elles paroissent dans le commencement, & qu'elles coulent assez abondamment pour dégager le cerveau du sang, & des sucs qui s'y sont arrestez, & les faire rentrer dans les veines. *Sideratis si hæmorrhoides accedant, utile est*, dit Hippocrate dans le Livre des Coaques. Il dit encore dans les Aphorismes 11. & 21. de la 6. Section. *Atrabilariis, & nephriticis hæmorrhoides accedentes bonum. In insanientibus hæmorrhoidibus accedentibus insaniæ solutio fit, &c.*

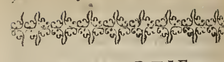
Elles soulagent, comme je viens de dire, tous les maux que causent les acides, qui sont contre nature dans le corps, parce que ces sucs coulans sur le rectum, ils quittent en même temps les parties qu'ils occupoient auparavant, & dont ils interrompoient les fonctions.

Lorsque le cours en est supprimé, les malades deviennent sujets à tous ces maux,

maux. Outre l'exemple d'*Alcippus* qu'-*Hippocrate* en apporte, *Galien* dans le Livre de la Saignée contre *Eraſiſtrate*, cite pluſieurs autres perſonnes, leſquelles enſuite de cette ſuppreſſion ſont ſont devenuës inſenſées, & atrabilaires qui ſont tombées en apoplexie; ou qui ont eſté travaillées de pleureſie, de vomiſſemens, & de crachemens de ſang, de nephretique, & d'hydropiſie. L'Abbé dont j'ay parlé eſt mort hydropique ſix mois aprés qu'il eut fait arreſter le cours de ſes hemorrhoides. *Zacutus Luſit.* parle d'une femme qui tomba dans des convulſions epileptiques tres-violentes, & enſuite dans un delire melancolique. L'on en trouve beaucoup d'autres exemples dans la pluſpart des Autheurs.

Il n'eſt pas ſeulement dangereux d'arreſter le cours des hemorrhoides, mais encore de toutes les humeurs qui ſe déchargent par d'autres voyes. Il y a peu d'Autheurs qui ne parlent des maux qui en arrivent, & qui n'en citent des exemples.

Si les hemorrhoides coulent trop abondamment, elles affoibliſſent beaucoup les malades qui meurent ſouvent parce qu'on ne peut les arreſter.



VI. PARTIE.

Des ordures qui s'amaſſent dans le ventricule, dans les inteſtins, & dans les autres parties, & de leurs effets.

CHAPITRE PREMIER.

Des vices particuliers de ces ordures.

OUTRE les cauſes dont je viens de parler, les ordures qui s'amaſſent dans le ventricule, dans les inteſtins, & dans les autres parties, produiſent la pluſpart des maladies dont le corps ſe trouve agité.

Ces ordures pechent en quantité, ou en qualité. Elles pechent en quantité quand elles s'y amaſſent en abondance; elles pechent en qualité quand elles ſont aigres, ſalées, acres, ameres, ou de quelqu'autre ſaveur incommode.

Lorſqu'elles pechent en quantité,

elles gonflent les parties où elles sont contenuës, & les incommodent, soit qu'elles les chargent & les pressent, ou qu'elles interrompent leurs fonctions. Quand elles pechent en qualité, elles les blessent, elles y excitent des sentimens de douleur, elles irritent les nerfs & les esprits qui y coulent, & y excitent des mouvemens convulsifs. Lorsqu'elles passent dans les veines, elles alterent la masse du sang & des humeurs, & s'il en monte quelque portion dans le cerveau, & qu'elle se mêle avec les esprits, elle dérègle leurs mouvemens, & fait dessus des impressions proportionnées à sa quantité, & à sa qualité. Elles font aussi sur les parties où elles coulent des impressions differentes par rapport à la diversité de leur nature, & de leur action. *Cùm prava excrementa fuerint congesta,* dit Galien dans le Livre 5. des Causes des symptomes, *imprimis inæqualitatem sentimus, quæ si acria fuerint, erosionis quoque sensus accedit. Secundo loco exiguum horrorem percipimus, mox majorem, tandem adeò magnum, ut jam rigoris particeps esse videatur. Postremò rigorem ipsum solum sentimus, quo par-*

tes & quatiuntur, & concutiuntur. Hujusmodi rigor ob frigidos succos nunquàm excitari videtur. En effet tant que ces ordures pechent simplement en quantité, elles ne causent que de simples sentimens de pesanteur, de tension : Mais quand elles pechent en qualité, & qu'elles sont aigres, salées, acres, ou ameres, elles rongent les parties, & les corrodent ; elles irritent les parties nerveuses & les esprits, & elles causent des frissons, des tremblemens, & des secousses violentes à toutes les parties.

On connoît la nature de ces ordures, comme celles des humeurs, par les impressions qu'elles font sur les parties, & sur la masse du sang, & des humeurs.



CHAPITRE II.

Des ordures qui s'amaſſent dans le ventricule, & des effets de leur abondance.

LES ordures qui s'amaſſent dans le ventricule, ſont les reſtes des alimens qu'on prend, ou des ſucs qui s'y déchargent, & qui s'arreſtent dans les replis de ſes fibres.

Elles s'y amaſſent quelquefois en ſi grande abondance, qu'elles l'occupent entierement, & que les alimens ont peine à s'y arreſter quand on les a pris : Elles le gonflent en ſorte qu'il preſſe le diaphragme, & les poulmons, & les empêchant de ſe dilater, il cauſe aux malades la difficulté de reſpirer : Il preſſe auſſi le foye, la rate, & les autres parties du baſventre, il y excite des ſentimens de peſanteur, & des douleurs ſourdes, & les incommode conſiderablement.

Elles émouſſent les pointes de l'acide ſubtil & naturel qui s'y décharge, & elles empêchent ſon action ſur le ven-

tricule, & sur les alimens, d'où viennent souvent les dégoûts, les inappetences, les aversions pour les alimens, les nausées, & les envies de vomir, les vomissemens de matieres insipides, les cruditez, les indigestions, & les rapports fades, &c.

Ces ordures se corrompent dans le ventricule en diverses manieres, & elles deviennent aigres, salées, austeres, acerbes, acres, ameres, ou de quelqu'autre saveur forte, & nuisible.

CHAPITRE III.

Des effets de leur impureté, & de leur action sur le ventricule.

CES ordures causent encore plus de maux par leurs mauvaises qualitez, que par leur abondance.

Elles corrompent les alimens, & leur communiquent leurs méchantes qualitez, lesquels loin de nourrir les parties, ne sont plus propres qu'à les vicier davantage. Ce qui a fait dire à *Hippocrate* dans l'Aphorisme 10. de la 2. Section, que plus on nourrit un corps

impur, & rempli de mauvaises humeurs, plus on le blesse. *Non pura corpora quantò plus nutries, tantò magis lædes.*

Elles corrompent aussi la salive, & les autres sucs qui coulent dans le ventricule : Elles font de fâcheuses impressions sur les nerfs qui y aboutissent, & sur les esprits qui y influent ; elles les irritent, & causent des maux de cœur, des foiblesses, & des défaillances, des étourdissemens, & des vertiges, &c. *Inappetentia, cordis morsus, seu oris ventriculi passio, vertigo fiunt ore ventriculi à malis humoribus morso. Nam propter nervorum, qui ad ipsum à cerebro veniunt, magnitudinem hâc parte patiente animæ opera detrimentum patiuntur. Hi itaque casus sunt communes humorum omnium mordacem habentium naturam. Galen. Comment. in Aphor. 17. Sect. 4.*

Ces ordures piquent les fibres du ventricule, & causent des vomissemens violens, & importuns ; & elles deviennent quelquefois si corrosives, qu'elles le rongent, & l'ulcerent ; elles l'affoiblissent tellement, qu'il ne peut plus retenir les alimens. *Galien* s'en expli-

que fort clairement dans le Comment. sur l'Aphorisme premier de la 6. Sect. Il dit en parlant de la lienterie, que l'estomac étant ulceré pat l'action continuelle des humeurs aigres, &c. qui sont attachées aux replis de ses fibres, il ne peut soufrir les alimens, & qu'il les pousse dehors presqu'aussitost qu'ils y sont entrez. *Fieri autem potest aliquando ut quorumdam humorum mordacitate in superficie ulceratis fiat hæc passio, & si ipsa vis non multùm patiatur, tunc enim erit necessarium ut permeantibus cibis partes exulceratæ dolorem sentiant, atque ideò illos propellant, atque à se ipsis citissimè emittant.* Et pour distinguer la lienterie qui est causée par la corrosion des humeurs, de celle qui est produite par la seule foiblesse de l'estomac, il ajoûte qu'elle est toûjours accompagnée de douleur, & de piquûre. *Verùm tali intestinorum levitati cujusdam morsûs inerit sensus, &c. abrasâ sit humorum acritudine in ventriculi atque intestinorum superficie, &c.* Il s'en explique de la même maniere dans le Comm. sur l'Aph. 12. de la 4. Section. *Fit autem quandoque & levitas intestinorum ex aliqua*

summas partes occupante exulceratione, simili illis, quæ in ore fiunt, quas Græci Aphtas nominant, intemperaturæ igitur nonnunquàm fiunt habituales ; sic verò nominant illas, quæ in ipso corporum habitu læso fiunt, & quandoque propter frigidam pituitam, qualis est acida maximè :. Earum autem quæ in summâ parte hærent exulcerationum causa est humor acris ac tenuis.

Hollier dans le Chapitre 43. de sa Pratique parle d'un malade mort d'une fiévre continuë accompagnée de vomissemens, de douleurs dans le basventre, & d'un flux dysenterique, l'estomac duquel on trouva presque tout ulceré par une humeur corrosive qui s'étoit attachée à ses membranes.

Les vapeurs que ces ordures poussent vers l'orifice superieur du ventricule, & vers l'Esophage & le gosier, excitent des faims canines, ou des sentimens de soif qu'on ne sçauroit éteindre. *Galien* dit dans le Comment. sur l'Aphor. 21. de la 2. Section que la faim canine n'est pas toûjours causée par l'intemperie froide de l'estomac ; mais qu'elle est souvent excitée par des humeurs aigres qui s'attachent aux replis de ses

fibres, & qui piquent l'orifice superieur. *Canini appetitus*, dit-il, *vel propter solam intemperaturam frigidiorem, vel propter humores acidos fieri consueverunt, quos exhorbuit os ventriculi.* D'où vient qu'il défend au même endroit l'usage de tous les vins verts, & acerbes, & toutes les choses aigres, & qu'il ordonne tout ce qui est gras, & huileux, & qui peut adoucir l'acidité de ces sucs.

Il attribuë dans le Livre 4 des Causes des symptomes les goûts depravez aux humeurs aigres, & corrompuës qui croupissent dans le fond du ventricule, ou qui sont adherentes aux replis de ses fibres, lesquelles agitant rudement les nerfs de l'orifice superieur, & les esprits qui y sont contenus, y excitent des appetits extravagans qui portent les malades à manger des choses tout-à fait mauvaises, & dégoûtantes, telles que sont le charbon, & le plâtre, &c. *Parvas autem qualitates appetunt ii quibus ventriculi tunica pravo aliquo excremento sunt imbutæ, atque consuevit hujusmodi affectus mulieres vitiosis humoribus refertas infestare, idque cùm uterum gestant, voca-*

turque pathos ipsum Citta, id est pica, sivè malacia. Appetunt autem maximè per hunc affectum & acida, & acerba, nonnunquàm acria quoque, interdùm vel cimoliam terram, vel testas, vel extinctos carbones, vel alios hujusmodi cibos absurdos. Ces incommoditez sont ordinaires aux femmes grosses, & à celles qui ont les pâles couleurs.

Il dit encore au même lieu que si l'humeur qui croupit dans le ventricule est salée, ou amere, elle cause de l'alteration, & qu'elle donne de l'appetit pour des liqueurs tres-méchantes, comme celle dont il a parlé en donne pour des alimens tres-mauvais, parce qu'elle agit sur l'organe de la soif de la même maniere que l'autre sur l'organe de la faim. *Immoderata appetitur potio quando contenti in ventriculi tunicis viciati humores, aut salsi sunt, aut biliosi, &c. Pravas verò potiones quemadmodùm & pravos cibos appetunt aliqui pro viciati humoris, qui vincit in ipsis, ratione.* Toutes les parties soufrent par sympatie, & par la communication qui se fait de cette matiere des unes aux autres; mais particulierement le cerveau qui se trouve agité de vapeurs, de dou-

leurs, de vertiges, & de mouvemens convulsifs, &c. par l'impression qu'elle fait sur les nerfs du ventricule, & sur les esprits.

Le diaphragme est aussi quelquefois irrité par l'action de ces sucs, tant à cause de sa continuité avec le ventricule, que de l'irritation des nerfs qui vont de l'un à l'autre : Il se resserre dans ce moment, & pressant violemment les poulmons il en chasse l'air avec force, lequel en sortant fait du bruit : Il cause de cette façon des hoquets plus, ou moins importuns, selon qu'il est plus, ou moins irrité. *Atque acrem quidèm humorem*, dit Galien dans le Livre 3. des Parties affectées, *non singultum modò, verùm etiam convulsionem per universum corpus efficere sæpenumerò consideramus ; deindè vomitu ejecto eo, quod mordicabat, illicò quiescere.*

Il s'en explique de même dans le Commentaire 4. sur le Livre d'*Hippocrate* de la Maniere de vivre dans les maladies aiguës en parlant du hoquet qui accompagne quelques fiévres malignes. *Et nunc morsus is fieri proptèr acrimoniam stomacum mordentem, &c. Et sanè fuerunt ex febrientibus qui in*

singultu rodentem, acerrimumque vomuerunt humorem, à quo tamen symptomate fuerunt liberati.

On peut voir dans le Livre 4. des Causes des symptomes les incommoditez que les autres parties en reçoivent, tant à cause du voisinage, que de la communication qu'elles ont avec le ventricule par le moyen des nerfs, des arteres, & des veines. Il s'en explique d'une maniere tres-sçavante, & tres-claire.

CHAPITRE IV.

De l'action de ces ordures sur les intestins.

LORSQUE ces ordures coulent dans les intestins, elles font des effervescences vicieuses avec la bile, le suc pancreatique, & les autres sucs qui s'y déchargent, elles piquent leurs fibres, & y causent de la douleur, & de l'inflammation ; elles excitent les vaisseaux qui y aboutissent à se décharger de leurs sucs, & causent des devoyemens, & des flux importuns ; elles

ulcerent même les inteſtins, & cauſent des diſſenteries, comme l'on peut voir dans l'Hiſtoire que je viens de rapporter.

Galien dit dans le Commentaire ſur l'Aphoriſme premier de la 6. Section, que ſi les humeurs aigres qui croupiſſent dans l'eſtomac, & qui entretiennent la lienterie, coulent dans les inteſtins, qu'elles les ulcerent, & qu'elles ouvrent les extremitez des vaiſſeaux, & cauſent la diſſenterie. *Quæ abraſa ſit humorum acritudine, in ventriculi, atque inteſtinorum ſuperficie, ceſſante humorum malignitate, ſtatim ſanatur cibis ac potibus, qui vim denſandi habent; quod ſi longiori tempore perſeveret in alteram paſſionem, quæ dyſenteria, id eſt difficultas inteſtinorum nominatur, tranſmutatur.*

Ces ordures peuvent encore en irritant les inteſtins leur donner occaſion d'entrer les uns dans les autres, & de boucher le paſſage aux matieres qui s'y déchargent continuellement, & cauſer ce qu'on appelle paſſion *Iliaque*, ou *Miſerere*. Elles pourroient auſſi par leur grande corroſion cauſer des mouvemens violens dans le ventricule, & les

intestins, & des evacuations excessives par le vomissement, & par les selles, comme font selon *Hippocrate* toutes les choses qui s'aigrissent dans l'estomac, & qui causent des rapports aigres. *Pingu'a*, dit-il dans le Livre des Affections, *caseosa, & mellita, & ex sesamo parata ructum acidum maximè faciunt, & bilis fluxum supernè & infernè, & tormen, & flatum provocant.*

CHAPITRE V.

De leur action sur la masse du sang.

Comme les matieres qui s'amassent dans le ventricule s'y alterent, & s'y corrompent diversement, & qu'elles y acquierent des degrez differens d'aigreur, de salure, d'acrimonie, & d'amertume, &c. Elles font sur la masse du sang des impressions differenres par rapport à la diversité de leur nature & de leurs saveurs : Elles donnent occasion à ses principes de se mouvoir diversement, & de prendre des liaisons plus, ou moins opposées aux naturelles.

Elles condenſent le ſang, ou le rarefient, & le rendent plus, ou moins épais, ou coulant à proportion qu'elles ont plus, ou moins de force, & qu'elles s'y mêlent en plus grande, ou en moindre quantité ; elles l'aigriſſent auſſi, ou le rendent ſalé, acre, ou amer, & donnent lieu à beaucoup de maux differens. On peut dire même que la pluſpart des maladies qui attaquent le menu peuple, en ſont des effets, & elles ſe gueriſſent preſque toûjours par des vomiſſemens que la nature procure, ou que les remedes excitent.

Ces ordures âlterent de la même maniere les eſprits, & les humeurs ; elles changent la diſpoſition de leurs parties ; elles détruiſent leurs ſaveurs naturelles, & leur en font prendre de nuiſibles, & d'incommodes ; elles les rendent aigres, ſalées, auſteres, acerbes, acres, ou ameres, &c. Ce qui fait qu'ils excitent dans le corps des mouvemens, & des effervefcênces contre nature, & qu'ils troublent l'œconomie de ſes fonctions. Ils cauſent aux parties où ils coulent des maux plus, ou moins preſſans, ſuivant que leurs ſaveurs ſont plus, ou moins fortes, & nuiſibles.

CHAP.

CHAPITRE VI.

Des ordures qui s'amaſſent dans les inteſtins, & des effets de leur abondance.

IL ne s'amaſſe pas moins d'ordures dans les inteſtins que dans le ventricule.

Outre les excremens qui ſe ſeparent continuellement du chyle, & qui par leur ſejour y cauſent beaucoup d'incommoditez, la bile, le ſuc pancreatique, & les autres ſucs qui y coulent en cauſent encore davantage lorſqu'ils y ſont retenus: Ils s'y corrompent ſouvent, & donnent occaſion à des maladies dangereuſes, & difficiles à guerir.

Il s'engendre encore des ordures, & des excremens du mélange des differens ſucs qui s'y déchargent, leſquelles s'arreſtent dans les replis de leurs fibres.

Ces ordures deviennent incommodes comme les autres par leur abondance, & leurs mauvaiſes qualitez.

Les excremens qui ſe ſeparent du chyle ne peuvent ſéjourner longtemps

dans les inteſtins ſans s'y deſſecher, & s'y endurcir : Ils bouchent le paſſage à ceux qui s'en ſeparent enſuite, & ils arreſtent le cours des ſucs qui s'y déchargent, leſquels s'y corrompent, & y excitent des fermentations vicieuſes, des vents, des tranchées, & des douleurs aiguës, &c. Il s'en éleve des vapeurs, leſquelles ſe portant à la teſte, ou agitant rudement les nerfs des inteſtins, & les eſprits qui y influent, la chargent, & y cauſent des douleurs violentes, des étourdiſſemens, & des vertiges, &c.

Lorſque le ventre ne s'en décharge point, ils empliſſent entierement les inteſtins ; l'eſtomac ne peut y pouſſer le chyle, ni les autres matieres qu'il contient ; ni le foye, le pancreas, & les autres glandes, les ſucs qui s'y criblent.

L'eſtomac ſe trouve ſi preſſé, qu'il eſt forcé de ſe décharger par le vomiſſement, & les excremens ſortent par la bouche avec les autres matieres qu'il y pouſſe.

Le diaphragme, & les poulmons ne peuvent s'étendre : L'on eſt continuellement dans la crainte d'eſtre ſuffoqué. Toutes les parties du baſventre ſont ſi

pressées, qu'elles sont dans une contrainte, & une soufrance continuelle : Les reins, les ureteres, & la vessie ne peuvent se décharger de l'urine, parce que les ureteres, & le col de la vessie sont si serrez que rien ne peut passer au travers ; la circulation, & le mouvement du sang & des humeurs sont interrompus dans le basventre, lequel devient extrêmement gros & tendu. Toutes les parties du corps soufrent par simpathie, & la mort est la fin de ces desordres.

Hippocrate s'en explique de la même maniere dans le Livre 3. de la Diete. *Alii quidem*, dit-il, *siccus & perustus secessus fit, & os siccum, & progressu temporis etiam amarum fit, & alius sistitur, itemque urina. Cùm enim non habeat intestinum humiditatem circà excrementum, intumescens transitus obturat, & dolorem exhibet, & calor occupat, & quicquid biberit, aut ederit homo ipsum revomit, postremùm verò etiam stercus vomit, atque hic non supervivet, cùm ad hoc pervenerit.*

On trouve cependant dans *Henric ab Heers*, dans *Marcel Donat*, & dans quelques autres Autheurs des exemples

de perſonnes qui ont eſté juſqu'à trente, & quarante jours ſans aller à la ſelle, & qui n'en étoient pas incommodées pour cela ; mais il falloit ou qu'elles vomiſſent ce qu'elles prenoient, ou que la plus grande partie ſe diſſipât par les urines : On remarque auſſi que ceux qui ont naturellement le ventre ſec, urinent beaucoup plus que les autres.

Les ſucs qui ſe déchargent dans les inteſtins, les vents, & les ordures qui naiſſent de leur mélange, y cauſent auſſi beaucoup d'incommoditez par leur abondance ; elles les gonflent, & les tendent ; elles alterent le chyle, & troublent la fermentation naturelle qu'il fait avec la bile, & le ſuc pancreatique, &c.



CHAPITRE VII.

Des effets de leur impureté, & de leur action ſur les inteſtins, & ſur la maſſe du ſang.

CEs ordures ne ſont pas long-temps dans les inteſtins ſans ſe corrompre, & y acquerir de mauvaiſes qualitez : Elles s'y aigriſſent, ou deviennent ameres, &c. & cauſent une infinité de maux differens.

Elles agiſſent ſur les fibres, & les membranes des inteſtins, ſur le chyle, la bile, & les autres ſucs qui s'y déchargent, & ſur la maſſe du ſang, & des humeurs.

Elles corrompent le chyle, & les ſucs avec qui elles ſe mêlent, elles coulent dans les vaiſſeaux, & elles infectent la maſſe du ſang, & des humeurs; elles y excitent des fermentations étrangeres qui donnent lieu à ſes principes de ſe mouvoir, & de prendre d'autres liaiſons ; ils l'aigriſſent enfin, ou la rendent acre, ou amere, &c.

Elles agiſſent ſur les inteſtins par l'ir-

ritation qu'elles causent à leurs fibres ; elles les piquent, elles les rongent, elles les ulcerent, & les gangreinent ; elles excitent des maux de ventre, & des tranchées violentes, des inflammations, des dévoyemens, & des flux de sang, &c.

Souvent elles donnent occasion à la plus fâcheuse des maladies, dont les intestins puissent estre attaquez : En les irritant elles y causent un mouvement contraire au naturel ; elles les font entrer les unes dans les autres, & se retressir, ou se noüer, comme veulent la pluspart des Autheurs. Cette maladie qu'on appelle Iliaque, parce que c'est ordinairement l'ileon qui se noüe, & s'étrangle, est accompagnée de douleurs aiguës, & de vomissemens violens : On rejette tout ce qu'on prend, & même jusqu'aux excremens, rien ne pouvant passer au travers.

Cette maladie est quelquefois causée par des tumeurs, ou des corps étrangers, qui se forment dans les intestins, & remplissent leur cavité, de sorte que rien ne peut y couler. L'on en peut voir plusieurs exemples dans les Autheurs, & principalement dans

Hollier, & dans *Marcel Donat.*

CHAPITRE VIII.

Des méchans levains qui ſe trouvent dans les parties, & de leurs effets.

QUELQUES particules des ſucs qui ſe ſeparent de la maſſe du ſang ſe gliſſant dans les extremitez des parties les plus éloignées s'y arreſtent quelquefois, & s'y corrompent, & cauſent enſuite des maladies fâcheuſes.

Ces particules agiſſent ſur la partie où elles ſont, ou ſur le ſang, & les eſprits qui y coulent. Si elles agiſſent ſur la partie, elles la piquent, & la rongent; elles y excitent de la douleur, & de l'inflammation, des engourdiſſemens, des tremblemens, & des mouvemens convulſifs; elles la tumefient auſſi quelquefois; & elles l'ulcerent, & la gangreinent; Elles y forment même des tumeurs dures, & ſchirreuſes quand elles y trouvent quelques ſucs avec leſquels elles puiſſent ſe coaguler, & des cancers quand elles ont aſſez de force pour coaguler le ſuc nourricier,

& ronger en même temps les chairs, & les parties nerveuses, & membraneuses.

Si elles piquent les nerfs, elles irritent les esprits, & leur donnent des mouvemens tumultueux, & irreguliers, d'où viennent les tremblemens & les convulsions qui arrivent à la partie. Ces agitations se communiquent ordinairement au cerveau, & par une suite necessaire à l'ame sensitive dont elles déreglent les mouvemens, & troublent toutes les fonctions.

Lorsqu'elles rentrent dans les vaisseaux, & qu'elles se remelent avec la masse du sang, elles l'alterent & la vicient, & elles font dessus des impressions proportionnées à leur nature, ou à leur mouvement, leur grosseur, & leur figure. Elles causent en passant dans le cœur des palpitations, & des sincopes, soit qu'elles le piquent, & qu'elles irritent les nerfs, & les esprits qui y sont contenus ; ou qu'elles y forment des coagulations de sang. Elles causent de la même maniere des dispnées, & des toux convulsives en passant dans les poulmons. Si elles montent au cerveau, & qu'elles irritent les esprits,

eſprits, & les parties nerveuſes, elles cauſent des douleurs de teſte, des vertiges, des convulſions epileptiques, des delires, & des mouvemens convulſifs, &c.

Les malades ſentent auparavant de la douleur, de l'engourdiſſement, de la chaleur, ou du froid dans la partie; & comme ils ne perdent pas tout d'un coup la connoiſſance, ils ont le temps de s'aſſeoir, ou de ſe coucher par terre quand les convulſions épileptiques les prennent.

Ces ſucs deviennent dans la ſuite de fâcheux levains qui entretiennent ces maladies, & dont on a beaucoup de peine à arreſter le cours.

On trouve des exemples de tout ce que je viens de dire dans le Livre premier des Maladies populaires d'*Hippocrate*, dans le Livre 3. des Parties affectées de *Galien*, dans la Pratique d'*Hollier*, & les Remarques de *Duret*, dans la Pratique admirable de *Zac. Luſit.* dans les Centuries Anatomiques de *Bartholin*, & dans pluſieurs autres Autheurs.

CHAPITRE IX.

Des vers qui s'engendrent de la corruption des matieres qui croupissent dans le ventricule & les intestins.

LORSQU'IL se fait une corruption entiere des alimens, & des matieres qui sont contenuës dans le ventricule & les intestins, il s'y engendre des vers de figures differentes qui y causent des maux extrêmement pressans, ils les piquent, ils les rongent, & les percent : Ils y excitent des douleurs de la derniere violence ; ils gonflent le basventre, & le durcissent ; ils pressent le diaphragme, ils l'empêchent de se dilater, & causent des oppressions.

Les vapeurs qui s'élevent de la matiere dont ils se forment, ou de leur corruption quand ils sont morts, attaquent les nerfs, & troublent le mouvement des esprits ; elles causent des assoupissemens lethargiques, des tremblemens, des delires, & des mouvemens convulsifs, &c. Lorsqu'elles se portent vers l'œsophage, elles excitent

des alterations, & des sentimens de soif qu'on ne peut éteindre, & lorsqu'elles agitent les nerfs de l'orifice superieur du ventricule, elles causent des faims canines, elles excitent aussi des nausées, des vomissemens, & des rapports d'un aigre corrompu, &c.

Le chyle se corrompt dans le ventricule, & dans les intestins, & le sang qui s'en forme est impur, il blesse les parties où il coule, mais principalement la poitrine, & le cerveau ; une fiévre lente le mine peu à peu, & le conduit insensiblement au tombeau.

Ces matieres ne font pas moins d'impression sur les intestins que sur le ventricule, elles les piquent, & les déchirent, & y causent des douleurs aigues, des devoyemens, & des flux de sang.

J'ay veû beaucoup d'enfans travaillez de convulsions epileptiques, d'assoupissemens, de delires, & de mouvemens convulsifs, de tranchées, & de douleurs insupportables dans le basventre, de vomissemens, & de palpitations qui étoient extrêmement oppressez, & qui tomboient à tous momens en foiblesse, & en fincope, j'en ay veû dis-je plusieurs guerir aussi-tost qu'on

leur faisoit prendre des remedes propres à tuer les vers, & à pousser dehors la matiere dont ils s'engendrent. L'on en a trouvé plusieurs suffoquez par des plotons de vers qui s'étoient entrelassez les uns dans les autres. Il y a aussi beaucoup de personnes qui meurent par la morsure de ces animaux qui percent le ventricule, & les intestins. J'ay esté present à l'ouverture d'une fille à qui on trouva les intestins percez en deux endroits differens.

On peut lire sur ce sujet les Histoires qui sont rapportées par *Trallian* dans les Chap. 6. & 9. du 7. Livre de ses Ouvrages, par *Ballonius*, *Hollier*, *Duret*, & *Bartholin*.

Les vers ne s'engendrent pas seulement dans le ventricule, & les intestins ; mais encore dans toutes les autres parties où il se fait quelque corruption considerable. *Louver* en a trouvé dans le pericarde, *Bartholin* dans le cerveau, dans la poitrine, dans la matrice & dans la vessie, & *Borel* dans le sang. On peut lire dans leurs Ouvrages les maux que les malades en soufroient.

L'on a veû depuis quelques années dans une des principales Villes de la

Province une femme de qualité qui ſe plaignoit d'une douleur violente à la cuiſſe qu'on ne pouvoit ſoulager par l'application d'aucuns remedes. On l'a veuë guerir de cette incommodité par l'ouverture qu'on fit ſur le lieu de la douleur, d'où il ſortit deux vers qui rongeoient le perioſte.

CHAPITRE X.

Des vents qui ſe forment dans le baſventre.

LORSQU'UN ſuc aigre, où auſtere, &c. coule dans le baſventre, ou dans une autre partie où il y a quelque cavité ſenſible, & qu'il y trouve quelque ſuc, ou quelque matiere propre à ſe fermenter avec luy, il ſe forme beaucoup de vents pendant qu'ils ſe meuvent, & s'agitent de la même maniere que nous les voyons ſe former quand on verſe de l'eau ſur la chaux vive ; ou qu'on mêle quelque liqueur acide avec une autre qui ſoit acre.

Les vents gonflent les parties où ils ſe forment, ils les tendent, ils preſſent

les parties voisines, & les incommodent. Ils s'engendrent principalement dans le basventre à cause de l'abondance des differens sucs qui s'y déchargent; ils le tûmefient, & le grossissent considerablement; ils compriment toutes les parties qui y sont contenues, mais particulierement le diaphragme qui ne peut plus s'étendre, ni donner aux poulmons la liberté de se dilater, ce qui cause les grandes oppressions qu'on a dans ce moment, & les douleurs sourdes qu'on sent dans tout le basventre.

Quoyqu'on regarde ordinairement les vents comme la cause de la pluspart des maladies qui attaquent le basventre; neanmoins on ne doit les considerer que comme des effets d'une même cause, & des suites de la fermentation vicieuse des humeurs qu'on ne peut dissiper qu'en détruisant l'intemperie des sucs, & des matieres qui les produisent.



CHAPITRE XI.

Des obstructions.

LORSQU'UN suc aigre coagule quelque portion de sang, ou quelqu'autre suc vers les extremitez des vaisseaux, il les bouche, & y forme des obstructions : Le sang & les esprits ne peuvent plus s'y mouvoir, ny les differentes liqueurs qui s'en separent, couler dans les parties où elles ont coûtume de se décharger.

Quoyque les obstructions se forment dans toutes les parties ; cependant elles se forment plus ordinairement dans celles du basventre que dans les autres. Elles les gonflent, & les durcissent ; le sang, & les esprits n'y coulent qu'avec peine ; ils s'y alterent, & s'y corrompent, & font ensuite de méchantes impressions sur les autres parties.

Les sucs vicieux, & impurs qui coulent de la partie malade dans les intestins, corrompent le chyle, & les ulcerent. Enfin tout le corps soufre, & se ressent de ces incommoditez, il languit,

il decline de jour en jour, & meurt par l'interception qui se fait du mouvement du sang, & des esprits.

On regarde les obstructions comme les vents, & on leur attribuë la cause des maladies dont elles ne sont que les symptomes, quoyqu'on ne doive les envisager que comme des effets, & des productions de la même cause.



CONCLUSION
DE L'OUVRAGE.

QUOYQUE la matiere que je viens de traiter ſoit tres-difficile ; cependant je crois l'avoir beaucoup éclaircie, & ceux qui goûteront nôtre methode, avoüeront que j'ay donné une grande facilité pour expliquer toutes les maladies dont le corps humain peut eſtre attaqué, & pour rendre raiſon de tous les ſymptomes qui les accompagnent. Je n'ay rien avancé que je ne prouve par experience, ou que je n'appuye de raiſons ſolides, & de conjectures tres-fortes. Les citations que je tire d'Hippocrate, & de Galien ſont ſi naturelles, & viennent ſi à propos à mon ſujet, qu'on ne peut les expliquer d'une autre maniere. J'en aurois rapporté un plus grand nombre, ſi je n'euſſe apprehendé d'ennuyer le Lecteur, ou qu'on ne m'accuſât d'avoir voulu groſſir ce Volume. Quoyque je ne les aye pas expliquées à la lettre ; je n'en

ay point neanmoins changé le ſens, & je me ſuis toûjours attaché à les rendre intelligibles. Je me ſers indifferemment des mots de *parties*, & de *principes*. Je confonds auſſi quelquefois avec Hippocrate, & Galien le mot de convulſion, avec celuy de mouvement convulſif; j'y mets toutefois avec *Willis* beaucoup de difference.

Si le public reçoit quelque ſatisfaction de la lecture de cét Ouvrage, il n'en aura pas moins de celle de l'autre dont j'ay parlé dans la Preface, puiſque j'y traite, ſuivant l'hypoteſe que j'ay établie dans celuy-cy, de la nature des remedes, de leur maniere d'agir, de leurs effets, de leurs indications, de leurs contreindications, de la prudence qu'on doit avoir dans leur adminiſtration, & enfin du bon, & du mauvais uſage qu'on en peut faire.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES & des Matieres de ce Livre.

I. *PARTIE.*

Des Principes qui composent l'Homme.

II. PARTIE.

De la premiere conformation des parties, & des impressions qu'elles reçoivent dans le ventre de la mere, & lorsqu'elles en sont dehors.

III. PARTIE.

Des alterations que les alimens reçoivent dans le corps humain.

IV. PARTIE.

Des alterations particulieres du sang, & des esprits.

V. PARTIE.

Des alterations particulieres des humeurs.

VI. PARTIE.

Des ordures qui s'amassent dans le ventricule, dans les intestins, & dans les autres parties, & de leurs effets.

FIN DE LA TABLE.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 7. jour de May 1686. Signé LE PETIT: Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé *Reflexions nouvelles sur les causes des Maladies & de leurs symptomes*, en tels volume, marge & caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de huit années consecutives : Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer sans le consentement exprés de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de quinze cens livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 18. Septembre 1686. Signé, ANGOT.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 10. Decembre 1686.

